DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.

Rec'd 1930
Harvard College
Library Exchange

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/enalsacelorraine01hinz_0

EN

ALSACE-LORRAINE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1904.

DU MÊME AUTEUR

Chez PERRIN et Cie

André Marsy	1 volume.
Poèmes et Poètes	—
Essence d'âmes	—
En faisant tourner la terre	—

Chez PAUL OLLENDORFF

Stenka Razin	1 volume.

A la SOCIÉTÉ LIBRE d'édition des Gens de Lettres

Toute une année	1 volume.

Chez ALPHONSE LEMERRE

Toute une âme	1 volume.
Raisons de vivre	—
Le Huitième Péché	—
Labour profond	—

Chez BERGER-LEVRAULT

Chez Jeanne d'Arc (illustrations de Prouvé)	—

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5832.

ÉMILE HINZELIN

EN ALSACE-LORRAINE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904
Tous droits réservés

914.344
H66E

A MES AMIS D'ALSACE-LORRAINE

En Alsace-Lorraine, il n'y a pas de chemin que je n'aie suivi, il n'y a pas de monument que je n'aie étudié, — non pas une seule fois (hélas! qu'est-ce qu'une seule fois? une seule fois ne saurait compter!), mais à maintes reprises, chaque année, plusieurs fois par an.

J'ai interrogé les villes et les villages, j'ai étudié ce ciel et cette terre d'Alsace-Lorraine, avec un esprit toujours nouveau et, pour ainsi dire, avec des yeux toujours renouvelés.

Aussi, je comprends de plus en plus la belle et tragique contrée! Elle m'a dit son secret, autant qu'elle peut le dire à un homme.

D'ailleurs, j'ai tant parlé d'elle avec tant d'amis qui sont les siens et les miens.

Les uns habitent aujourd'hui la France. Ils y ont apporté, dans leur âme, les qualités de leur pays natal, et, par le souvenir toujours vivant, leur pays natal lui-même tout entier. Les autres sont restés là-bas. Je vais les voir chez eux. Ils viennent me voir à Paris, fraternellement.

315770

C'est aux uns comme aux autres que je dois la meilleure partie de cet ouvrage.

Ouvrage qui me fut à la fois si délicieux et si difficile! Le sujet se transforme sans cesse, et se transforme sous un voile. Il présente sans cesse une double énigme à deviner.

J'offre mon livre aux Alsaciens-Lorrains : à ceux de là-bas et à ceux d'ici. Chacun d'eux, à quelque détail, verra que je connais l'Alsace-Lorraine. A l'ensemble, tous sentiront que je l'aime.

EN

ALSACE-LORRAINE

PREMIÈRE PARTIE

De Paris à Avricourt. — D'Avricourt à Sarrebourg. — Saverne. — Phalsbourg. — Strasbourg. — Wissembourg. — De Haguenau à Reichshoffen.

De Paris à Avricourt.

De Paris à Avricourt, au printemps, le voyage est une féerie ininterrompue. On voudrait pouvoir en noter toutes les phases de délices.

Jusqu'à Meaux, dans la banlieue parisienne, ce printemps a une grâce fiévreuse, un peu bizarre, demi-citadine, demi-rustique. Près des gares, les maisons de plaisance, cubes de pierre peints en blanc, en rose ou en violet, se trouvent rendues à l'immense harmonie par l'indulgence des lilas et des pommiers frais éclos. Sur les coteaux, des villages, avenants et nets sous le beau ciel pommelé de nuages, sont comme pris d'assaut par la

315770

poussée des arbres fleuris. On dirait qu'une légion de mariées court aux auberges de Romainville ou de Chelles.

A Lagny, la Marne prend une ampleur et un lustre d'émail vert qui donne la sensation d'un chef-d'œuvre. La belle rivière semble si tranquille, si chaste et si rêveuse !

A partir de Meaux, le paysage devient plus grave. Le pont de Trilport constitue une sorte d'introduction magistrale au village assis, près de la rivière, en amphithéâtre. Dans les forêts, les grands arbres, hêtres ou chênes, n'ont encore pour parure qu'une sorte de brume d'émeraude. Au contraire, les menus arbustes du taillis revêtent en hâte toute leur feuillaison de fête. Frêle vêtement qui sera fané, usé, déchiré, bien avant l'automne !

Les tunnels commencent. On en sort frissonnant dans un bain de clarté. Les plaines s'élargissent. La verdure intense des céréales se découpe fortement dans le cadre rose-brun des labours.

La Marne qui chemine, tantôt à notre gauche, tantôt à notre droite, devient plus capricieuse et plus gaie. Le bourg de Jouarre découpe sur la colline sa fine silhouette de légendaire cité. La ville de la Ferté-sous-Jouarre s'allonge au bord de la voie, parmi des entassements cyclopéens de pierres meulières. Non loin, il y a un parc aban-

donné qui, depuis quelques années, forme un captivant sujet d'études. On examine avec une attention cordiale ce coin de terre qui brise et rejette la loi de l'homme. Ce parc était naguère entouré de grands murs. Les murs tombent en ruines. Les bosquets se transforment en forêts. Bassins aux bords soigneusement dallés, ruisselets si corrects en leur marche à l'anglaise, petits ponts faisant le gros dos sous l'ombrage, tous ces artifices du maître jardinier sont longtemps restés visibles. Puis, la force végétale les a engloutis. Libre et ardente nature ! Maintenant, les avenues sont des chemins défoncés par les chariots qui ont transporté des fagots. Çà et là, reluit un bassin devenu simple mare. Estropiés, les ponts ne peuvent plus enjamber même des lits comblés. La nature a reconquis ses droits et s'endort avec un sourire.

Il y aurait ici matière à une fable exquise. Nous approchons de chez La Fontaine !

Des coteaux droits, des villages aux toits aigus, des pentes alternativement tendues de luzernes et de vignes, composent, avec quelque chose de vif, d'alerte, de raffiné, un paysage digne des Fables et où l'on peut vivre comme dans un Conte.

Voici des tableaux tout faits, et qui ont charmé le plus grand peintre du dix-septième siècle : — dans un champ, une pie sautille entre un vieux

cheval qui broute et une vieille femme qui cueille de la salade; — un tout petit âne traîne solennellement une lourde herse; — une jeune paysanne salue les voyageurs, en agitant une botte de radis extrêmement roses. Le train passe. On n'a pas le temps de deviner la morale que le poète aurait tirée de ces croquis.

Partout, en belle ordonnance, des cerisiers s'arrondissent comme des houppes de poudre. Les vieux nids se noient dans la neige parfumée. Viennent les vignes de Champagne, vignes de vin de luxe! Le sol est travaillé, nivelé, brossé comme le plus riche tapis de salon. Les petits échalas, réunis en tas, forment des lignes de V majuscules. C'est le triomphe du rose, du gris et du vert. Parfois, quelques notes d'or très clair éclatent à l'aventure : fleurs de chou dans les jardins, fleurs de séné dans les champs.

Après Épernay, le train traverse avec trop de lenteur la pauvre campagne de Châlons-sur-Marne, de Vitry, de Sermaize. Si plate, si modeste, à demi réveillée par Avril, le vrai Prince Charmant, va-t-elle, à force d'amour, devenir belle sous son humble robe neuve?

Tout à coup s'élancent, souples, ravissantes, parées, les collines de Lorraine. Nous reconnaissons la saveur de l'air natal. La haute ville de Bar-le-Duc, acropole d'art et d'histoire, dresse le pre-

mier signal pittoresque du pays. Ses montagnes massives et douces sont séparées par des gorges mystérieuses. Des villages aux toits couleur de rose séchée se blottissent, timides, contre le talus du chemin de fer. Ici la verdure semble hésitante et menue, à l'heure même où les jardins de Paris, le Luxembourg, les Tuileries secouent des flots si précoces de si étourdissante viridité !

Sous la garde de son puissant Mont-Saint-Michel (Saint-Michel-au-Péril-de-la-Terre), voici Toul, avec ses tours couronnées de dentelles. Dans la campagne, les maisons aux toits plats, qui, toutes, ont l'air d'être bâties par des jardiniers poètes, nous regardent honnêtement au passage, par-dessus les gros bouquets blancs de leurs vergers.

On salue Liverdun, village chevaleresque et romantique, décor si achevé que tout drame, même parfait, y semblerait superflu !

Et voilà Nancy, dans sa noble vallée. Le long des coteaux de Malzéville aux pures élégances florentines, des buissons fleuris s'égrènent en chapelets. Nancy marque l'horizon de ses silhouettes si personnelles : la flèche de Saint-Epvre, les deux tours écartées de la cathédrale, et, vers Jarville, l'énorme pic artificiel, étrange cône de poussière que construisent en un va-et-vient deux paniers qui glissent sur deux fils. L'homme qui est à la pointe de ce pic — il y est venu le matin, dans un

des deux paniers — connaît-il tout son bonheur? Il a devant lui un des spectacles les plus fastueux qui soient au monde.

On quitte Nancy. Le paysage s'adoucit encore. La Meurthe rencontrée frémit sous des berceaux d'arbres. Le canal de la Marne au Rhin porte ses bateaux avec une tranquille conscience de bon travailleur. Soudain, d'un faible groupe de maisons émerge la cathédrale de Saint-Nicolas. Portail démesuré, tours immenses bizarrement coiffées de plomb, âpre magnificence ciselée, elle semble perdue là comme une vision! En arrivant à Dombasle, on aborde la région des salines. La terre donne en abondance ce sel lorrain qui, symboliquement, devrait avoir sa place illustre entre le sel gaulois et le sel attique.

A Blainville, on aborde la région des prairies, grands lacs de verdure sertis dans le bronze des labours. Parallèlement à la voie, se dessinent les coteaux mosellans. Nous sommes si près de cette Moselle dont la Meurthe est la jolie et discrète amie, prête à s'absorber en elle! Lunéville nous offre les tours de Saint-Jacques, pareilles à des joyaux destinés à on ne sait quelle étagère de géant. A l'horizon, les Vosges déroulent leurs flots bleuâtres et délicieux que domine la double crête hiératique du Donon. Souple barrière de rêve qui ferme un horizon de grâce!

Mais on se heurte brusquement à une autre barrière, la frontière factice d'Avricourt-Allemand.

D'Avricourt à Sarrebourg.

La gare allemande d'Avricourt est un des bâtiments les plus lugubres du monde. La Morgue, si l'on veut, mais une morgue ambitieuse et crénelée! Pendant les arrêts, qui n'en finissent plus, les voyageurs s'affaissent sur les bancs, comme des morts, ou errent le long des vestibules comme des fantômes. Près de la gare s'est formé un petit village d'employés. On n'y entend parler qu'allemand. C'est aux points extrêmes de la frontière que l'invasion pure a surtout essaimé. Quelques pas de plus : on rentrera vite en plein pays français.

De la gare d'Avricourt, à regarder vers Lunéville, vers Dieuze, vers Sarrebourg, il est également impossible de saisir quoi que ce soit qui ressemble à une frontière naturelle. Jamais délimitation de territoire n'a été aussi absurde, aussi arbitraire, aussi vaine.

Enfin, le train s'éloigne. Il côtoie les étangs de Réchicourt où s'alimentent les canaux de la Marne au Rhin et de la Sarre. En cette plaine illimitée et riante, sous la soie diaphane de l'aurore, ces étangs semblent de ravissants miroirs. Leur lustre

est un délice rafraîchissant pour le voyageur fatigué d'une poudreuse insomnie.

Dans cette vallée charmante aux vastes et légers horizons, sur la pente d'une colline, Sarrebourg se développe. Est-ce à dire que les épreuves ont été épargnées à cette ville? Un incendie la dévasta en 1461. On la reconstruisit en 1463. Une contagion la dépeupla, en 1661...

Sarrebourg. *Sarravi pons* (pont de la Sarre) a une très ancienne origine. Les Romains y ont marqué leur empreinte. Au treizième siècle, les Lombards y établirent un comptoir. Ce fut un des principaux entrepôts de la France avec l'Allemagne. On disait : Sarrebourg-la-Marchande, *Kauffmann-Sarrburg*. Aujourd'hui encore, Sarrebourg, qui parle si aisément les deux langues, a conservé, malgré tant de catastrophes, quelques-unes de ses illustres traditions.

En descendant de wagon, parmi des bouches qui lancent de l'allemand comme si elles n'en voulaient plus, nous avons entendu deux paysans dire, en patois lorrain, avec l'accent un peu traînant et sentencieux que l'on sait :

« *Qu'a c'que fâ vot'fê?*

— *L'o é s'nah, mâ l'é di mâ.* »

« Qu'est-ce qu'il fait, votre fils?

— Il est *à son aise, mais il a du mal.* »

Assemblage de mots d'une belle vaillance ingénue, et qui sont vraiment d'une troisième langue en ce pays bilingue !

En 1661, les ducs de Lorraine cédèrent Sarrebourg à la France, pour l'établissement de la route française qui conduisait en Alsace. Louis XIV la fit réédifier en partie. Dans l'ensemble de la ville, on découvre du premier coup d'œil des superpositions, et pour ainsi dire, des stratifications architecturales. Çà et là apparaissent encore les vestiges des anciennes fortifications : une arcade, une tour à demi écroulée, des meurtrières. Beaucoup plus récentes sont les maisons à pignon et à encorbellement. Au faîte de l'une de ces maisons se dresse une cigogne, la première que le voyageur aperçoive en Alsace-Lorraine. Comment ne saluerait-on pas cet étrange oiseau au vol superbe, aux poses hiératiques, et qui incarne en son être ces deux énigmes qui bercent le cœur humain : le mystère de l'émigration et celui de la fidélité ?

Au-dessus de la Sarrebourg moyen-âge et de la Sarrebourg renaissance, on reconnaît la Sarrebourg Louis XIV en sa haute correction bourgeoise. Mais, en même temps, on est bien forcé de remarquer la Sarrebourg prussienne qui allonge de toutes parts ses interminables casernes de soldats ou de fonctionnaires.

A l'ombre de sa tour carrée à quatre étages,

l'unique église a été rebâtie au commencement du siècle dernier. En la rebâtissant à la place d'une église gothique, les ouvriers ont trouvé, nous disent les historiens du lieu, des tombeaux de pierre dans lesquels étaient enfermés une lampe de terre, des ossements réduits en poussière, des fragments de ceinturon de cuir où se suspendaient des anneaux de cuivre doré, un chapiteau corinthien dont les feuilles d'acanthe se rapportaient, par leur travail, à la meilleure époque de la Grèce. Ce chapiteau était-il un hommage suprême, fleur d'architecture consacrée aux défunts?

L'église contient quelques œuvres dignes d'attention : des stalles gothiques décorées de flamboyantes grimaces; une chaire en chêne à double escalier, où Labrosse, le sculpteur de Sarrebourg (né en 1728), s'est appliqué longuement avec une piété toute filiale.

Chaque fois que nous revoyons Sarrebourg, nous nous souvenons avec émotion d'une vente publique à laquelle nous assistâmes, vers 1897, au seuil d'une de ces maisons pittoresques où nichent les cigognes. Le commissaire-priseur s'exprimait tantôt en français, tantôt en allemand, de la façon la plus rituelle et la plus involontaire. On vendit d'abord les meubles d'un salon qui, disait-on,

n'avait pas été ouvert depuis 1870. Se succédèrent ensuite un christ janséniste, un écran des Gobelins, un miroir Louis XIII, un coffret de joli style milanais, une admirable armoire lorraine, un prie-Dieu, un lit, le lit où Mac-Mahon coucha après la défaite de Reichshoffen! Cent choses passèrent encore devant nous : des tables, des guéridons, un bureau, des natures mortes, des miniatures d'une touche déliée et véritablement humaine, enfin un étrange tableau de l'école de Van Dyck, où Jésus adolescent, très tendre, très doux, vêtu d'une robe de lin, dans une lumière de rêve, est représenté tenant un globe et le perçant d'un clou, peut-être l'un des clous de sa future croix.

Nous suivîmes jusqu'au bout les phases de l'opération. Aucune vente publique n'est exempte de mélancolie. En somme, ce sont toujours des dépouilles de morts que l'on met à l'encan. Pendant tant d'années, une âme avait groupé, aimé, animé ces choses! Cette âme est absente et ces choses semblent être exilées. Hélas! à Sarrebourg, pour ces choses si évidemment françaises, n'était-ce pas un double exil?

Saverne.

De Sarrebourg à Saverne, le chemin forme une chaîne magique. Ce sont des forêts. C'est un

canal. Le prestige de certains lieux transfigure toutes choses. Ainsi, en passant à Saverne, le canal de la Marne au Rhin, dont la platitude et la monotonie d'ordinaire semblent incurables, contracte la plus imprévue beauté. Les montagnes qui s'y reflètent l'imprègnent de leur noble suavité. Des chênes, des acacias, des aulnes lui font cortège. Les iris jonchent d'or la verdure de ses rives; les orages mêlent à son eau le carmin subtil des carrières. Voici le premier tunnel. Il aboutit à une pleine féerie rose et verte. On passe sous la colline de Lutzelbourg où se dressent encore les deux tours du vieux château. Et les forêts semblent toujours plus vertes, plus opulentes! Et les carrières, toujours plus roses au soleil, plus rouges sous la pluie! La terre elle-même, dans les labours, étale des nuances qui vont de la chair des vierges à la pourpre des Césars. Dans la campagne, les petites maisons et les arbres fruitiers s'associent pour un honnête et silencieux travail. Le train se jette soudain en un autre tunnel. Bientôt se déploient des gorges immenses et jolies. Les rochers qui les environnent sont pareils à des ruines. Tout semble conspirer au charme du passant. D'un sommet à l'autre, mollement, l'épervier se balance en un seul coup d'aile. Notre rêve suit le chemin de l'épervier. Cependant notre train suit

le chemin des taupes. Les tunnels se succèdent de nouveau. C'est encore une volupté que d'égrener ce chapelet aux grains d'ombre et de lumière.

Au pied des douces Vosges, à l'entrée de la plaine d'Alsace, Saverne, sur la Zorn très frémissante, nous semble une des villes les plus gracieuses, les plus aristocratiques du monde. Le roi Louis XIV, étant monté sur une des hauteurs qui dominent la contrée, s'écria : « Quel délicieux jardin ! » Oui, jardin de délices où une cité s'est épanouie !

La route qui gravit la montagne de Saverne fut si admirée, à l'origine, que les femmes s'en inspirèrent pour leur coiffure. Elles se coiffèrent *à la Saverne*, c'est-à-dire que, dans leur chevelure relevée, elles disposèrent des rangs de perles en forme de spirales, comme était disposée la route qui gravit la montagne. Le paysage qu'on découvre en suivant cette route est tel que ces souvenirs de la parure féminine la plus élégante n'y semblent nullement déplacés.

Jadis, dans ce lieu, trois tavernes s'étaient établies : *Tres tabernæ*. Cette première désignation de Saverne figure dans les itinéraires romains. Saverne devint ensuite un poste de combat. Elle appartint successivement aux évêques de Metz, aux ducs d'Alsace, aux évêques de Strasbourg,

Des sièges et des fléaux divers la firent célèbre. Vers 1525, les rustauds, soulevés, dit-on, par les anabaptistes, s'emparèrent de la ville et s'y défendirent. Seize mille de ces pauvres gens, dix-huit mille, peut-être, furent massacrés dans les rues, dans les maisons, dans la campagne. Sinistre souvenir. Hé quoi! en ce jardin d'élégance et de délice, tant de cruauté! Tant de sang bu par cette terre rose!

Le château est l'ancienne résidence des évêques de Strasbourg. La France l'avait affecté aux filles et veuves des officiers de la Légion d'honneur. L'Allemagne l'a transformé en caserne. Malgré cette transformation, le château demeure français par son ensemble comme par ses détails. Au fronton, un aigle étend ses ailes et deux femmes tiennent des palmes.

Sur la place du château se dresse, mince et carré, un obélisque de pierre rose. Il porte la date de 1661. Il indique la distance de Saverne aux principaux points de l'univers. Il y a là cent noms de villes. Aux jours de marché, les gens des environs se pressent sur cette place. Ils apportent le tribut des villages à la gourmandise citadine. Les œufs aux fragiles blancheurs s'entassent dans des paniers. Pattes liées, les poules et les canards demeurent accroupis avec résignation. Les mottes de beurre s'arrondissent sur les tables

comme des lingots d'or comestible. Parfois, un grand lièvre, pendu la tête en bas à un piquet, met parmi les odeurs d'étable et de basse-cour son parfum de libre forêt. Tandis que la foule circule et caquette, les enfants se groupent au pied de l'obélisque et lisent les noms des étranges pays : Mexico, Pékin, Moscou, Vienne, Milan... L'obélisque de Saverne est l'indicateur du monde. C'est l'aiguille rose des rêves migrateurs.

Dans la rue principale qui traverse le canal de la Marne au Rhin, il y a maintes maisons renaissance extrêmement précieuses. L'une d'elles est même tout à fait sans prix. C'est un édifice de bois délicatement travaillé. Vers la droite de la façade, une sorte de *loggia* triangulaire coupe les deux étages, et semble une fine cage destinée aux méditations ou aux propos de tendresse. Les doubles meneaux des fenêtres, les traverses de la muraille, la corniche du grenier, tout, jusqu'à la lucarne en couronne, paraît fouillé avec une amoureuse patience. Maison heureuse, assurément; car, de quoi, sinon du bonheur, un tel joyau peut-il être l'écrin !

On arrive à l'église. Sur la muraille, à l'extérieur, au pied de la haute tour romaine, un bas-relief s'encastre. On y distinge un haut crucifix. Le Martyr est représenté de profil. Il incline avec pitié sa tête laide et douce. Agenouillée devant

lui se tient une femme, belle encore, mais déjà marquée par l'âge. Elle est coiffée d'un chaperon serré aux oreilles et vêtue d'une grande mante aux plis étoffés. Les dentelles de ses poignets montent jusqu'à ses mains jointes. Elle prie avec une douloureuse ardeur. Nous connaissons peu de scènes plus poignantes que cette sculpture.

Le chœur de l'église date du quatorzième siècle ; la nef, du quinzième. La nef, d'une belle et gracieuse ampleur, n'a qu'un collatéral. A droite, pas de bas-côté. Ce manque de proportion, cette naïve difformité donne à l'édifice quelque chose d'humble et de gêné que le cœur aperçoit avant que l'esprit se l'explique.

Quatre tableaux sur bois, attribués à Hans Wohlgemüth, le maître et parfois l'égal d'Albert Dürer, représentent quelques étapes du chemin de croix. Dans les figures, dans les attitudes, dans les gestes, dans les vêtements, le vieux peintre a mis un réalisme aigu et dur qui, pour avoir pénétré au fond de l'humanité, paraît contemporain de tous les temps.

Dans un enfoncement se trouve un *Christ au tombeau*. Sur son pauvre front, des rides pareilles à des cicatrices semblent les stigmates de la grande pitié. Dans sa poitrine nue s'ouvre une sorte de cavité ronde. Est-ce la place d'un coffret volé, d'un reliquaire violé? Ou plutôt quelque

chrétien a-t-il souhaité, en mourant, que son cœur fût placé dans le sein même de son Dieu ?

Au collatéral de l'église, sous l'emblême AΩ, une plaque en marbre noir porte en lettres d'or les noms des évêques de Strasbourg qui sont enterrés à Saverne : « Ici reposent, attendant la bienheureuse espérance (*Hic quiescunt beatam spem expectantes) : Albertus dux Bavariæ, 1506. — Erasmus Comes de Limburg, 1568.* »

Vient ensuite la dynastie épiscopale des Rohan. Les deux derniers sont : « *Serenissimus princeps Armandus de Rohan Ventadour, 1756. — Ac demum* (et enfin) *Armandus de Rohan, dux remensis.* »

Il habita aussi à Saverne, mais il repose à Ettenheim (Grand-Duché de Bade), où il avait émigré, celui à qui l'on pense d'abord quand le nom de Rohan est prononcé, Louis-René-Édouard Rohan, le Rohan du *Collier !* Le Rohan du *Collier* qui fit halte ici s'agita terriblement durant sa longue vie. Tout jeune, il est nommé coadjuteur de son oncle. A Vienne, comme ambassadeur de France, il représente surtout la grande débauche parisienne. L'impératrice Marie-Thérèse demande le rappel de cet ambassadeur extraordinaire. Revenu en France, il se voit accablé de bénéfices sacerdotaux. Coup sur coup, on le nomme grand aumônier du roi, évêque de Strasbourg, cardinal.

Trop confiant en sa bonne fortune et dupe d'habiles intrigants, il est le héros d'une aventure si scandaleuse que toutes les autres de cette fertile époque s'éclipsent près de celle-là. Exilé par le roi, confiné dans son diocèse, tâchant de se distraire à restaurer et à embellir son château de Saverne, il va et vient, tout débordant de souvenirs. Les gouttes d'eau que la Zorn suspend aux roseaux de ses rives lui rappelaient sans doute les diamants de seize cent mille livres, et, la nuit, le délicieux jardin d'Alsace ramenait son âme à ce parc de Versailles où il avait cru recevoir le baiser d'une reine.

Phalsbourg.

Tout ce paysage est d'une hautaine élégance. Souples, superbes, généreuses, les montagnes soulèvent au loin leurs flots éternels. Les forêts se déploient sur des plans divers. En des profondeurs mystérieuses, les carrières révèlent leurs trésors. Un ruisseau délicat glisse dans l'herbe drue. Phalsbourg domine au loin les confuses vallées. Ici, la noblesse et la finesse des choses se mêlent en une suavité.

Phalsbourg a deux portes : la porte de France et la porte d'Allemagne, la porte pauvre et la porte riche.

La pauvre est d'un style Louis XIV rustique, mais pur. De chaque côté sont sculptés deux soleils souriants. On distingue la roue de fer du pont-levis à jamais immobile.

Car, la pauvre aussi bien que la riche, ces deux portes sont, si l'on peut dire, des portes mortes. Remparts démolis, fossés comblés ! Sous la voûte où passaient nos régiments, musique en tête, drapeaux déployés, voici un défilé de bestiaux qui, lentement, regagnent leur étable en pleine ville.

A l'autre bout de Phalsbourg s'ouvre la porte riche. Deux anges vigoureux, aux jambes musclées, aux bras puissants, portent l'écusson de France. Cette décoration se complète par des carquois, des cuirasses, des casques aux grilles de fer. A travers la grille de fer d'un de ces casques apparaît la paille dont les moineaux l'ont douillettement rempli pour leur nichée. Fer et pierre ainsi empaillés ne font-ils pas un cordial symbole ?

Sur la porte d'Allemagne, une plaque de marbre nous dit : *Zur Erinnerung an Gœthes Besuch in Pfalzburg. — 24 juni 1770* (En mémoire de la visite de Gœthe à Phalsbourg). Nous ne protestons pas quand les Allemands nous rappellent le passage de Gœthe en Alsace. Aussi bien ce poète, par ses admirations, est à demi des nôtres. Sans peine, nous pouvons nous l'annexer. Mais, en vérité, ce ne sont pas des souvenirs germaniques qui hantent

le voyageur dès qu'il a franchi les portes de Phalsbourg! De cette seconde porte, on découvre les sommets des Vosges. Ils semblent modestes, à cause de l'altitude même du lieu. Quelques fermes, quelques beaux hameaux, font des taches pittoresques sur le gracieux horizon. Ah! l'admirable pays, et quel charme dans l'intense vivacité de ses couleurs!

Vauban avait fortifié Phalsbourg. A l'extrémité du plateau nu, la bonne cité en sentinelle surveillait la route française d'Alsace.

En 1814, en 1815, elle fit tout son devoir.

Cette forteresse de Phalsbourg était jetée par Vauban au travers de la route de Niederbronn à Saar-Union. Quand on va de Saverne à Lunéville, on se heurte à Phalsbourg comme à une pierre solidement incrustée entre deux anneaux de la merveilleuse chaîne des Vosges.

En 1870, l'invasion allemande reflua d'abord contre cet obstacle et ses remous se divisèrent en maints circuits. Tranquille en sa vieille majesté guerrière, la forteresse de Vauban aurait tenu bon si elle avait eu assez de vivres.

Nous avons sous les yeux la liste des troupes enfermées à Phalsbourg. Nous y trouvons : cinquante-deux artilleurs; une section du 96e de ligne venue de la Petite-Pierre; un bataillon de mobiles de la Meurthe; le 4e bataillon du 63e; une

compagnie d'isolés, c'est-à-dire deux cents traînards de Frœschwiller, presque tous blessés plus ou moins grièvement.

Le commandant de la place était le chef de bataillon Taillant, de l'état-major des places. Agé de cinquante-quatre ans, vieux soldat d'Afrique, de Crimée, d'Italie, Taillant semble en tous points un personnage d'Erckmann.

Une première sommation est faite à Phalsbourg le 10 août. Un officier prussien du 11e corps réclame la capitulation de Phalsbourg. Il est éconduit. Immédiatement, un autre officier accourt en parlementaire et déclare que, si la ville s'obstine dans la résistance, trois corps d'armée l'entoureront et l'écraseront en quelques minutes.

— Nous verrons bien, répond le commandant Taillant.

Il voit, en effet, le même jour, à 7 heures du soir, sans autre forme d'avertissement, dix batteries de campagne lancer plus de trois mille obus.

L'hôpital, l'église, l'arsenal, les maisons sont criblés par cette pluie de fer et de feu. On se précipite pour éteindre les incendies. On relève les victimes : deux morts et vingt-quatre blessés. Sur les remparts, une seule pièce a été atteinte.

En somme, c'était la population même que l'ennemi avait visée. Cependant, il avouait déjà son dessein de s'annexer la cité. Il y a là une contra-

diction que l'état-major allemand a tâché d'expliquer d'une façon qui rappelle la dialectique de Figaro ou, mieux encore, celle de Brid'oison. Singulier mélange du burlesque et du tragique! L'ordre écrit envoyé au général de Gersdorf qui commandait le 11e corps contenait le mot *einschlieszen*, qui signifie « investir ». Le général de Gersdorf a lu *einschieszen*, qui signifie « bombarder ».

Pour trouver quelque chose de comparable à cette explication, il faut aller très loin dans le domaine de la plus extravagante fantaisie. On se rappellera, par exemple, l'histoire d'une thèse de doctorat en médecine sur « l'aliénation mentale », thèse à la fin de laquelle l'auteur, en corrigeant les épreuves, écrivit cette indication : « Il faut guillemeter les alinéas ». Or, la thèse parut, dit-on, avec cette stupéfiante conclusion imprimée : « Il faut guillotiner les aliénés ». Coquille monstrueuse, mais dont personne ne fut victime! On n'a pas « guillotiné » d'aliénés. Hélas! la lettre tombée du mot allemand devant Phalsbourg devint le signal de l'écrasement et de l'embrasement.

Inutile cruauté! Phalsbourg ne céda pas.

Le 11e corps dut continuer sa marche. Il fut remplacé par le 6e, commandé par le général de Tumpling.

Un troisième parlementaire se présenta, le

14 août, à 6 heures du matin. Tumpling annonçait à Phalsbourg « que les armées françaises étaient battues et que cependant il offrait d'honorables conditions pour capituler ».

— Nous n'avons rien de nouveau à vous répondre, s'écria Taillant.

A cette parole du commandant français, soixante-douze pièces allemandes répliquèrent, depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. La pauvre ville s'alluma tout entière.

Le même jour vers 7 heures du soir et le lendemain vers 7 heures du matin, des parlementaires vinrent répéter au commandant Taillant :

— Consentez-vous à sortir librement avec armes et bagages ?

— Vous pouvez continuer à tirer, s'écria Taillant. Vous achèverez de brûler la ville, mais vous ne mettrez jamais le feu à nos remparts derrière lesquels vous nous trouverez toujours.

De même que le 11e, le 6e corps abandonne le siège. Les Allemands ne pouvaient pas triompher par la force de la forteresse qu'ils s'étaient vantés d'enlever du premier coup.

Des troupes de landwehr cernent complètement la malheureuse ville. Taillant fait faire quelques sorties pour harceler l'ennemi et pour renouveler ses provisions. A partir du 24 août, on consomme de la viande de cheval. Durant trois mois, les en-

vois de parlementaires et les envois d'obus se succèdent sans interruption. Les assiégeants essayent de tout, excepté d'un assaut.

Mais la famine multiplie ses ravages. Le 9 décembre, un conseil de défense reconnaît que « l'on ne peut pas affamer davantage les habitants et la garnison ». Fusils, cartouches, poudre, tout le matériel de guerre est anéanti. On encloue les canons sur leurs affûts sciés.

— Signez la capitulation, dit-on au commandant Taillant.

Il répond alors au major de Giese, chef des troupes d'investissement :

« Les lois de l'humanité ne me permettent pas d'accéder aux vœux de mes compagnons d'armes qui demandent à s'ensevelir avec leur chef sous les murs de la forteresse qu'ils défendent depuis quatre mois. Je suis forcé de céder devant la famine qui torture les habitants, les blessés, les prisonniers de guerre, et qui n'aurait pu dompter les défenseurs s'ils avaient été seuls dans la ville.

« Les portes de Phalsbourg sont ouvertes, monsieur le major. Vous nous trouverez désarmés, mais non vaincus. »

Cette page ne semble-t-elle pas arrachée à quelque chef-d'œuvre de notre vieux maître phalsbourgeois?

Le 14 décembre, la garnison avec ses bagages

quitta Phalsbourg par la porte d'Allemagne. Les Allemands entraient par la porte de France.

Après la guerre, le conseil d'enquête décerna les plus grands éloges au commandant Taillant qui, devenu lieutenant-colonel et commandeur de la Légion d'honneur, mourut dans la retraite à Pont-Saint-Esprit, en 1883. Rendons honneur à ce brave. Rendons honneur également à la vaillante population de Phalsbourg.

Le lendemain du second bombardement, M. Bender, maire de Phalsbourg, traversant la ville en cendres et en ruines, était allé prier le commandant Taillant de résister jusqu'au bout.

— Parlez-vous en votre nom seul, Monsieur le Maire? demanda Taillant.

— Je parle au nom de mes administrés.

Quelques heures après, Taillant recevait une adresse dans laquelle les Phalsbourgeois se félicitaient que, « dans la destruction des maisons, la forteresse fût restée intacte et que *la pépinière de braves* pût ainsi demeurer rivée au sol français ».

Sur la grande place d'Armes de la petite ville se dresse la statue de Georges Mouton (maréchal Lobau). Le volontaire phalsbourgeois, en costume de maréchal de France, tête puissante, face rasée au nez court, aux sourcils froncés, regarde au loin! Le socle porte deux inscriptions : « Né à

Phalsbourg, 21 février 1770, — Mort à Paris, 27 novembre 1838. — Mon Mouton est un lion (Napoléon Ier). » Suit une interminable liste de batailles : « Novi, Gênes, La Verreria, Austerlitz, Friedland, Burgos... prise de Landshutt, isle de Lobau, Wagram, Smolensk... la Moscowa, la Bérésina... Lutzen, Bautzen, Dresde, Arbesan... Leipzig... Waterloo. » (Nous en passons, et des meilleures, — hélas ! des meilleures que Waterloo.) Seconde inscription : « *Volontaire en 92*, colonel le 14 juillet 1799, *général de brigade en 1805*, général de division en 1807, *député en 1828, président de la Commission municipale en 1830 (29 juillet)*, commandant des gardes nationales de la Seine en 1830, grand-croix de la Légion d'honneur en 1830, *maréchal de France en 1831*, *pair de France en avril 1815 et en 1833*. » Cette seconde inscription, particulièrement pour les traits que nous avons soulignés, est un pittoresque résumé d'histoire. Deux bas-reliefs représentent, à droite, la prise de Burgos où la garde enlève des canons ; — à gauche, la prise de Landshutt où, sur un petit pont, la garde s'élance vers une effrayante porte close.

La vieille place d'Armes est entourée de maisons neuves. Mais ses ormes, ses tilleuls très anciens, aux poses bizarres, aux cimes découronnées, semblent toujours agités et tordus par un

souffle de tempête. Tragiques et nobles arbres, ils nous sont chers : ils ont leurs racines dans le passé.

Aujourd'hui, en traversant Phalsbourg, à chaque instant on croise de pauvres diables à face rasée et triste, vêtus d'un grossier costume bleu, coiffés d'une calotte de même couleur. D'habitude, ils portent en bandoulière un sac de toile grise. Que peuvent être ces hôtes nouveaux de la ville? Ce sont des prisonniers : des prisonniers externes. La caserne phalsbourgeoise est transformée en pénitencier. On y loge les vagabonds plus ou moins suspects recueillis dans la contrée.

Il y a trois pénitenciers semblables en Alsace-Lorraine. La riche Alsace n'est-elle pas devenue le champ de travail des ouvriers qui ne veulent pas travailler? Soit, par exemple, un compagnon boulanger qui, en été, n'a pas grand goût pour la chaleur du four : il se met en chemin, il va de boulangerie en boulangerie, il demande vaguement du travail et instamment une aumône. On tente de mettre un terme à ce vagabondage assez inquiétant.

Pendant la journée, les gens du pénitencier peuvent sortir et se livrer à quelques travaux. Ils scient du bois et ils le montent dans les maisons. « Espérons, pensent les honnêtes bourgeois, qu'ils n'abuseront pas de la connaissance qu'ils prennent de notre escalier. » — Mais ce sac en toile grise qu'ils

ne quittent pas? — Ce sac contient le pain qu'on leur distribue quotidiennement. Ils le portent toujours sur eux, ne jugeant pas prudent de le laisser à la grâce de Dieu, sous le toit commun...

Les hommes à la calotte bleue s'éloignent d'un pas lent. Telle est la garnison nouvelle substituée à nos troupes françaises qui, jadis, remplissaient Phalsbourg d'une vie si hospitalière et qui formaient des cercles d'une si fine cordialité.

A quelques pas de la place d'Armes, dans une rue qui s'appelle aujourd'hui rue Erckmann (Erckmann-Chatrian, des *Romans populaires et nationaux),* une auberge porte cette enseigne : *Zum Weissen Lamm* (au Mouton blanc), et à côté cette inscription : *Geburtshaus des Georg Mouton, Graf von Lobau und Marschall von Frankreich :* 1770-1838. » (Maison natale de Georges Mouton, comte de Lobau et maréchal de France.)

En face, sans enseigne ni inscription, est la maison où naquit Erckmann. Maison modeste à un seul étage (comme toutes les autres, à Phalsbourg). Des S de fer se dessinent dans la muraille en signe de solidité ! Des fenêtres qui se touchent lui donnent un air de sérénité. La trappe de sa cave s'ouvre rustiquement au niveau du trottoir de pierre. Elle est habitée aujourd'hui par un

percepteur. Aux vitres de la boutique, des fleurs dissimulent les dossiers. Cette boutique nous est si connue! Le père d'Erckmann y a vendu de la mercerie, des livres; tout jeune, Erckmann y apprenait à observer et aimer les braves gens.

En quelques minutes, on a fait le tour de Phalsbourg. Hé quoi! c'est là toute la ville? A travers les romans de notre vieil ami Erckmann, Phalsbourg nous semblait une cité si peuplée, si active, si grande!

A ce seul nom d'Erckmann, tous les Phalsbourgeois du romancier nous rejoignent dans les rues de leur ville. Nous cherchons le logis de l'horloger Goulden, l'homme bon, l'homme honnête et clairvoyant par excellence, figure exquise entre toutes, à la fois héroïque et placide, paterne et paternelle, qu'Erckmann a dessinée avec une tendresse vraiment filiale. Nous voudrions retrouver le café où se réunissaient les officiers en demi-solde, silhouettes maigres, turbulentes et tragiques; le coin de rue où la malle-poste s'arrêtait, apportant les dépêches de Paris, aux jours ardents des guerres ou des révolutions; l'angle des glacis qu'encombraient les sinistres voitures de blessés, le matin d'hiver où Hulin, le sabotier, vint aux renseignements; les meurtrières des remparts où les vétérans de 1814 braquaient leurs longs fusils sur les uhlans qui galopaient dans la neige.

Sur la place s'élève une église neuve d'un piètre gothique. Où est la vieille tour du haut de laquelle le *Conscrit de 1813*, Joseph Bertha, en remontant l'horloge, vit, de toutes parts, s'avancer vers Phalsbourg la foule des mères que la nouvelle d'un désastre avait rendues folles d'épouvante ?

Ah ! tous les êtres créés par le poète, ils sont avec nous, ils sont en nous, ils sont nous-mêmes. Nous avons été tour à tour presque tous les personnages d'Erckmann. Nous avons été l'*Ami Fritz*, savourant les cerises et les beignets de Suzel, et nous avons entendu la chaste créature, soulevée sur la pointe de ses petits pieds, nous dire : « Ah ! monsieur Kobus, vous ne deviniez donc pas que je vous aime ! » Nous avons été *Joseph Bertha*, et nous avons fait — hélas ! nous avons reçu aussi — le coup de feu à Lutzen. Nous avons mangé le pain dur et amer de la défaite, au milieu du désordre panique de *Waterloo*. Nous avons suivi la lisière des forêts lorraines dans la fraîcheur des hêtres et des chênes, parmi les belles tiges de la reine-des-prés, pour rapporter à la *Maison forestière* notre carnier rempli de rouges-gorges, de mésanges et de grives. Nous avons croisé l'*Illustre docteur Mathéus* et son jovial disciple Coucou Peter, en remarquant que, sur le chemin, leur ombre représentait un Sancho et un Don Quichotte : voilà donc un chef-d'œuvre dou-

loureusement précieux, puisque, sans que sa substance doive rien à l'étranger, un autre chef-d'œuvre s'y reflète, et quel autre! Nous nous sommes assis, tantôt à la taverne épique du *Jambon de Mayence*, tantôt au milieu d'un campement de *zingari*, autour d'un feu qui chauffait les flancs d'une marmite où commençait à bouillonner et à chanter l'énigme du repas. Mais surtout, réunissant nos forces pour un suprême élan, nous avons fait rouler du sommet du Falkenstein les terribles quartiers de roche qui, rebondissant sur la pente abrupte, sont allés écraser des rangs entiers d'envahisseurs, — nous qui, jadis, sur notre front d'enfant, avions reçu le baiser maternel et républicain de *Madame Thérèse*.

Le vieil ami Erckmann est mort à Lunéville. Exilé de Phalsbourg, mais s'en rapprochant le plus possible, il s'était arrêté à deux pas de la frontière, aspirant l'air qui lui venait des montagnes adorées. Il dort maintenant dans le cimetière lunévillois, au pied du Léomont, en attendant que nous le rapportions pieusement à Phalsbourg, *département de la Meurthe*, FRANCE.

Entre Phalsbourg et Lutzelbourg, on rencontre des massifs de rochers rouges, ondulés, gaufrés, crénelés, ciselés. « L'œuvre du hasard! » dira-t-on. Disons : son chef-d'œuvre. Au bas, dans l'herbe, gisent çà et là des blocs détachés. On dirait les

autels d'un culte disparu. L'un d'eux est le « menhir » de la liberté! Si l'on en croit Erckmann, c'est du haut de ce bloc que, pendant la Révolution, le député Chauvel a harangué les volontaires qui marchaient à l'ennemi.

L'un de ces blocs, le plus fruste, a été transporté au cimetière de Lunéville, sur la tombe d'Erckmann. Un médaillon y est incrusté, qui représente bien le profil fier et doux du romancier, sa moustache et sa barbiche, son regard fin derrière de grosses lunettes, son beau front chauve. Peut-être aurait-on pu écrire, au-dessous, l'épitaphe qu'il s'était faite à lui-même et qu'il nous confiait en souriant : « Ci-gît le vieux conteur! »

Strasbourg.

Construite par César, fortifiée par Drusus, aimée par Julien, Strasbourg devint, dès la chute de l'empire romain, l'objet de toutes les convoitises, le théâtre de toutes les luttes. Les Alains et les Vandales la saccagent; les Francs s'y établissent; Attila y sévit; les Alamans s'en emparent; Clovis la délivre et la rebâtit; Charlemagne accorde maints privilèges à ses évêques. Ville libre, Strasbourg commence à être jalouse de sa liberté. Les citoyens entament contre les évêques une lutte

sans merci. Ils finissent par triompher. Strasbourg forme désormais un État souverain. Les évêques ne conservent plus que les droits de péage et de monnaie. Cet État souverain est agité par de terribles querelles. La ville se divisait en trois classes : chevaliers, bourgeois, artisans. Au quatorzième siècle, les bourgeois s'emparent de l'administration. Ils admettent la troisième classe dans le Conseil. Peu à peu, c'est elle qui domine. Constitution si solide qu'elle subsistera jusqu'à la Révolution française!

Cependant la noble cité se voyait assaillie par tous les fléaux : peste noire, grandes compagnies, bandes anglaises, persécutions impériales, guerres sans nombre. Éprouvée sans cesse, elle s'affermit, elle s'embellit. Elle élève la cathédrale, elle invente l'imprimerie. Elle s'occupe ardemment de la Réforme. Enfin, avec ses libertés religieuses et ses institutions, elle entre dans la patrie française.

Le siège de 1870 restera dans l'histoire comme un magnifique témoignage de fidélité civique. Du 3 août au 27 septembre, jour et nuit, le bombardement continua. Les Allemands lancèrent sur Strasbourg deux cent mille projectiles; six cents maisons, presque tous les monuments publics, la bibliothèque furent incendiés, onze cents personnes blessées, trois cents tuées. Choisie pour

cible par l'ennemi, la cathédrale resta debout, crucifiée.

Le vrai Strasbourgeois trouve à Strasbourg toutes les raisons de vivre, raisons matérielles et raisons morales : beauté des œuvres d'art, enchantement de la nature, air doux et bienfaisant, sujets de rêverie, de causerie, de travail. Le vrai Strasbourgeois est exilé partout ailleurs qu'à Strasbourg. Strasbourg lui suffit divinement.

A Strasbourg et dans les environs, la race autochtone paraît fine et vaillante. Les femmes sont jolies : leur sourire montre de belles dents ; d'admirables cheveux rendent leur front très doux (1). Les paysans habitent des maisons commodes et heureuses. Dans ces maisons, les chambres, qui restent disposées à la vieille mode, ont une beauté confortable dont on ne regretterait jamais assez la disparition. Leurs hautes boiseries semblent un

(1) Tout le monde connaît la hardie et gracieuse coiffure des Alsaciennes. Peut-être l'usage qui en réglait les nuances est-il moins connu. Le ruban de cette coiffure est noir pour les protestantes ; il est de couleurs vives ou bariolé pour les catholiques. Mêmes différences dans le reste du costume. Robe noire ou verte, verte de préférence, pour les protestantes ; — robe de couleurs vives, violette, rouge, rouge de préférence, pour les catholiques. Tablier noir pour les protestantes ; — de fantaisie pour les catholiques. Ajoutons pourtant que ces dissonances tendent à s'effacer, dans le *crescendo* du scepticisme. On ne se soucie plus guère du langage des couleurs, surtout quand ce langage est purement confessionnel.

vêtement d'hospitalité. Le grand poêle en faïence vernissée réchauffe déjà par son aspect. Des banquettes solidement fixées le long des murs, des chaises à dossier de bois massif, sont avenantes et rassurantes à souhait. Sur la table carrée, sur les meubles de forme droite, des pièces de vaisselle aux teintes éclatantes jettent des notes de saine gaieté. Les paysans aiment les chevaux, le vin et la musique.

Sur les sommets des Vosges ou de la Forêt-Noire, les neiges fondent assez tard, en juin, en juillet même. Autour de la ville, le printemps existe à peine. L'été est court, mais vif. L'automne, au contraire, se prolonge durant des mois. Sous sa parure de pourpre, avec toutes ses merveilles d'ambre et d'or, l'automne est la parfaite saison strasbourgeoise.

Les bois sont pleins d'amour et de douceur mouillée.
L'oiseau fuyant l'hiver y jette un dernier chant :
A ce signal, l'automne a paré la feuillée
De toutes les splendeurs magiques du couchant.

J'ai le cœur plein d'amour et de douceur mouillée :
Mon bonheur qui s'enfuit chante encore une fois ;
Puis, trompant sa douleur, mon âme dépouillée
Rit au dernier rayon qui colore le bois.

Ma tristesse se fond en vague rêverie,
Et l'appel de la mort devient presque charmant.
Mais la pauvre bruyère est déjà défleurie,
Et la brise du soir se glace en s'endormant !

L'automne me sourit tendrement et m'accueille.
Que je suis bien ton fils, ô bizarre saison
Qui, défeuillant la fleur et fleurissant la feuille,
Prêtes à l'agonie un amoureux frisson!

L'Alsace contemporaine a trois langues : l'allemand, le français, l'alsacien. L'allemand, depuis 1871, c'est la langue officielle, celle de l'enseignement, de la chaire, des actes publics. Le français qui, d'ailleurs, est la langue usuelle de la Bruche, de Sainte-Marie-aux-Mines, de La Poutroye, du val d'Orbey, de la haute vallée de la Weiss, de Dannemarie, etc.., apparaît à tout le reste de l'Alsace comme la forme même de la culture intellectuelle. Il est la langue aristocratique, conférant l'aristocratie à qui en use dignement. Le gouvernement de Berlin le sent si vivement qu'il a cru devoir entreprendre la guerre la plus ridicule qu'on puisse imaginer : une guerre aux enseignes. Il a remporté déjà maintes victoires décisives. Le « coiffeur » doit officiellement s'appeler « friseur » (friseur ne vous a-t-il pas une odeur de petit fer germanique?) Le « restaurant » se transforme en indigeste « restauration ». La « modiste » se travestit gauchement en « modistin ». Le « concierge » descend au rang de « portier ». Le « concert » s'orchestre de *k* et de *z* pour devenir tudesquement un « konzert ». Et le voyageur qui, sur la vitre du café, lit « kaffee » avec ce *k* et ces

deux *e*, s'aperçoit vite que quelque chose de suspect se mêle dans la tasse qu'il allait boire. Les Alsaciens prennent leur revanche en parlant alsacien. C'est pour eux un refuge, presque une délivrance.

D'autre part, très heureusement, ils élèvent leur patois national à la hauteur d'un idiome littéraire. Si ancien par sa racine, rameau du dialecte alémanique (1), cet idiome se couvre aujourd'hui de fleurs toutes neuves et toutes brillantes. Pendant deux siècles, il a bu la sève de France. Incapable peut-être de répondre aux exigences d'une dialectique trop savante, il donne toutes les satisfactions possibles au dialogue familier, caustique et narquois. Les mots français, les proverbes français qui l'assaisonnent en complètent le piquant régal. Mieux encore! Grâce au théâtre alsacien, l'alsacien est en passe de devenir classique.

En Alsace, comme dans toutes les anciennes provinces de France, le théâtre a toujours été le divertissement populaire par excellence.

Depuis 1789, les pièces en dialecte alsacien

(1) Notre vieil ami Erckmann aimait à soutenir, avec une docte ironie, que cet idiome restait le véritable allemand et que c'étaient les gens de Berlin qui parlaient un vague patois.

sont assez nombreuses. L'une d'elle, écrite en 1815, *Le lundi de la Pentecôte*, de G.-D. Arnold, est restée célèbre. C'est une pièce d'opposition. Parfaite tolérance du gouvernement français ! Un Allemand y tient le beau rôle, en face d'un Strasbourgeois ridicule imitant les Français par leurs mauvais côtés. G.-D. Arnold a ce mérite de bien saisir le langage des bonnes gens, vieilles dames, jeunes filles, magistrats, paysans, pasteurs, rabbins. Il sait Strasbourg par cœur et il le fait bien voir.

En 1899, M. Schneegans écrivit *Le lundi de la Pentecôte contemporain*. Il prit pour personnages les descendants des personnages d'Arnold. Cette pièce ne fut jamais représentée : elle est un peu moins favorable à l'Allemagne que celle d'Arnold, et les Allemands sont infiniment moins tolérants que les Français.

De 1820 à 1870, il n'y eut pas, à proprement parler, de théâtre populaire. Faut-il faire une exception pour le Guignol alsacien de Strasbourg, dont les marionnettes débitaient en patois de si divertissants commérages ! Hanstwurst (son Polichinelle) arborait maints travestissements. C'était un chef de brigands ; c'était le Docteur Faust ; c'était le perfide Golo de Geneviève de Brabant ! Les pièces improvisées se farcissaient d'allusions aux scandales du jour. Ce Guignol est un inter-

mède bouffon, entre deux manifestations d'une réelle valeur littéraire.

Vers 1890, une sorte de renaissance dramatique se produisit. Des acteurs amateurs formèrent des sociétés très applaudies. M. Greber, l'un des premiers, réunit les éléments d'un théâtre : un capital, une troupe, des pièces. Il comprit et fit comprendre que l'âme même de ce théâtre devait être le dialecte d'Alsace. Jouer en français, jouer en allemand, affaire à d'autres! Le théâtre alsacien jouait en alsacien. C'était le fil de la tradition nationale qu'il voulait renouer — ce fil qui avait servi naguère à faire mouvoir des marionnettes! Au théâtre alsacien, l'intérêt général, c'est-à-dire la description des travers humains, partout les mêmes, se double d'un intérêt tout particulier qui résulte des mœurs locales, exprimées sur place en un langage local.

Après maintes vicissitudes, les sociétés artistiques créées à Strasbourg par des auteurs dramatiques, MM. Stoskopf, Hauss, E. Bastian, A. Michel, A. Wolf, Ch. Abel, R. Prévot, Ad. Horsch (qui, par surcroît, est un acteur de mérite), se reconstituèrent en 1898, et adoptèrent une excellente organisation. M. Stoskopf se mit à l'œuvre avec confiance. Sa première pièce : *Monsieur le Maire*, demeure au répertoire. Elle contient une caricature de paysan alsacien et un cro-

quis de pédant d'outre-Rhin qui sont deux chefs-d'œuvre. Le même auteur a donné ensuite *Un Voyage à Paris* que Paris a applaudi, comme d'ailleurs il a applaudi *Monsieur le Maire*. Il fait jouer présentement la *Démonstration*, fantaisie ironique pleine d'observation, où il crie une fois de plus aux cœurs des bonnes gens : *Sursum!*

Pourquoi cette renaissance et ce développement au théâtre alsacien depuis dix ans (1)? Avant la guerre, les Alsaciens qui se sentaient quelque goût pour la scène regardaient vers Paris et écrivaient en français. Dans les années qui suivirent l'Année terrible, la suppression brutale de toutes les libertés — de ces libertés que la France, avec une noblesse si tendre, avait laissées à l'Alsace — l'annihilation de toute pensée, de tout sentiment autre que la crainte ou l'impatience, firent l'Alsace cruellement stérile. Peu à peu, le vainqueur se lasse et l'annexé s'habitue. L'humeur caustique et gauloise du cru ne devait-elle pas, la première, jaillir de cette détente? Certains Prussiens, dont l'esprit est sophistique autant que tyrannique, ont prétendu que c'était l'annexion elle-même, c'est-à-dire la substitution du régime

(1) Colmar et Mulhouse suivent l'exemple de Strasbourg. Outre des comédies « indigènes », on y joue les pièces d'Erckmann-Chatrian : l'*Ami Fritz*, *les Rantzau*, *le Juif polonais*, etc., traduites en dialecte alsacien.

et du langage allemands au régime et au langage français, qui provoquait un renouveau théâtral. A ce paradoxe, le théâtre alsacien répond de lui-même. Il n'a pour objet que la peinture des mœurs alsaciennes; il n'a pour langage que le dialecte alsacien. Si l'influence allemande s'était exercée efficacement, le théâtre de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse, aurait parlé allemand et aurait regardé vers Berlin.

Au théâtre comme partout ailleurs, l'Alsace, ne pouvant plus être française, ne voulant pas être allemande, se fait de plus en plus alsacienne. Nous ne pouvons qu'applaudir à ce particularisme littéraire.

Dans tous les arts, la jeune Alsace montre la même puissance de renouvellement.

Nous trouvons, parmi ses meilleurs peintres, celui que nous avons trouvé au premier rang des auteurs dramatiques. Une fois de plus, louons M. Stoskopf pour ses deux qualités maîtresses, incompatibles chez tant d'autres et parfaitement harmonisées chez lui : l'habileté et la sincérité. A côté de lui, Kærttgé rend, en maître passionné, les coins pittoresques de son pays ; Braunagel se révèle observateur patient, au comique spontané ; L. Hornecker joint le sens de la réalité à celui de

la grâce; Th. Haas, Krafft, H. Loux, composent des paysages pleins de vérité et d'âme; le dessinateur L. Schnug a l'insigne et périlleux honneur de faire songer parfois à Callot, parfois à Holbein, parfois à Raffet. Nommons encore Cammissar, verrier de science estimable et de sérieuse élégance; Schneider, le bon lithographe; G. Ritleng, le bon pastelliste...

Tous ou presque tous ont souci de la décoration. Ils ne sauraient trop diriger leurs efforts vers les arts industriels. C'est par là qu'ils arriveront au succès, à la vie (1).

Voici enfin Ch. Spindler, si fécond, si complet, si personnel. D'un trait de son crayon évocateur, il unit le moyen âge et la modernité, les réalités les plus aiguës et les plus fabuleuses visions, la vigne et la forêt, la chaumière qui chante et la ruine qui meurt. En ses travaux de marqueterie, il tire des bois « naturels », de leur coloris, de

(1) Une belle publication, la *Revue alsacienne illustrée* (directeur : le Dr Pierre Bucher), s'est faite l'organe de la renaissance artistique que nous signalons. Elle s'applique à rendre cette renaissance de plus en plus rapide et féconde en la maintenant dans la voie des véritables traditions locales. Elle travaille avec un noble courage à former la « conscience alsacienne ». Elle étudie « les raisons que les Alsaciens ont d'aimer leur terre et leurs morts ». Elle ne saurait rien entreprendre de meilleur, puisque ces raisons d'aimer qui sont des raisons de vivre, elle est sûre de les affermir en les analysant.

leurs fibres intimes, un large et savoureux effet.

L'Alsace entière est débordante de vie. « Vigueur alsacienne », tel est le cri qui monte aux lèvres quand on voit ses blés, ses vignes, ses houblons, ses forêts, ses montagnes. Ici, tout semble boire avec la même force les sucs de la terre et les effluves du ciel. La plante humaine y est également robuste et souple. La taille svelte des filles, leurs fins et abondants cheveux, leur profil pur, leur bouche au dessin délicat que le sourire rend charmante et que la mélancolie rend exquise, sont autant de thèmes inépuisables offerts à l'inspiration de l'artiste. A ces beautés, le costume ajoute un pittoresque si clair qu'il semble taillé en façon de symbole. Simples et spacieuses, les maisons et les toitures hautes qui les coiffent sont faites à souhait pour le burin et le pinceau. Avec leurs parois où l'armature de bois se dessine en losanges, leurs auvents où les grappes de maïs semblent un insigne, elles se dissimulent si volontiers sous des verdures jolies! Grimpant aux murs blancs, aux poutres brunes, jusqu'au toit, jusqu'aux nuages, des tiges en fleurs ornent de caresses toute la demeure. Virtuosité de la nature qui excite si cordialement la virtuosité de l'artiste! Spindler se plaît à interpréter chaque aspect de ces maisons rustiques. Nous avons dit qu'il aime aussi à représenter, à ranimer les ruines. Les silhouettes des

vieux burgs, épaves à demi submergées dans la marée montante de la végétation, viennent comme d'elles-mêmes sous sa main. Mais, sous sa main, plus obsédantes et plus chères, se pressent les images de la cathédrale. De la flèche sublime aux plus humbles contreforts, de la base des piliers au faîte des pinacles, la féerique architecture strasbourgeoise suggère à l'artiste mille contes de fée.

Cette artère qui coule du Midi au Nord, du soleil italien aux brumes scandinaves, le Rhin magnifique, vivifie et parfois enfièvre l'art alsacien. Nous disons : alsacien, et non pas : allemand. L'art alsacien a ce signe caractéristique : le goût. L'art allemand, par exemple, ne peut pas laisser un espace vide, une échappée sur la terre ou sur le ciel : il encombre tout, sans choisir rien. L'art alsacien, au contraire, sait choisir et sait respirer.

***

Aperçue de toutes parts, belle à deux lieues, sublime à deux pas, la cathédrale de Strasbourg est une image de délicieuse obsession. Ses deux tours, dont l'une se termine en flèche miraculeusement élancée, forment la plus étrange silhouette.

Ce que la raison voit en elle d'incomplet, d'estropié, de contradictoire, lui ajoute pour le cœur une bizarre et irrésistible séduction. Cette image entre pour toujours dans la composition même de notre âme.

On travailla au grand œuvre pendant six siècles, du neuvième au quinzième. Tous les styles se fondent en sa splendeur. Le roman et le byzantin règnent dans le chœur et dans les transepts ; le gothique (tous les gothiques !) dans le reste de l'édifice.

On dit avec raison que, pour bien connaître la nature, il faut l'examiner au moins pendant toute une année. L'artiste ne la sait qu'au bout de cette longue contemplation ininterrompue. L'évolution des saisons ou des astres modifie sans cesse la face de l'univers. De même, la cathédrale de Strasbourg ! A chaque jour, à chaque minute, elle présente un aspect différent. Tantôt elle est rayonnante comme une châsse ; tantôt, rose comme un joyau ; tantôt, sombre et douce comme un décor peint par les anges pour une féerie de Noël. Un de nos amis qui passe sa vie en face d'elle s'écriait : « Elle n'est jamais la même ; elle est toujours plus adorable ! »

A forme exquise, matière parfaite. La matière, c'est ce grès rose des Vosges qui garde avec fidélité les volontés, les intentions du ciseau. Chaude

et vivante, sa nuance rehausse la délicatesse du détail et exalte la majesté de l'ensemble.

A la construction de la façade et des tours, un grand nom d'artiste demeure attaché : Erwin. On veut que son fils Jean ait continué l'œuvre et que sa fille Sabine l'ait ornée de sculptures.

Assurément, quand la façade de *Notre-Dame* de Strasbourg se dessina pour la première fois en l'imagination de l'architecte, elle calquait l'image de Notre-Dame de Paris. Mais, dans la fécondité de l'air du Rhin, l'édifice se développa irrésistiblement, clochetons et colonnettes jaillirent, et, toute frémissante, la grande rose s'ouvrit.

Au portail principal, nous aimons surtout cette émouvante série de statues : les Vierges sages et les Vierges folles. Les Vierges sages ont conservé leur lampe pleine d'huile. Elles se dressent, rigides et fières. Les Folles, nos pauvres sœurs, ont laissé tomber l'huile et parfois la lampe. Leur visage marque le dégoût du mal naguère savouré. L'une d'elles, si belle toujours, avec son profil droit, sa chevelure ondulée, son corps svelte et palpitant, nous regarde avec une telle expression de peine que notre cœur sent l'angoisse qui est au sien. A côté des Vierges folles, ironique pasteur de ce troupeau de deuil, se tient le Tentateur, au costume somptueux, au sourire énigmatique et

mauvais, au dos déjà rongé de vers et de serpents.

Le petit portail du nord a pour décoration le martyre de saint Laurent. C'est une scène de relief puissant, de turbulente agitation, de large fantaisie pieuse. Goût suspect? Sans doute. Réalisme déplacé? Peut-être. Mais quelle opulence décorative et quelle irrésistible prodigalité!

Deux portes à plein cintre forment le petit portail du sud. Une légende attribue à Sabine, fille d'Erwin, les deux statues qui représentent la Synagogue vaincue et l'Eglise triomphante.

Devant l'un des portails de Strasbourg, deux statues,
Deux Vierges, à long plis très chastement vêtues,
Surgissent : c'est l'Ancienne et la Nouvelle Loi.
L'une a sourire d'ange et couronne de roi ;
Elle tient dans sa main, d'un calme et noble geste,
Une croix, tiède encor de lumière céleste.
En face, l'autre incline un beau front foudroyé;
Le corps semble rompu, défaillant et ployé :
— Ruine délicate et touchante dépouille! —
On dirait que la robe en s'y collant se mouille.
C'est un roseau brisé, mais un roseau saignant.
Faut-il dire qu'on l'aime? Aime-t-on en plaignant ?
On adore! Adorons, sous ce bandeau de pierre,
Les yeux fermés dont on distingue la paupière,
La bouche qui se tait fièrement et la main
Languissante qui porte un triste parchemin.
En nous montrant ainsi l'erreur, avec tant d'âme,
L'artiste eut donc pitié, car l'artiste était femme.
Et la fille d'Erwin, dévote à la beauté,
A bien compris, dans sa sublime charité,

Elle qui, sur la pierre ardemment asservie,
De ses doigts virginaux a répandu la vie,
Qu'en notre vie, à nous, où tout peut s'ignorer,
L'erreur, la seule erreur, est de ne pas pleurer !

Les deux tours carrées sont réunies par un raccordement. Elles forment ainsi une masse qui sert de base à un monument nouveau : la flèche.

Du haut de la plate-forme, le panorama de la Forêt-Noire, des Vosges, de la campagne, des peupliers qui bordent le Rhin, de la ville, est une ravissante féerie dont on sort enivré et rompu. Cette plate-forme est déjà haute comme les tours de Notre-Dame de Paris (66 mètres), et la flèche monte à 76 mètres encore. A la base de cette flèche sont gravés, en belles lettres régulières, des noms innombrables. Quelques-uns éclatent soudain aux yeux : *Gœthe, Herder, Lavater, Voltaire.* Jadis, les visiteurs pouvaient se faire inscrire sur ces pierres comme sur un registre sublime. A leur appel, un ouvrier prenait son ciseau. Mais, comme l'espace était limité, l'ouvrier grattait des noms anciens pour faire place à d'autres. On a interdit ce genre de travail. Les murs risquaient de s'envoler un jour en poussière de vanité humaine.

Nous entrons dans la cathédrale. Jamais ampleur ne fut plus saisissante. L'âme, avec une sorte de déchirement passionné, s'élance vers ces voûtes.

Ce qui frappe, ce qui charme d'abord, c'est la nudité inattendue et sacrée de l'édifice tout entier. Les yeux savourent la douceur que respirent les fenêtres des bas-côtés, l'allégresse dont rayonnent celles de la grande nef. Le transept aux vastes proportions, aux élégants portails, reste de pur style roman. Un seul de ses quatre piliers, le pilier des anges, est déjà gothique. Aussi bien la transition ou plutôt la transformation dut être assez brusque. Dans le mur de ce transept, du côté de la nef, en face de l'horloge, la construction ancienne a été interrompue, puis continuée dans un nouveau goût. On croit entendre un admirable poème qui s'arrête court sur les lèvres d'un premier poète, et que soudain un second poète reprend. La grande nef tout entière est gothique. Elle a été achevée en douze ans (1275), après la victoire des citoyens sur leur évêque. C'est un hymne de joie, un hosannah de liberté. Ici, chaque grand siècle a dit son histoire, chaque grand ouvrier a fait sa confidence. Les vitraux étincellent d'une poésie sans pareille. Leurs personnages, aux attitudes hautaines, aux costumes éblouissants, nous suivent de leurs grands yeux cernés de plomb. La chaire de Jean Hammerer forme une merveille de sculpture et de décoration. Le même art qui ciselait l'architecture comme un joyau, savait donner à des joyaux le plus grandiose aspect. A la droite du

chœur, nous trouvons le *Pilier des Anges et des Évangélistes*. Prodige de suavité ingénieuse. Gracieux projet, si gracieusement réalisé! Dans l'immense édifice, l'artiste a choisi un pilier et s'est imposé pour tâche d'y fixer son rêve d'angélique harmonie.

A deux pas de ce pilier, l'horloge astronomique à mouvement perpétuel occupe les visiteurs qui font cas des jouets sérieux. Avançant de trente-cinq minutes sur les montres françaises, retardant de vingt minutes sur les montres allemandes, elle reste fidèle à l'heure strasbourgeoise. Au-dessus de l'horloge, dans une galerie extérieure, un homme de pierre, accoudé à une estrade, s'incline vers nous. Une légende veut que cet homme soit Erwin. L'architecte se serait représenté lui-même, contemplant à jamais le Pilier des Anges, chef-d'œuvre de sa fille Sabine. Sabine est-elle la fille d'Erwin? L'homme de pierre ressemble-t-il à l'architecte? Quoi qu'il en soit, l'explication si touchante reste digne d'être vraie. Les érudits, d'après le costume et le style, reconnaissent Erwin à un autre endroit. A gauche du chœur, une chapelle renferme le tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg. Or, un des piliers de ce mausolée recèle à sa base une statuette figurant un homme vêtu d'un grand manteau et coiffé d'un capuchon. Ce serait là que se tiendrait le

maître de l'œuvre, modeste en un coin obscur de l'édifice triomphal où flotte sa pensée.

Les autres églises de Strasbourg, si captivantes cependant, s'éclipsent un peu près de la cathédrale, comme des fleurs dans l'ombre d'un arbre enchanté.

Saint-Pierre-le-vieux, qui passe pour le plus ancien monument chrétien de la ville, contient quatre scènes ingénûment dramatiques de la vie de saint Pierre, sculptures sur bois du seizième siècle. *Saint-Guillaume* (quatorzième siècle), a des vitraux précieux et de séduisants monuments funèbres. *Saint-Thomas* (quatorzième siècle) est dominé par deux tours, l'une byzantine, l'autre gothique. Dans le chœur de cette église austère et discrète se trouve le mausolée de Maurice de Saxe. Sculpture pompeuse et compliquée entre toutes! Le Maréchal descend les marches du tombeau. Mortellement blessés, s'étendent et se débattent autour de lui l'aigle d'Autriche, le lion des Pays-Bas, le léopard anglais. En vain la France essaie de retenir son héros. La Mort, l'horrible Mort, drapée dans un linceul, l'appelle impérieusement. Elle lui a préparé un lit : elle ne saurait trop l'attendre. Immobile en face de l'inévitable, Hercule regarde et pleure. L'éloquence allégorique dé-

ployée par le sculpteur Pigalle nuit à notre émotion. Dans ce tombeau, il y a trop de faste pour qu'on y sente une larme, même une larme d'Hercule.

Le pont de bateaux qui traversait le Rhin de Strasbourg à Kehl a disparu. C'est encore un fragment du vieux Strasbourg qui s'en est allé; notre cœur le suit à la dérive. Honnête et doux pont où cheminaient les rêves!

Par la porte d'Austerlitz, on quitte la ville, les yeux et l'âme remplis de ses silhouettes, de ses toits dentelés et de cette flèche enchantée que la cathédrale enfonce dans le ciel! On arrive à une banlieue où passe de temps en temps, mystérieuse, l'ombre de quelque cigogne.

Voici le petit Rhin et l'île des Épis. Sous des tilleuls se dresse le monument de Desaix. Cube de grès rose, grave et nu, il présente à chaque angle un faisceau de licteur. Cet insigne sied à la mémoire de l'homme qui fut comme un préteur juste. Le cube est surmonté d'un casque (1) :

(1) Lors de l'érection du monument de Desaix, ce casque en faisait partie intégrante. Mais, sous la Restauration, le gouvernement, estimant sans doute qu'un casque romain était un emblème républicain, le fit enlever et le relégua sous un hangar du Zimmerhof, chantier appartenant à la ville, situé tout près de l'ancienne porte des Juifs. Quand ce terrain fut vendu pour servir à l'agrandissement de Stras-

ceci étonne notre goût. Baissons donc les yeux et tenons-les fixés sur la noble inscription : *Au général Desaix, l'armée du Rhin, 1801*. Tenons nos yeux fixés sur ces mots de si pur souvenir : ne regardons pas, à côté, les cibles qui servent aux exercices allemands ! Aujourd'hui, c'est la sentinelle du tir qui a remplacé le gardien du monument.

Un *Guide* nous affirme, il est vrai, que le monument et le terrain qui l'entoure jusqu'à la route, appartiennent à la France. Que ferait donc ce soldat prussien chez nous? Hélas! le *Guide* se trompe. Ce terrain appartient au génie militaire allemand : dans le traité, aucune exception à ce sujet n'a été introduite. Mais quoi! Un des derniers mots prononcés par Desaix n'est-il pas rayonnant d'éternelle espérance? « Nous avons perdu la bataille », lui disait Bonaparte. Desaix a répondu : « Nous avons toujours le temps d'en gagner une autre. »

Quelques pas encore, et nous touchons à la rive du fleuve. Le cher pont de bateaux s'attachait là. Il s'allongeait parallèlement au pont du chemin de fer dont le treillis, large et serré, a un aspect si bizarre de gothique métallurgie. Un pont de

bourg, on retrouva le casque oublié depuis tant d'années. On allait le transporter au Musée de la Société pour la conservation des Monuments historiques, quand un membre de cette société le reconnut et le fit rendre à sa destination primitive.

pierre aux piles massives se substitue aujourd'hui au pont de bois flottant. En ce pont de pierre s'étalent les ambitions pélasgiques, les prétentions cyclopéennes des architectes d'outre Rhin.

L'ancien pont de bateaux, élastique sous les pas, au niveau du fleuve, quelle modestie il exhalait, au contraire, et quelle bonne grâce! Ce n'était pas seulement un passage qu'il accordait, c'était une traversée. Au milieu des quarante-quatre bateaux solidement fixés à d'étroites estacades, on s'arrêtait et on voyait le fleuve venir. De couleur verte ou laiteuse, il s'avance, puissant comme la volonté, intarissable comme la poésie. Pour ceux qui l'aiment vraiment, c'est une joie que de penser à lui. Ainsi, à l'heure où j'écris, à l'heure où vous lisez, en sa largeur frémissante, il coule, éternel...

Désormais, il ne glissera plus, souple et divisé en tresses serpentines, sous ces bateaux qui lui faisaient tête!

A la pointe de chacun d'eux, la date de la fabrication était inscrite, avec le numéro. Songeant que plus jamais nous ne les reverrons, nous nous rappelons quelques-unes de ces dates. En chiffres noirs et arrondis, elles se dessinent à nos yeux. Il y a des dates récentes : 1892, 1880, 1876. Les bateaux d'origine allemande semblent plus épais; ils se garnissent de douves équarries; ils portent à

l'arrière une grosse cheville qui joue le cabestan. Les autres, en majorité, les français, de 1870, de 1865, de 1863, sont d'aspect plus fin, de mine plus alerte. Je salue les ancêtres de 1848, de 1847. Ils ont vu, ceux-là, d'étranges et complexes événements. Ah! s'ils pouvaient remonter avec nous le cours des années! Ils ont connu tant de voyageurs illustres ou anonymes, tant d'exquises voyageuses, tant de rêveurs, tant de savants, tant de poètes, qui tous faisaient le pèlerinage du Munster! Ce Strasbourg, en 1848, débordait de chimères philanthropiques. Sous l'Empire, il frémit d'une belle obstination dans l'opposition libérale. Il reste toujours la généreuse et ardente cité, de tant d'amitié, de tant de foi. Un des bateaux est daté de 1870. Tout frais sorti du chantier, à peine mouillé à l'eau du fleuve, il a dû, avec tous les autres, au lendemain de la déclaration de guerre, se replier sur la rive française. Alors éclata le sinistre et monstrueux fracas du siège. L'incendie s'éleva en gerbes immenses, faisant de la ville une gigantesque corbeille de flammes, où la flèche de la cathédrale était piquée tragiquement.

Que sont devenus ces bateaux désaffectés? (1)

(1) Pendant quelque temps, on eut l'intention de transporter le pont de bateaux de Kehl à Altenheim. Ce projet a été abandonné. Le matériel a été vendu à différents entrepreneurs de batellerie.

Peut-être des pêcheurs les ont-ils rachetés. Nous voudrions être un de ces pêcheurs. Nous choisirions le bateau de 1848. Il nous plaît entre tous pour son élégance simple. Non loin de la rive badoise, à l'endroit où se dresse un bouquet de saules, parmi de grands roseaux pâles, nous l'amarrerions chaque matin, et, tandis que plongerait dans le Rhin, faisant ployer sa grande gaule, notre lourd filet carré, nous demeurerions en face de notre Strasbourg, lisant, rêvant, attendant...

***

Strasbourg est la ville aux ponts sans nombre. Sur les deux bras de l'Ill et sur les canaux qui s'en détachent, ils semblent jetés à profusion. A l'entrée de la ville, une écluse construite par Vauban avait pour fonction de remplir les fossés des fortifications. Profonde, grondante, au pied de quatre hautes tours carrées, elle est une des rencontres les plus fantastiques que puisse faire le voyageur égaré dans la nuit. Restent, à côté de cette écluse, quatre tours carrées qui appartenaient aux vieilles fortifications. Que contiennent-

elles présentement? De la nuit, sinon de la mort. Vides et sinistres, elles semblent les énigmatiques vestiges des guerres oubliées. Ruines orgueilleusement sombres qui ne veulent pas tomber en ruines!

Étroites, hérissées et tortueuses, les vieilles rues de la vieille ville glissent entre des maisons de bois à étages saillants qui se touchent presque par le sommet. Une foule de femmes et d'enfants grouillent aux fenêtres. Pendant les belles nuits, la lune dessine de toutes parts des ombres pittoresques. Le passant, dont le pas résonne en écho derrière lui, croit que cet écho vient du plus lointain des siècles.

La vieille ville offre maints chefs-d'œuvre : la maison dite *Kammerzel*, du nom de l'un de ses derniers propriétaires, un épicier du dix-neuvième siècle, maison de bois à trois étages, ciselée, ouvragée, décorée à ravir, sur la place de la Cathédrale ; une autre, à l'angle du Marché-aux-Cochons-de-lait ; une autre, au coin du Vieux-Marché-aux-Poissons ; un curieux édifice gothique et renaissance, à double pignon dentelé, le *Frauenhaus* ou Œuvre de Notre-Dame; le château (dix-huitième siècle), résidence du cardinal de Rohan, qui abrite aujourd'hui un très important musée dont le Directeur est M. Seyboth, l'éminent historien du vieux Strasbourg, et

le conservateur, M. Binder, si dévoué à tout ce qui touche l'Alsace-Lorraine.

Chemin faisant, le voyageur cherche les habitations aux souvenirs sublimes ou charmants : celle où Gutenberg a tiré de la presse la première page imprimée; celle où Voltaire, si grand ami des savants strasbourgeois, a écrit *les Annales de l'Empire;* celle où est né Kléber; celle où est né Kellermann; celle où Gœthe a commencé son apprentissage de la vie; celle où Rouget de l'Isle a composé la *Marseillaise*.

Sur l'ancienne place du *Marché-aux-Herbes*, se trouve un admirable hôtel renaissance exécuté par les maîtres strasbourgeois : Paul Maurer et Hans Schoch. Entre un magnifique pignon ouvragé et un beau portail à peine défiguré par d'imposants embellissements classiques, le noble et doux édifice s'étend avec une grâce si claire, si cordiale! Ses deux étages ouvrent sur la place seize baies contiguës aux triples meneaux.

Le « Broglie », où sont réunis le théâtre, la préfecture, l'hôtel de ville, est une vaste et royale promenade, éminemment française.

Dans l'ancienne gare, au bord de la rivière, on a ménagé un marché et un tribunal. Mais on ne peut jamais complètement « désaffecter » une gare. Toujours elle révèle, elle crie sa destination première par toutes ses ouvertures. On croit entendre

en elle le sifflet des locomotives. Nous l'aimons, cette ancienne gare! Elle porte encore les écussons des villes françaises, ses sœurs : *Nancy*, *Bar-le-Duc*, *Châlons-sur-Marne*, *Paris*... Nous songeons à ceux qui en descendaient joyeux, au bon temps.

Dans la rue de Zurich, un monument s'élève à la place même où les bons Zurichois abordèrent, en 1576, apportant une marmite de bouillie. Quand ils arrivèrent à Strasbourg, la bouillie était encore chaude. Au premier appel de Strasbourg, Zurich pouvait donc la secourir en moins de temps qu'il n'en faut pour qu'une bouillie se refroidisse. En 1870, les Zurichois tinrent parole à leur passé. Ils vinrent chercher les femmes, les vieillards, les enfants. Rien de plus édifiant, de plus vraiment religieux que cette amitié de deux grandes villes. On dirait un baiser de géantes, qui fait frémir l'air et réchauffe les âmes.

***

Il y a, dans Strasbourg, une ville ancienne, toute ravissante. Il y a ensuite une très élégante ville française du dix-septième et du dix-huitième siècles. Il y a enfin une nouvelle ville alle-

mande, sans aucun style, mais avec toutes les prétentions. Strasbourg, avant la guerre, avait 80,000 habitants. Elle en a 130,000, dont le tiers est composé d'immigrés. Les édifices récemment construits à Strasbourg sont presque tous allemands, pis encore, prussiens. Jamais emphase architecturale n'a été plus banale. Misérable richesse, lourde comme le plomb, froide comme la glace! Oublions vite ces maisons à tourelle en poivrière, à créneaux, à mâchicoulis, à balcons dorés, à vitres bombées, à fresques ampoulées. Elles contrastent cruellement avec le jardin de l'Orangerie, d'une si vaste et si pure ordonnance française. En revanche, les maisons, les hôtels, les villas que les Strasbourgeois font bâtir présentement sont d'une distinction délicate et familiale, d'une proportion harmonieuse et aisée, d'une fine ornementation, qualités qui semblent un souriant défi à la monstrueuse invasion architecturale d'outre Rhin.

L'immense bâtisse de l'Université porte sur son fronton ces deux mots : *Litteris et Patriæ* (aux Lettres et à la Patrie). Où sont les belles-lettres? Où est la Patrie véritable? La nouvelle gare étale, dans son vestibule, des fresques d'un professeur allemand : on voit le vieil empereur Guillaume recevant l'hommage d'un maire alsacien, décoré de la Légion d'honneur. A quel point la beauté et

la noblesse peuvent s'identifier, de telles compositions le font comprendre, puisqu'elles prouvent de façon éclatante que le contraire de la beauté et de la noblesse ne forme vraiment qu'une seule chose! Mais le triomphe du mauvais goût monumental, c'est, comme il sied, le palais de l'empereur. On s'est appliqué à imiter le style de la renaissance florentine. Fatuité et boursouflure règnent en ce lieu, avec une sorte d'impassible férocité. Certaines colonnes se dressent, encombrées de groupes d'enfants à leur base; d'autres marient le cuivre et la peluche dans leur chapiteau; sur les murailles se mêlent des marbres gris, roses, noirs et verts; çà et là, des aigles inclinent une tête de plâtre; des fontaines sans eau se creusent dans les escaliers; de fausses cheminées s'ouvrent dans des salons chauffés par un calorifère. Chauffés en vain! Tout ici est glacial, inhabitable, mortel. A l'entrée, les visiteurs rencontrent un monceau d'énormes pantoufles de feutre. Ils sont contraints d'en chausser chacun au moins une paire, pour ne pas léser le luisant impérial des parquets. Aussi voit-on, dans le palais entier, des hommes, des femmes, des enfants, semblables à des larves, traîner des pieds tuméfiés. Qu'est ceci? L'horreur frigorifique du monument aurait-elle agi déjà?

Oublions le présent. Ne songeons qu'au passé

et à l'avenir. Devant nous surgit la flèche de la cathédrale. D'un jet infiniment gracieux, elle s'enfonce dans le ciel, ajourée, dentelée, emportant le rêve réalisé d'un artiste souverain. Autour du portail découpé et fleuri, tendrement empourpré par le soir, les statues équestres tournent comme des fantômes extasiés. Au milieu des toits gris où s'arrondissent d'innombrables lucarnes, pareilles aux yeux d'un Argus bienveillant, quelques piliers portent des nids de cigognes. Debout, dans une pose hiératique, le grand oiseau, lentement, déploie son aile bariolée, tandis que les têtes blanches des petits, blottis l'un contre l'autre en corbeille, se lèvent, se balancent et interrogent l'horizon.

Strasbourg est une des villes les plus belles et les plus saintes. C'est de Strasbourg que nous vinrent l'Imprimerie et la *Marseillaise :* le *Fiat lux* et le *Fiat libertas*.

Wissembourg.

Le lendemain même de la vaine démonstration tentée sur Saarbrück, eut lieu la bataille de Wissembourg. Le nom de Wissembourg fut le premier nom de défaite qu'apprit la bouche des enfants qui, en 1870, croyaient tous la France invincible.

Dans le pays se répandit une mortelle stupeur. Wissembourg était cependant un si beau nom de victoire républicaine! A la place même où succombait le général Douay, Hoche, « fort comme le peuple, jeune comme la révolution », avait jeté bas Wurmser.

Wissembourg date sans doute du septième siècle. Autour d'une abbaye royale fondée par Dagobert II, un hameau s'était formé qui, au treizième siècle, devint une puissante commune. Les bourgeois d'alors élisaient un magistrat civil qui gouvernait la cité. Au quinzième siècle, Wissembourg n'hésita pas à se révolter contre le comte palatin Frédéric le Victorieux. Le comte assiégea la ville et y fit lancer par son artillerie, en soixante et onze jours, plus de 2,000 projectiles. L'histoire a compté les jours. La légende a compté les projectiles. Toutes deux sont d'accord sur ce point seulement que les dégâts causés par ce bombardement furent sans importance. Frédéric le Victorieux dut battre en retraite. Au quinzième siècle, les guerres de religion bouleversèrent Wissembourg. Au dix-septième siècle, vers la fin de la guerre de Trente ans, après d'effroyables épreuves, ruinée de fond en comble, la ville n'avait plus, suivant la légende et suivant l'histoire, que cent quarante habitants. Wissembourg, sous le gou

vernement de la France, est redevenue prospère. Les maisons pittoresques et décorées de sculptures en bois abondent en ses anciennes rues. La sous-préfecture était installée dans une des *maisons capitulaires*, reconstruites au dix-septième siècle.

L'église *Saint-Pierre-et-Saint-Paul*, est une des pures merveilles de l'art gothique. De l'édifice roman, il ne reste qu'une tour carrée où s'ouvrent de larges cintres. Près de la tour romane se dresse une tour gothique, de forme octogonale. Ses anciennes tourelles sont très gracieuses, mais son couronnement moderne est assez lourd.

A l'intérieur, voici un sépulcre renaissance taillé dans le grès rouge et qui semble frotté d'un fard sanglant ; voici des vitraux du treizième siècle et du quinzième siècle que les obus du 4 août ont ravagés ; voici un cloître du quatorzième siècle, où les chapiteaux arborent en leurs sculptures la flore généreuse du pays...

Le temple protestant contient un admirable buste de Martin Luther, par Landolin Ohmacht. Ohmacht n'a peut-être pas, dans l'histoire de l'art, le rang qu'il mérite. On dit négligemment qu'il est né près de Rottweil (Wurtemberg), en 1761 ; qu'il est mort à Strasbourg en 1834 ; que, fils de paysan, il devint menuisier et se révéla

sculpteur, — puis l'on passe. On a tort de passer si vite. Digne d'attention comme artiste, Ohmacht est digne d'attention comme homme. Il fut l'ami clairvoyant de Lavater et de Klopstock. En Suisse, en Italie, en Allemagne, il médita sur de grandes œuvres et il en fit. Dans les figures de son invention, il mettait une poésie un peu molle qui plaisait à David d'Angers. « Ohmacht, disait David, c'est le Corrège de la sculpture. » Dans les portraits qu'il exécutait, il s'appliquait à faire beau, tout en faisant vrai. Il flattait peut-être, mais il ne mentait pas.

C'est près de Wissembourg que se retira Stanislas Leczinski, roi de Pologne en 1720, à la mort de Charles XII. Stanislas avait été forcé de quitter le duché de Deux-Ponts que Charles XII lui avait donné comme refuge. Avec sa femme, sa fille et quelques Polonais, il vécut à deux pas de la ville, dans la ferme de Saint-Remy. En 1725, le duc d'Antin arriva chez lui un soir et lui demanda la main de sa fille Marie pour son maître, le roi Louis XV : « Madame, voulez-vous être reine de France ? » Si elle voulait !... Le roi de France avait quinze ans. Elle en avait vingt-deux. Singulière disproportion d'âge que l'histoire officielle ne remarqua pas, parce que, à l'exemple de la diplomatie, l'histoire officielle néglige les choses de la pensée, des sens, de la nature ! Les portraits

de Marie Leczinska, faits à cette époque, sont ingénus, vifs et délicieux. On dirait un visage de page, plein de douceur et de naïf ravissement. Elle entrait dans son rêve. Elle y entrait pour ainsi dire à toute bride. A cheval, en son costume d'amazone, elle est incomparable. Les maîtresses de son mari le sentiront bien. Aussi, intrigueront-elles afin que la reine ne suive pas le roi à la chasse. Pour Marie Leczinska, le rêve se transforma vite en impitoyable réalité. Enceinte tous les ans, sans cesse malade, blessée même, et pourtant si amoureuse de son mari, la pauvre reine, trop digne de pitié, elle-même, prodigue sa pitié autour d'elle. Si profondément dévote, elle attribue, sur sa cassette, une pension à Voltaire. Elle soupire : « Mon pauvre Voltaire ! » Ces trois mots-là n'ont-ils pas une grâce sans fond? Dans l'intervalle d'une grossesse à l'autre, ses crises de dévotion et de pitié contractent parfois un caractère bizarre et macabre. A chaque instant, elle se glisse au fond de son cabinet de toilette : « Je vais voir, dit-elle, ma belle mignonne. » C'est une tête de mort, la tête même de Ninon de Lenclos. Elle la couronnait de rubans et de fleurs. Elle l'éclairait de cierges parfumés. Elle méditait passionnément devant cette étrange relique d'amour... Stanislas, au contraire, demeura dans l'ivresse. Il était beau-père du roi de France. A Wissem-

bourg, sa fille avait passé tout d'un coup, si dénuée, sans chemise (on dut lui en donner une), de l'humilité extrême au trône le plus haut après celui de Dieu. Quant à lui, duc de Lorraine et de Bar, dans sa merveilleuse Nancy, dans son exquise Lunéville, il se créait des Versailles.

En 1793, l'ennemi était en Alsace. Les Républicains durent se retirer derrière les *lignes* de la Lauter. Ils auraient pu s'y maintenir, si le général Darlande ne les avait pas trahis. A la tête d'un corps autrichien, le traître revint, le 11 septembre 1793, surprendre le camp qu'il avait commandé. Mais, trois jours après, les Républicains le repoussaient avec une si magnifique ardeur qu'il abandonnait armes et munitions.

Le 13 octobre 1793, après la bataille de Pirmasens, les coalisés poursuivent l'armée du Rhin jusqu'à la Lauter. Un corps d'émigrés, commandé par le prince de Condé, s'empare de Wissembourg. Hoche avait mission de sauver la République. Il ordonne une attaque sur toutes les *lignes*. Les Autrichiens s'étaient établis près du château du Geisberg. Ils avaient placé trois bataillons. Leur camp dominait la plaine. Les Français s'élancent, prennent le château, culbutent l'ennemi. Les Autrichiens laissent, en fuyant, artillerie, vivres,

équipages. Hoche rentre gaiement dans Wissembourg.

Maintenant Wissembourg, jusqu'à nouvel ordre, est un nom de défaite. Le 3 août 1870, le général Abel Douay, qui était à Haguenau, avait reçu l'ordre de marcher vers Wissembourg. Il y arriva avant la nuit. Avec ses quatre mille neuf cents hommes, sa brigade de cavalerie et ses trois batteries d'artillerie, il alla occuper la colline du Geisberg qui s'arrondit à 2 ou 3 kilomètres de la ville.

De la place où nous sommes, sur le Geisberg, on voit la ville traversée par la Lauter, plus loin la route de Landau, la route de Spire, et, sur ces routes, maints villages de la Bavière rhénane. Au pied du Geisberg passent la voie ferrée et la route de Strasbourg. Çà et là, apparaissent les derniers vestiges des illustres *lignes de Wissembourg*, épaulements, parapets, redoutes, fossés que jadis la Lauter remplissait. A ces *lignes*, le maréchal de Villars, de 1704 à 1706, avait fait travailler, dit-on, jusqu'à douze mille pionniers. C'était, sur une longueur de 30 kilomètres, une « muraille de France » qu'il prétendait construire.

Le 4 août, Douay envoie des chasseurs au delà de la Lauter pour éclairer le terrain. « Rien de

suspect », répondent les éclaireurs. Quelques minutes après, à huit heures du matin, au moment où nos soldats apprêtent la soupe, la division du XIe corps bavarois sort de la forêt où elle se tenait cachée, se montre sur les hauteurs de Schweigen, descend vers Wissembourg et attaque nos troupes. Nos troupes en ont raison. Mais voici le 1er corps prussien, voici le XIe corps prussien qui ont passé la Lauter et accourent vers notre Geisberg. Une batterie de position ne cessait pas de tirer sur Wissembourg. En somme, Douay avait en face de lui l'armée du prince royal, forte de cent quatre-vingt mille hommes. Il eût pu se retirer sur le gros de l'armée française. Il préféra soutenir la lutte. Son artillerie s'était avancée sur la route de Wissembourg, ses troupes étaient disposées en tirailleurs sur un front de 2 kilomètres. Traversant la Lauter, nos soldats parviennent jusqu'aux hauteurs où l'ennemi était embusqué derrière des arbres et des monticules de terre. Ennemi invisible ! Fusillade meurtrière ! A l'endroit où s'élèvent trois peupliers et où les Allemands ont bâti un monument funèbre, le général Douay fut atteint mortellement par un éclat d'obus. Il était neuf heures et demie. Le général Pellé prit le commandement. La bataille redoubla de violence. On sait que, bondissant sur les batteries bavaroises, les turcos firent des prodiges. Dans le château du

Geisberg, c'est-à-dire dans cette ferme où nous faisons halte, une poignée de Français résistent à l'élan opiniâtre de l'armée allemande. Le nombre finit par l'emporter. Pellé fait sonner la retraite. Il se retire vers le col du Pigeonnier où il rencontre Ducrot qui accourt, mais qui accourt trop tard.

Les trois peupliers au pied desquels Douay a été étendu ont été abattus... Déjà vieux, oui, déjà vieux, trois autres poussent à leur place. Quinze cent cinquante Allemands et douze cents Français ont mêlé les flots de leur sang sur ce sol où, en ce moment, vaste verdure criblée d'or, ondule la jeune moisson.

De Haguenau à Reichshoffen.

Nous arrivons à Haguenau.

L'histoire est une bonne compagne de voyage, compagne qui, au fond, n'est peut-être pas plus véridique qu'une autre, mais dont la causerie est si captivante ! A chaque pas que nous faisons en ce pays d'Alsace, cette compagne de voyage se penche à notre oreille et nous suggère quelque grand souvenir.

— Ici même, à l'endroit où tu poses le pied, sur la rive de la Moder, au douzième siècle, Frédéric le Borgne fit construire un château de chasse, loin

de toute habitation. Quelques logis de paysans se blottirent autour. Ce fut l'origine de la ville. Frédéric Barberousse concéda à la cité naissante des privilèges et des exemptions; il la fortifia; il y éleva un palais; il y résida souvent. On y gardait, dit-on, les joyaux de l'Empire. Où tu poses le pied, l'ombre de Frédéric Barberousse a passé. D'autres empereurs y passèrent à leur tour, qui, eux-mêmes ne furent que des ombres. Il y eut ici un tribunal impérial. Quand Richard Cœur de Lion tomba aux mains de Henri VI, c'est ici qu'il comparut devant une assemblée de princes. Au quatorzième siècle, quand dix villes d'Alsace : Kaysersberg, Colmar, Landau, Schlestadt, Haguenau, Munster, Obernai, Rosheim, Turckheim, Wissembourg, s'unirent en Décapole, et que les empereurs leur accordèrent les titres et les privilèges des cités impériales, Haguenau fut placée à leur tête. Vinrent les luttes du quinzième siècle, la guerre de trente ans, les campagnes de Louis XIV. Haguenau, cité opulente, se ruina, s'anéantit. En 1677, ses fortifications furent détruites et ses maisons incendiées. Le palais de Barberousse disparut dans ce désastre. Plus tard, Haguenau redevint ville forte; mais déjà, en 1867, elle était déclassée comme ville de guerre.

L'église Saint-Georges date du douzième siècle; le chœur, du treizième. On dit que les cloches de

Saint-Georges sont les plus anciennes de l'Alsace. A l'intérieur, l'église est toute bariolée de couleurs crues. Sous ce badigeon, où domine un vert fort criard, il semble que l'âme même du monument soit étouffée. Un tel fard n'est-il pas mortel à la chaste beauté?

Rien d'intact, rien de vierge, sinon, près d'un autel, à gauche, une petite niche ogivale, large comme la main, et simplement décorée de deux rameaux tressés!

Certains vitraux (commencement du siècle dernier) ont un charme ingénu qui n'est pas à dédaigner. Voici, par exemple, sur un beau fond bleu, la décollation de Jean-Baptiste! Le bourreau apporte la tête du saint. Hérodiade, parée d'un large collier de perles et vêtue d'une simple robe brune, se penche vers le sanglant cadeau qu'elle a obtenu et, tout effarée, frissonne. Hérode, à face de tyran, habillé d'une tunique verte et drapé dans la pourpre, appuie son menton sur son doigt recourbé. Un tyran pensif est toujours un bel exemplaire de tristesse humaine!

A droite de l'autel, un très intéressant tryptique : le Christ à l'aspect byzantin, au corps débile, au front large et songeur, assis sur un arc-en-ciel.

Dans la nef, nous saluons au passage quelques chapiteaux romans, si malheureux sous le travestissement de leur peinture.

La tour octogonale qui s'élève sur le transept est flanquée de deux lunettes légères. Dans la décoration extérieure, il y a aussi beaucoup de mélange. Telle statue semble avoir perdu seulement depuis hier, sous la pluie, l'étiquette de son magasin; et, au-dessous de cette statue neuve, une très ancienne gargouille nous sourit, joufflue et moussue à souhait!

Inoubliable, dans cette église *Saint-Georges,* le Christ en bois du quinzième siècle, placé dans la nef, à droite. C'est un adolescent très doux, dont le visage respire l'étonnement et le reproche.

Inoubliable aussi, l'église *Saint-Nicolas* (près de la porte de Wissembourg). Commencée au treizième siècle, agrandie au quinzième, elle nous montre de belles boiseries et un émouvant sépulcre de pierre qui semble plus récent, du seizième siècle sans doute. Elle nous plaît surtout par son calme et par sa discrète dignité.

A quelques pas de l'église *Saint-Georges,* on rencontre une fontaine où il y a de tout, même de l'eau : il y a une vasque, il y a des anges, il y a une tiare, il y a une ruche, il y a des livres. Notons ce motif qui pourrait devenir un ravissant symbole : des anges faisant lire des livres aux abeilles!

Haguenau, petite cité de grand caractère, le voyageur sent qu'il s'attacherait vite à tes monu-

ments : hôtel de ville, donjon, halle au houblon, hôtels du dix-septième et du dix-huitième siècles, et particulièrement à cette curieuse maison renaissance qui contient ta riche bibliothèque municipale. Aux abeilles idéales, les livres donnent un miel d'éternité.

En quittant la ville, on traverse des forêts. Magnifiques forêts de Haguenau *(Forêt-Sainte)*, hêtres, bouleaux et charmilles ! Plus loin, des cantons entiers sont plantés de chênes. On traverse des houblonnières et des pins. On croise des rivières, parmi lesquelles on reconnaît cette Zinzel qui a le nom le plus fluide et le plus gazouillant du monde. Seule, la Voulzie, dont les deux syllabes consolaient l'imagination du pauvre Hégésippe Moreau, rivalise de grâce avec elle. Et encore ! Voulzie, on dirait de l'eau qui coule sur du sable ; Zinzel, c'est le flot qui bouillonne et rit sur les cailloux.

Le voyageur aperçoit au passage d'admirables usines métallurgiques : les *Forges du Bas-Rhin*, comprenant les établissements de Niederbronn, de Mertzwiller, de Zinswiller, de Jægerthal, de Mutterhausen. On salue l'acier qui sort de là. Puisse-t-il, ce pur acier, ne servir qu'au progrès et à la dignité du genre humain !

Les plantations de pins apparaissent comme

d'énormes champs très réguliers. Épis de vingt mètres! Gigantesque moisson où se distille la résine, sève épaisse et de rude parfum! Quelques-uns de ces pins ont la sveltesse exquise, la distinction presque hiératique et la fine austérité de Fiesole.

Les houblonnières sont pittoresques en toute saison. Pendant l'hiver, assemblées en cônes, leurs perches entremêlent leurs extrémités. Elles suggèrent alors une comparaison qui nous obsède. On dirait, formées en faisceaux, des lances dignes des vaillants hommes qui ont abreuvé de leur sang cette terre. Çà et là, sur une de ces perches, un oiseau de proie se tient, immobile, comme une aigle romaine au bout d'une pique.

En chemin, on découvre, on perd et on retrouve les montagnes de Niederbronn. Une ruine s'y étale en héroïque couronne brisée... Tout à coup, on crie : « Reichshoffen! »

Au milieu des houblonnières correctes, dans le vallon du Falkenstein, Reichshoffen présente l'aspect le plus idyllique du monde. Nous remarquons des maisons aux formes coquettes, aux pierres habilement appareillées; pierres roses qui, sans fin, semblent exhaler le printemps et la paix. De quelle foule désespérée se sont jadis remplies ces rues?

Devant l'église de Reichshoffen, sur un monceau

de pierres brutes, se dresse une Vierge couronnée d'étoiles. On l'imaginerait plutôt couronnée d'épines. Une inscription rappelle le choléra de 1855. Reichshoffen a depuis connu pire fléau.

Au fronton de l'église, on lit : *Hoc templum ædificatum est anno Domini 1772*. Quatre-vingt-dix-huit ans avant la guerre fatale ! Cette date de 1772 a, elle aussi, sa mélancolie. Le contrôleur général Terray menait les contribuables comme Maupeou les parlementaires. La détresse du peuple était extrême : des disettes l'éprouvaient cruellement. Ces misères, hélas ! venaient de l'avidité des hommes et non de l'avarice de la nature. Par un méthodique accaparement des grains, une société secrète opérait à son gré la hausse sur les marchés. Des princes, des seigneurs, des magistrats, s'enrichissaient ainsi. Louis XV lui-même commanditait l'affaire de quelque dix millions, achevant dans le lucre une vie de luxure. Tout entier au pacte de famine, le roi, malgré le frémissement de la France, laissa s'accomplir le démembrement de la Pologne. Il ne voulait pas écouter Broglie, son ambassadeur à Varsovie, qui dénonçait cette abominable iniquité dans les projets de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse. Moins de cent ans après, ici même, une autre iniquité du même genre devait s'accomplir.

L'église de Reichshoffen est décorée de fresques

naïves : l'Enfer et le Paradis. L'Enfer, plein de serpents, s'ouvre pour des hôtes caractéristiques : jeune femme aux cheveux épars, vieillard aux lèvres minces, paysan à blouse bleue, fonctionnaire à cravate blanche. Chacun de ces hôtes incarne assurément plus d'un vice. Le Paradis se couvre de nuages moelleux : sur l'un réside la Trinité, vers les autres montent les élus.

Ce que nous dit, à Reichshoffen, notre compagne de route : l'Histoire...! En vain elle insiste sur les choses très lointaines, sur les innombrables souvenirs gallo-romains. En vain, elle veut nous rappeler que Reichshoffen appartenait aux évêques de Strasbourg; qu'ils y firent construire un château fort; que cette seigneurie passa à maintes familles illustres, aux Falkenstein, aux Ochsenstein, aux comtes de Deux-Ponts-Bitche; que les ducs de Lorraine la possédèrent et qu'ils la cédèrent, en 1761, à Jean de Dietrich, un des ancêtres des vaillants forgerons du Bas-Rhin.

Ce nom de Reichshoffen est pour nous inséparable des noms de Frœschwiller, de Wœrth, de Morsbronn; inséparable de tous les souvenirs contemporains, toujours contemporains, que ces noms évoquent!

La division d'Abel Douay venait d'être écrasée à Wissembourg. Fallait-il se replier derrière les

Vosges? Ne valait-il pas mieux tenter de rejeter l'Allemand en Allemagne? Telle était la question qui se posait. Frœschwiller rappelait une victoire de Hoche. Mac-Mahon attendit l'ennemi sur le bord de la Sauer. Ici, trente cinq mille Français tinrent tête à cent quarante mille Allemands.

L'armée de Mac-Mahon va d'Elberbach à la forêt de Langensoultzbach. L'aile gauche (division Ducrot) s'appuie sur la route de Reichshoffen, de Frœschwiller, de Wœrth, dont apparaît le clocher bulbeux couvert de plaques de faïence verdâtre. Vers le sud, par la route de Haguenau, la division de Lartigues s'allonge jusqu'à Morsbronn. En arrière se range la division Conseil-Dumesnil, ainsi que la division Douay (sous les ordres du général Pellé), si éprouvée à Wissembourg, incapable de marcher. En face s'accumulent les Prussiens, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Badois.

Du 5 au 6 août, une pluie d'été tombe, torrentielle. Les ruisseaux débordent d'une eau boueuse, bientôt sanglante. Le 6 août, à quatre heures du matin, le canon retentit. Ce sont d'abord des escarmouches. De sept à huit heures, les Bavarois donnent sans résultat l'assaut à la division Ducrot. Sans résultat, les Prussiens descendent de Wœrth, s'efforcent de gravir les pentes de Frœschwiller et d'Elsasshausen. Sans résultat, les Prussiens canonnent et attaquent la division

de Lartigues. A midi, nos positions restent intactes. Mac-Mahon n'avait qu'à prendre l'offensive.

Les Allemands recevaient toutes sortes de renforts. Le prince royal quitte Soultz-sous-Forêts, accourt, prend le commandement. Nouvelle attaque. Notre aile gauche faiblit. Le centre tient bon. L'aile gauche résistera-t-elle? Wurtembergeois et Badois accourent en foule. On meurt beaucoup de notre côté. Les Wurtembergeois entrent à Morsbronn : nos positions vont être tournées. Le général de Lartigues lance sur eux la brigade de cuirassiers Michel, deux régiments de cuirassiers et un détachement de lanciers. Ces héros se précipitent à travers les haies, les fossés, les vergers, les houblonnières que voici. La mitraille les décime dans les rues mêmes de ce village de Morsbronn. Ils rompent les lignes ennemies. Ils parviennent à se rallier au village voisin, Hegeney. Combien peu survivent! Derrière eux, pleine de cadavres, s'étend une voie sinistre et pourtant triomphale. La division de Lartigues reprend l'offensive. Mais les Allemands sont trop nombreux. Ils se reforment lentement : Bavarois au nord, Prussiens au centre, Badois et Wurtembergeois au sud, occupent les hauteurs. Pour protéger la retraite, les cuirassiers de la division de Bonnemain recommencent, entre Wœrth et Reichshoffen, en arrière d'Elsasshausen, l'immense effort

des cuirassiers de Morsbronn. Une seule route est libre, celle de Reichshoffen. Notre armée s'y écrase. Nous perdions six mille hommes, trente canons, huit mille prisonniers. L'ennemi perdait plus d'hommes que nous, il est vrai! Mais nous ne nous arrêtons jamais à une consolation de cette espèce.

Dans les prés, dans les champs, au coin des sentiers, partout, des monuments, des pyramides, des colonnes, des croix! Çà et là, apparaissent quelques tombeaux particuliers de tel officier allemand ou de tel officier français. On dirait des cris distincts, dans le vaste murmure de l'agonie anonyme.

Près d'Elsasshausen, à côté du principal monument, une colonne portant un aigle et entourée de Renommées, s'élève le noyer de Mac-Mahon, en un lieu d'où l'on domine une partie du champ de bataille. Et des monuments encore, et des croix toujours, et une immense angoisse qui mouille nos yeux de larmes...!

Comme Wissembourg, Frœschwiller était un nom de victoire républicaine. De ces deux noms, Wissembourg et Frœschwiller, le fatal aveuglement de l'Empire a fait pour notre époque deux très profondes expressions de deuil. Mais nous gardons pleine confiance en la vertu de France. Partout où le sang français a coulé, c'est de la gloire qui germe et c'est de la liberté qui fleurira.

DEUXIÈME PARTIE

Dieuze. — Morhange. — Bitche. — Vic-sur-Seille. — Metz et ses environs. — Les sept fermes de Guillaume II. — Le château d'Urville. — Thionville.

Dieuze.

On quitte Avricourt, pauvre village coupé en deux par le couteau de boucher que maniait M. de Bismarck. On s'avance sur des flots de terre ondulant à perte de vue. Océan fécond, les champs débordent de joie. Quelques arbres jalonnent l'espace. L'air est très léger, très tendre, à la lorraine.

Oui, c'est ton air que je respire, ô ma Lorraine.
O chère, que tu sois ma mère ou ma marraine,
Je t'aime. Et qui peut dire à quel point nous aimons!
Oh! les douces forêts qui tapissent tes monts
Comme une mousse drue et légère; les vignes
D'où coule un vin de feu subtil; les nobles lignes
Des Vosges qui, là-bas, mirages onduleux,
Emportent le regard au bord de leurs flots bleus;
L'inoubliable odeur des prés, des chenevières,
Et des sillons luisants, et des sombres rivières,
Sous les saules touffus qui blanchissent au vent,
Et le ciel délicat, un peu voilé souvent,

Qui t'emplit de tendresse et te revêt de charmes !
Lorraine, mon amour, j'adore aussi tes armes,
Ton parler réfléchi, chantant et contenu,
Ton respect du travail, ton goût de l'inconnu,
Ton courage tranquille aux lueurs d'ironie,
Et ce bon sens, ce sens de prudence infinie
Qui met comme un sourire au coin de tes beaux yeux,
Et cette patience où les audacieux
S'exercent, vertu sainte et par où l'on demeure
Sûr de vaincre, ô Lorraine, et de vaincre à son heure !

Voici des forêts, des étangs. L'eau de ces lacs modestes, entre des rives indécises, s'étale, admirablement calme et lustrée. Des poules d'eau y jouent, ainsi que des mouches sur un immense miroir. Soudain, l'oiseau a plongé. Il semble que le miroir vienne d'absorber la mouche.

L'église de Dieuze est d'un gothique naïf que les architectes allemands ont rendu niais. Ils ont peint les meneaux en rose et les voûtes en bleu. Seuls, quelques vieux bancs de bois (à droite, les hommes, à gauche, les femmes) ont gardé intacte leur simplicité à demi villageoise.

Un lointain passé militaire, ensanglanté de combats, illuminé d'incendies, n'a laissé dans la petite ville, si laborieuse et si tranquille, que de très rares vestiges : un pan de muraille, une porte, — rien de plus.

Jadis, les salines elles-mêmes étaient fortifiées.

Vastes et inépuisables, les salines de Dieuze remontent au dixième siècle, peut-être même à l'occupation romaine. Cette terre de blé est aussi une terre de sel. Elle résume les deux symboles de l'hospitalité !

De la grande rue de Dieuze, on dirait une petite rue de Nancy. Mêmes maisons au toit plat, avec un côté légèrement rabattu ; mêmes murailles blanches, aux fenêtres peu nombreuses ; même aspect bourgeois et doux. Sans art, ô Lorraine, combien tu es élégante en ta bonté !

Au milieu de cette principale rue se trouve une maison qui porte cette enseigne : *Café national.* C'est là qu'est né Edmond About. Ce prodigieux écolier de l'École normale fut d'abord le prodige de l'école primaire de Dieuze. Jamais intelligence n'avait été plus vite éveillée. Jamais style ne devint plus alerte et plus incisif. L'œuvre d'Edmond About, c'est le triomphe de la netteté. Partout où il suffit d'avoir un bon sens souverain, un esprit étincelant, une humeur prime-sautière et narquoise, c'est-à-dire dans la critique, dans la polémique, dans la politique, dans l'économie politique et même dans un certain genre de roman, About donne des pages incomparables. Peut-être cependant y a-t-il des entreprises où il faut quelque chose de plus. Là encore, à coup sûr, il reste spirituel, abondant et nerveux. Mais il

manque un peu trop du « je ne sais quoi ». Toutes les fées s'étaient réunies autour de son berceau, dans la grande chambre de sa maison natale. Mais sans doute elles ne songèrent pas à inviter le dieu inconnu. Ce Lorrain est assurément l'homme du monde à qui fait le plus complètement défaut le sens du mystère. Pourtant il y eut un mystère dans sa vie! Sur le chemin de Paris à Strasbourg, il retrouva la plume de Voltaire, laquelle, entre ses doigts agiles, sembla plus voltairienne encore.

Nous achetons par hasard quelque objet dans une quincaillerie de Dieuze. Les marchands, très hospitaliers, nous expliquent qu'aucun membre de la famille About n'habite plus Dieuze. De cette famille, ils ont gardé un souvenir attendri. Nous demandons ensuite :

— Savez-vous où est né Friant?

— Le peintre Friant?

— Oui.

— Il est né ici.

— Assurément, mais dans quelle maison ?

— Dans celle où nous sommes.

Bien aménagée, garnie de marchandises brillantes, la petite maison a un aspect de correction gaie. Nous songeons au chef-d'œuvre que ferait

Friant si, en bon fils, il la reproduisait sur la toile, avec la subtile précision et la netteté profonde dont il a le secret.

Dans le train qui nous ramène à Avricourt, nous revoyons l'œuvre du peintre, et surtout sa collection de portraits peints. C'est une série d'études où l'avenir se documentera. Femmes du monde, filles du peuple, bourgeois, paysans, ouvriers, le peintre les a tous passés en revue, à la loupe. Il a noté avec une puissante exactitude les rêves, les amours, les plaisirs, les joies des gens qu'il coudoyait.

Pour définir et railler les psychologues trop pénétrants qui prétendent scruter les replis de l'âme et démêler tout l'embrouillement des passions, on a dit qu'ils « coupent les cheveux en quatre ». Friant a dû fabriquer quelques-uns de ses pinceaux avec des cheveux ainsi préparés par les psychologues. Gloire de l'œil à qui rien n'échappe et de la main assouplie qui lui obéit en tout!

Ajoutons que ce Lorrain possède un comique tout particulier. D'abord, dans ses compositions railleuses, il conserve la minutie de sa facture. Ceci est déjà un gage exquis de bouffonnerie. Ainsi, en poésie comique, l'impeccabilité du rythme, la distinction du langage, la richesse de la rime! Citons seulement le tableau des *Bribeurs*. Le long de la rivière, dans la fraîcheur matinale,

deux braconniers se glissent pour lever quelques nasses. Tout à coup, une forme suspecte leur apparaît. Serait-ce le garde? L'œil de nos gaillards se dilate; leur corps se resserre, se contracte, prêt, suivant les circonstances, à se tapir dans un buisson, à plonger dans l'eau ou à bondir jusqu'à la forêt prochaine. Friant le Lorrain aime ces pauvres braconniers, parce qu'ils sont pauvres et peut-être aussi parce qu'ils sont braconniers.

Il y a, dans l'âme de ce peintre, un peu de la grande pitié qui est par excellence chose divine. Il représente volontiers tel artisan accoudé à sa fenêtre, souriant à sa femme et à son petit. Il nous montre telle famille assise à une table : on apporte un plat de pommes de terre; larges, à demi ouverts dans leur pelure, les beaux fruits farineux sont savoureux à voir; les enfants les regardent avec une avidité que rien ne dissimule; le père, qui a grand'faim, lui aussi, se détourne un peu pour cacher son impatience; quant à la mère, fatiguée et vieillie avant l'âge, elle porte sur le visage toute la peine qui est l'honneur de la femme.

About est entré à l'Académie. Friant entrera au Louvre. Ce sont là deux façons d'être immortel. Dieuze doit songer volontiers à ces formes de l'immortalité française.

Morhange.

A mi-chemin de Strasbourg à Metz se trouve Morhange, petite bourgade si ingénument française dont les Allemands ont fait un vaste camp retranché, une place d'armes monstrueuse.

On a quitté la cité rose de Sarrebourg. On a suivi la Sarre, mollement déroulée dans la verdure des prairies, sous les saules blanchissants, sous les noires aulnaies. Çà et là, des forêts moutonnent à l'horizon. Des étangs reluisent parmi des flots pressés d'herbes et de feuillages. L'un d'eux est traversé par un canal. C'est un spectacle amusant et paradoxal que cette route d'eau qui sillonne l'eau.

Au milieu d'une harmonieuse douceur, Morhange apparaît.

On distingue une église militaire et des casernes neuves. En briques ou en pierres, massives et basses, elles affectent toutes un aspect à la fois administratif, géométrique et menaçant. Autour d'elles se groupent les industries qui en vivent : *Casino, Tivoli*, *Colosseum*, épiceries, bijouteries, merceries, ateliers de photographie à pied et à cheval, malpropres baraques de bois où on lit : « Salon de friseur ». Cette agglomération fait à la garnison une atmosphère germanique en notre air de France.

Soudain, on tombe dans la vraie petite ville de Morhange. Ici, rien d'allemand. Depuis l'annexion, pas une coutume, pas un costume n'a changé. Les perrons à longues marches, les portes cochères, les volets de chêne, les corridors blancs, les hautes cheminées, tous les détails des maisons, depuis les bancs du seuil jusqu'aux tuiles festonnées, conservent pieusement le plus sincère aspect lorrain.

Des enfants jouent. Sur leurs lèvres chante l'accent du pays. Aucun mot, aucune syllabe, aucune intonation n'a subi la loi du vainqueur. Les pierres et le sol, les poitrines et les cœurs sont nôtres jusqu'au fond.

Nous tentons d'entrer à l'église. La porte semble fermée. Une femme nous dit : « Tournez la *clenche,* monsieur. »

Nous admirons la nef gothique qui garde un caractère franc et simple, malgré de récentes restaurations. Près du chœur est encastré un joli retable renaissance.

En face, une Vierge tient dans sa main un tison. Morhange, en 1401, avait été dévastée par un incendie. Les habitants promirent un *ex-voto* à la Vierge, mais ils n'exécutèrent pas leur promesse. En 1501, nouvel incendie. Alors, ils se souvinrent. Ils commandèrent à un tailleur de pierre cette statue significative. L'enfant Jésus touche de ses

petits doigts le menton de sa mère. Sous la caresse de l'enfant, l'oubli des hommes est déjà oublié.

Dans une crypte, sur un autel, nous voyons une sainte Barbe accoudée à sa tour. Chargé de bijoux et d'agrafes, son vêtement, compliqué à plaisir, est un exemplaire complet de l'élégance féminine au quinzième siècle.

Mais il faut quitter le Morhange français, pareil à un îlot battu par la marée allemande. De nouveau, nous traversons casernes et maisons d'officiers. Plate cité militaire où l'on entasse pêle-mêle fantassins, artilleurs, uhlans! Tumulte d'invasion, odeur de campement!

Bitche.

Bitche est la ville de Lorraine restée le plus longtemps française. Notre drapeau y a flotté jusqu'au jour où finit la guerre de 1870-1871, et même un peu plus tard.

Au printemps, le pays de Lorraine est particulièrement délicieux. Quand on quitte Sarreguemines, les forêts à la verdure neuve, les champs où flotte un brouillard délicat et laiteux, les arbres qui émergent finement de ce brouillard, les morceaux du ciel furtivement bleus, tout semble si subtil, si moelleux, si caressant, qu'on le dirait peint à souhait sur faïence tendre.

Autour de Bitche, la variété du paysage demeure inoubliable. On traverse des tranchées de grès rouge, des plantations de hêtres ou de pins, des étangs, des rivières, des forêts sauvages toutes pleines d'exquises échappées.

Pays de forêts où, médiocrement riche, le paysan tire parti de tout, même des feuilles mortes.

Des feuilles mortes! Voilà un cri qu'on entend ici plus souvent peut-être qu'on n'entendait à Rome : *Panem et circenses!* Le droit d'enlever les feuilles mortes de la forêt, c'est la faveur qu'on demande à toutes les autorités, quelles qu'elles soient. Des feuilles mortes pour la litière des bestiaux! Des feuilles mortes pour couvrir les provisions pendant l'hiver! Le maire d'un des villages voisins salua, dit-on, Napoléon III de cette requête ingénue, mais expressive : « Monsieur l'Empereur, donnez-nous des feuilles mortes. »

Quand l'horizon s'élargit, on découvre à droite, des plaines, des villages, des cheminées : c'est la Bavière; à gauche, de souples et gracieuses collines plantées de sombres pins et de clairs bouleaux : ce sont les Vosges, derrière lesquelles est l'Alsace. Aux yeux du voyageur se déroule une succession de tableaux dont la plupart sont des chefs-d'œuvre.

Bien que située à plus de 370 mètres d'altitude, la ville de Bitche se dissimule presque en un pli

du sol. Elle est dominée par un roc de grès rouge, âpre falaise qui porte, net et régulier, le fort que la nature et Vauban ont fait imprenable. Pour donner l'assaut à ce fort, il faudrait les ailes de ces éperviers qui tourbillonnent dans le ciel en lançant leur cri de guerre. Pendant que les yeux mesurent le rocher à pic, l'esprit se rappelle qu'un puits creusé dans le rocher même, à 80 mètres de profondeur, alimente la garnison. Voilà l'esprit et les yeux eux-mêmes déjà rafraîchis !

Bitche a une histoire dont les chapitres, brefs, nus et droits, sont pareils à des commentaires héroïques. En 1793, une nuit, les Prussiens attaquèrent le fort. Un traître les avait mis à même de surprendre les ouvrages avancés. Mais le mal que, dans l'ombre, la trahison avait fait, la fidélité éclatante le répara. Un patriote qui avait reconnu l'approche de l'ennemi mit le feu à sa maison. Cet holocauste fut un fanal qui révéla le danger. Les nôtres coururent aux armes, repoussèrent les envahisseurs et leur firent deux cent cinquante prisonniers. La maison de ce patriote de 1793 devait de nouveau brûler en 1870, mais au milieu de tant d'autres ! nous pourrions dire : de toutes les autres ! Le lendemain de la bataille de Frœschwiller (6 août 1870), le 2e corps bavarois arriva devant Bitche. Bitche refusa de se rendre. Comme les Bavarois étaient obligés de continuer leur marche,

ils se contentèrent de laisser quelques détachements pour cerner la forteresse. Le 23 août, le bombardement commença. Le 4 septembre, la garnison fit une sortie qui jeta le désordre parmi les assiégeants. Ils durent demander en hâte des renforts. Le 11 septembre, nouveau bombardement d'une violence inouïe. Le 12, au soir, l'église brûlait. Vingt maisons, trente maisons, soixante-dix maisons brûlaient. Le 15, au matin, les Allemands durent reconnaître que leurs bombes les plus incendiaires étaient désormais réduites à l'impuissance. Ils ne pouvaient plus brûler la ville. Ils ne cherchèrent aucun moyen immédiat de s'en emparer. Ils se contentèrent de la bloquer. Les assiégés avaient des vivres et des puits.

Pendant le siège, on a toujours pu sortir de Bitche ou y entrer. Si nombreux et si indulgents, les accidents de terrain se faisaient complices de la résistance. Un brave paysan, jusqu'au dernier jour, conduisit des moutons dans la place. Après la guerre il alla à Paris, et on lui remboursa largement ses patriotiques fournitures. Les assiégés tinrent bon, occupant leurs loisirs à quelques sorties. Bitche ne se rendit pas. Le 23 mars 1871, les trois mille hommes de la garnison quittèrent Bitche avec les honneurs de la guerre. Ce mois de mars fut ici le dernier printemps français.

Un matin de mai 1903, pour la visite de Guil-

laume II, devant l'église, plus de mille fillettes à bonnets lorrains étaient groupées en gradin. Au milieu d'elles, le buste en bronze du vieux Guillaume se dressait sur un socle paré de bluets. L'une des jeunes filles portait un bouquet de roses-thé, de tulipes et de lilas; une autre portait un graal. Toute cette assemblée féminine attendait avec une patience résignée. Tout à coup, le canon tonna, les cloches tintèrent. Canon de Bitche qui, il y avait trente-deux ans, faisait parler la poudre en français! Cloches de Bitche qui, il y avait trente-deux ans, sonnaient le glas dans le bombardement qui atteignait l'église?

Bitche a des toits alsaciens, toits pointus et bruns, très différents des toits lorrains, plats et roses, qu'on trouve jusqu'ici, aux villages voisins de Sarreguemines. Çà et là, des pans coupés, des poutres apparentes, font penser à la rue d'une ville suisse, aux environs de l'Alsace du sud. Les maisons étaient pavoisées. C'étaient presque toutes des maisons neuves.

Parmi les membres du conseil municipal qui se préparaient à recevoir l'empereur, à côté des barbes allemandes, nous distinguions maintes moustaches lorraines. Vint la voiture impériale. Assis près du statthalter, l'empereur, les yeux voilés, le teint jauni, écouta, sans tourner la tête, le maire qui lui adressait une harangue. Quand

le maire eut fini, l'empereur souleva la main, agita et crispa les doigts : ce fut le signal de la poignée de main. La fille au graal s'avança : ce fut le signal du vin d'honneur. L'empereur but un long trait. Un voisin nous dit : « On lui donne du vin du Palatinat qui date de cent ans et qui coûte 50 marks la bouteille. » (50 marks seulement! Ce vin ne gagne que quelques pfennigs par an. Et l'on n'est pas forcé de rendre le verre.) L'empereur passa la coupe au statthalter, qui appliqua ses lèvres à la même place que son souverain. Le cérémonial était terminé. Des *hoch* retentirent, officiels. L'empereur se retira pour inaugurer le drapeau d'une caserne.

Toute cette fête si concertée avait eu l'aspect d'une distribution de prix où les prix feraient défaut, d'une Fête-Dieu où il n'y aurait ni Dieu ni fête.

Vic-sur-Seille.

Cette petite ville de Vic-sur-Seille est une aubaine pour le voyageur. Les *Guides* n'en disent rien : à peine la nomment-ils négligemment. On entre, et soudain l'enchantement commence. Tout d'abord, une magnifique porte féodale, flanquée de deux énormes tours rondes, s'ouvre sur une armée de gigantesques marronniers. Cette

porte est ornée de mâchicoulis dessinant des ogives en anse de panier, — de panier percé ! De ces ogives, on pouvait faire pleuvoir sur les têtes des traits, des pierres, du plomb fondu. Et voici que ce sont les fleurs du vieux marronnier qui, ce soir, pleuvent sur nous.

Au douzième et au treizième siècles, Vic était le chef-lieu des possessions temporelles de l'évêché de Metz. Elle avait été jadis la capitale du « pays saulnois », pays où abonde le sel.

Au coin de la place du Palais, on rencontre une maison renaissance, l'ancien hôtel de la Monnaie. Aujourd'hui, hélas ! ce n'est pas sous le faix de l'or et de l'argent que ploie cette exquise maison. Très pauvre et mal secourue, elle n'a plus, pour reste de son ancienne splendeur, que ses fenêtres carrées à meneaux et à bandeaux, ses guirlandes fines de pampres, de figurines, de raisins, ses gargouilles amusantes et sa grâce légère qui va s'effondrant.

En face, se dresse sur le vide, nu, classique, un sévère portail aux colonnes ioniques, au fronton grec ! Portail où est écrit le mot *Marché*, au-dessus d'un cadran solaire qu'orne cette devise latine :

Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ.

C'est l'heure
Si brève quand on rit, si lente quand on pleure !

Belle maxime assurément, mais vaine dans sa

beauté! A quoi sert-elle aux vivants? Ce qu'il leur faut, c'est l'heure sans phrase.

Dans toute la ville, maintes vieilles maisons ont, comme l'ancien hôtel de la Monnaie, des fenêtres et des portes décorées avec goût. On dirait presque qu'il existe un style vicois.

L'église est un mélange rustique, mais savoureux, de tous les styles. Au-dessus du petit portail de droite, un naïf bas-relief gothique nous montre de saints personnages baptisant des chevaliers, et, en récompense, nourris par des lions. A l'intérieur de la vaste église, les bancs de bois bien rangés portent les noms de leurs anciens propriétaires : « M. Carabin, marchand »; « M. Ancillon »; « M. Villermin, avocat, 1768 »; « M. Michel, avocat, *1789*. » (Une belle date pour plaider, Monsieur Michel!)

Contre un pilier du bas côté gauche est placée une statuette de la Vierge : Vierge lorraine *del pilar!* Au-dessous, on lit : « Notre-Dame de Bethléem Vierge dite *(sic)* miraculeuse, placée en 1618 dans la chapelle des Dames dominicaines, sauvée en 1793, replacée dans l'église de Vic en 1884. » C'est une toute mignonne statuette de marbre d'une ciselure très précieuse. Le poupon nu que la mère présente sur sa main semble un jouet ou plutôt un bijou.

En face, une Madeleine de pierre. Très vieille,

la tête couverte d'une coiffe monacale, la pécheresse est étendue à terre, lisant un livre. Exhalant tous les souvenirs, un pot à parfum est placé près d'elle. Sa face, qui fut grasse et belle, s'est ridée en s'amaigrissant. Au fond, un vague relief représente la mer et, sur la mer, une âme portée au ciel par des anges. C'est le rêve de la pauvre Madeleine qui se rappelle et se repent.

Dans le chœur de l'église, des boiseries et des cadres du dix-huitième siècle ont grand air. A gauche du chœur, une chapelle est garnie de jolies colonnettes en marbre noir. Pour fermer cette chapelle, l'argent ayant manqué, on a placé une colonnade de plâtre noirci : marbre du pauvre, aussi agréable à Dieu.

Sur le petit portail droit de l'église, œuvre de renaissance naïve, des médaillons casqués semblent sculptés par un écolier rêveur. Dans la muraille sont enclavées des dalles funéraires. Quand on a déplacé le cimetière, on a utilisé ainsi les bonnes pierres pieuses qui s'y trouvaient accumulées. Ces dalles avaient toutes des inscriptions qui commençaient par : « *Ci-devant gît...* » Or, ces inscriptions, particulièrement au côté droit de l'église, sont grattées, jusqu'à en être illisibles. Les mots « CI-DEVANT *gît* » paraissent surtout maltraités. La Révolution voulait-elle abolir la mort, comme elle avait aboli la noblesse?

Metz et ses environs.

Il n'y a pas de ville plus française que Metz. Ses fortifications, ses promenades, ses monuments, ses rues étroites, ses hautes maisons que baigne la Moselle, son vaste paysage où flotte une atmosphère ardente de souvenirs, sa grâce, sa gloire, son deuil, tout garde notre pensée, notre foi, notre style, notre accent, notre âme.

Metz, c'est l'antique *Divodurum,* capitale des *Médiomatrices*. Les Romains l'appelèrent *Médiomatrica*, *Metrix*, *Metis*... Au confluent de la Moselle et de la Seille, la bonne ville avait pour tâche de résister aux Barbares. Tandis que, quelques lieues plus loin, sur la Moselle, Scarpone était un rendez-vous de commerce et de luxe, Metz, face à l'ennemi, restait un simple rempart. Le rempart s'écroula, mais avec l'Empire. Les Huns, les Francs passèrent sur ses ruines. On sait la prodigieuse vitalité des racines profondes en ce pays où rien ne saurait périr! A la mort de Clovis, au commencement du sixième siècle, Metz devint la capitale de l'Austrasie. Au neuvième siècle, à la mort de Charlemagne, elle échoit à Lothaire : c'est la ville principale de la Lotharingie. A la mort de Lothaire commence le partage. Province sans cesse tourmentée, écar-

telée, martyrisée, la Lorraine est d'autant plus sainte, plus vaillante, et, par miracle, d'autant plus jeune.

Jamais histoire ne fut aussi compliquée dans ses détails, plus simple dans ses lignes. Metz ne s'exerce, ne se développe, ne vit que pour son indépendance et par sa liberté. L'Allemagne y attente, toujours rapace et tyrannique; la France, de plus en plus généreuse et cordiale, la respecte et l'aime. Le cœur de Metz appartient à la France. Sous Charles-Quint, c'est une forteresse puissante, un gage, une clef. Clef de pur métal, si souvent rougie par le sang de l'ennemi! Gage sacré que guette la trahison! Charles-Quint l'assiège et la bombarde. Le duc de Guise en est le digne gardien. Sous Louis XIV, Vauban et Cormontaigne lui composent ses remparts de noble style, rigides et grands comme les alexandrins de Corneille. Le maréchal de Belle-Isle en est nommé gouverneur, en 1723. Il gouverne la ville pendant trente ans. C'est lui qui crée tant d'édifices, de rues, de marchés, de promenades. Grâce à lui, Metz contracte une noblesse élégante, spirituelle, un peu froide. Reconnaissons pourtant qu'une partie de la ville, resserrée, tortueuse et vieille à souhait, demeure toujours digne de Callot.

Aux premiers frémissements de la Révolution,

le clair esprit de la contrée s'éprend des nouveautés démocratiques. Il en retient surtout ce qui peut contenter à la fois le bon cœur et le bon sens. C'est une chose messine que l'héroïsme dans la mesure.

Probe et courageuse, de nette et verte humeur, de prompt et caustique langage, Metz garde son franc-parler, même aux plus accablantes heures d'épreuves.

Au milieu d'une vallée qu'entoure la souple et délicieuse chaîne des collines mosellanes, son climat un peu humide abonde en caprices. Aux caresses étouffantes de l'été répond la brusque âpreté de l'hiver. La terre est féconde en fruits délicats : fraises de pourpre, groseilles de rubis, mirabelles d'or pur.

En se mêlant ici, le sang gaulois, le romain et le franc, ont formé des hommes aux visages très divers, d'un caractère également saisissant. Il n'est pas rare de trouver, à côté du type franc, de lignes courtes et rudes, le type romain de la conquête : cheveux drus, et plantés bas, nez aquilin, menton massif. En cette variété de formes respire une véritable unité d'âme.

Race messine, race bienveillante, race économe, race d'intelligence limpide, de profond labeur, sans ostentation ni de richesse ni de pauvreté !

Le paysan est attaché à son pays et aux anciennes coutumes de son pays. Plein d'aversion pour les procès et les subtilités, plein de mépris pour les menaces et les persécutions, il demeure fidèle au cher passé français. Rendu à la France, pourra-t-il jamais concevoir qu'un orage monstrueux l'en ait fait sortir ?

La gare de Metz possède des organes doubles, Elle a deux horloges, comme on a deux yeux. Elle a également deux ouvertures, pareilles aux bouches de deux masques tragiques juxtaposés.

En quittant la gare, on découvrait l'enceinte sombre, géométrique et pittoresque des remparts. Dans un fossé à l'eau dormante où dormaient des poissons, une tour ronde à toit pointu se mirait féodalement.

On pénètre dans la ville par la tragique porte cintrée et serpentante qui, pour tout le monde, est la porte Serpenoise, et que les Allemands appellent *Prinz Friedrich Karl Thor*. Oublions vite ce vague aboiement inhospitalier.

La promenade où l'on arrive, c'est l'Esplanade, qu'il faut tout de suite ajouter aux plus beaux lieux du monde : à la baie de Naples, à la galerie du Mont-Saint-Michel, à la terrasse de Saint-Germain-en-Laye. Des marronniers à gauche, des tilleuls à

droite, forment une admirable voûte trempée de pluie ou de soleil. Quelques vives statues de chiens et de chevaux détachent leur silhouette de bronze sur les opulentes verdures. Cette promenade est gardée par Ney. Sur son socle de pierre lorraine, le héros est debout, en costume de général, mais en attitude de soldat. Il vient de ramasser un fusil. Il va faire le coup de feu, comme un soldat.

A l'autre bout de l'Esplanade, les Allemands ont placé la statue du vieux Guillaume Ier. Cette statue a été érigée en signe de conquête.

Sous nos chers tilleuls, le bronze se dresse, lourd, emphatique, reluisant, prussien. Le vieux souverain au crâne chauve, au profil écrasé et rude, désigne de la main les collines de la Moselle. Guillaume II a inauguré cette statue. A cheval devant elle, il a parlé, gesticulé, paradé à plaisir.

De cette cérémonie, nous n'estimons qu'un seul détail. Certain journaliste français, à force de diplomatie et de volonté, avait obtenu l'autorisation de prendre des vues photographiques. On l'installa entre deux gendarmes en face des deux empereurs, l'empereur de bronze et l'autre. Guillaume II avait été prévenu. Se sachant observé par un Français, il l'observait de son côté, et surtout il s'observait lui-même. Quand il se croyait visé par l'objectif, il corrigeait son attitude, com-

posait son visage. Jamais modèle de profession n'a montré plus de scrupules et d'artifice. Les clichés de l'appareil furent vite épuisés. Pourtant notre ami continua jusqu'au bout à braquer son instrument vers l'empereur et à faire jouer le déclic. Il eut successivement en face de lui un Guillaume pieux, regardant dévotement l'aïeul; un Guillaume rêveur, au sourcil froncé, au cœur affamé d'inconnu ; un Guillaume familier, chassant à l'aide d'une branche les mouches de son cheval; un Guillaume tragique, sondant les champs de bataille avec une expression de défi ; un Guillaume mystique, élargissant ses yeux pour y faire entrer plus de mystère ; vingt autres Guillaume encore, que le déclic de l'appareil provoquait sans cesse à de nouvelles poses. Cependant, notre ami goûtait la joie secrète et raffinée de transformer à sa guise le maître de l'Allemagne en marionnette de cinématographe.

Ne regardons pas cette statue !... Regardons le panorama qui est nôtre. Saluons au loin les douces pentes tapissées d'herbes et de vignes, où se blottissent des villages aux toits roses; la Moselle aux rives souriantes; les collines lointaines qui, divinement, bleuissent vers le soir.

Metz abonde en coins imprévus, compliqués et délicieux : ce sont les beaux ponts solides, les profondes écluses, les rangées de maisons qui se

reflètent dans le fleuve. On ne saurait oublier l'aspect patriarcal de ces maisons, leurs innombrables ouvertures, leurs enseignes, leurs balcons superposés, leur galeries d'où pendent des linges, des étoffes, et parfois un large filet de pêcheur, comme un voile énigmatique frissonnant au vent.

Les vieilles rues dans les quartiers perdus sont d'une humble et fourmillante poésie. Elles grimpent au flanc de la colline, elles redescendent à la Moselle, elles longent les rampes d'escaliers gigantesques, elles pendent jusqu'aux verdures poudreuses des glacis. En étendant ses bras en croix, le passant toucherait les murs parallèles. Noires maisons! Par toutes les fissures, dans toutes les taches suinte la pauvreté. Ces logis de misère sont encore plus mélancoliques à la fin des très belles journées. Les habitants essaiment au seuil des portes. Les enfants fourmillent. A cheval sur des chaises, les hommes à la poitrine découverte rêvent ou lisent. Dans leurs mains, j'ai vu beaucoup de journaux français à demi repliés. Pâles et déformées, les femmes se tiennent debout. Par leur précoce vieillesse, elles se ressemblent comme des sœurs.

Pourtant, ces rues tortueuses, inoubliables à force d'indigence, elles ont des fleurs. Des fleurs, presques toutes rouges, apparaissent à presque toutes les fenêtres. Si dénuée, si lamentable que

soit la chambre, si débordante de tristesse, elle porte un rouge bouquet. Va, pauvre diable au teint terreux, aux yeux enfoncés, aux prunelles de fièvre, ta vie peut avoir sa grâce et sa fleur, elle aussi. Puisque l'oppression fait saigner ton cœur, la belle fleur rouge que voilà, fleur de pensée, fleur de patrie, fleur de douleur, fleur d'héroïsme latent !

La cathédrale de Metz n'est rien qu'une immense et suave merveille de pierre amenuisée et de verre. Avec ses arcs-boutants, ses bas-reliefs, sa guipure de clochetons, ses clochers, elle domine la ville de toute sa superbe délicatesse fleurie.

A l'intérieur, si haute, si légère, la nef semble le contraire délicieux d'un cachot ! Notre âme se libère et s'exalte en frôlant les chastes murailles qui montent d'un si bel élan. Les ogives du chœur, pareilles à des lancettes suraigües, augmentent encore le jet et le jeu des rêves.

Cette cathédrale est un des chefs-d'œuvre qui, au moyen âge, témoignent de l'émulation ardente qui animait les villes. Metz a élevé cette voûte en 1832, pour dépasser Amiens qui possédait alors la voûte la plus haute de la chrétienté. Metz l'emporta de deux pieds. Au seizième siècle, Beauvais voulut dépasser Metz, dépasser même le Dôme de

Saint-Pierre de Rome. Mais, à peine achevée, la voûte de Beauvais s'écroula. Metz resta debout, en sa téméraire sérénité.

Entre deux rangs de fenêtres, court la principale décoration de la nef. C'est une de ces draperies que nous retrouverons si souvent dans l'art gothique, souple, flottante, moelleuse. Elle tombe sur une continuelle jonchée de feuilles de chêne.

En guise de fonts baptismaux, Metz se sert d'une cuve romaine, vaste baignoire de porphyre d'un grain extrêmement dur, d'une nuance violet foncé, qui semble toute criblée de sable rose. Pour toute décoration sont sculptés, à la base, deux énormes anneaux et une tête de lion. Rien de plus robuste, rien de plus net! Baignoire d'un riche Romain qui, dans sa villa des Gaules, a voulu conserver toutes les faveurs de la civilisation : baignoire faite pour les heures de nonchalance où, un livre à la main, l'on savoure la caresse de l'eau; baignoire faite également pour les suicides stoïques, quand la vie devient indigne et qu'elle se peut dissoudre en la tiédeur chatouilleuse du bain! Cette baignoire romaine, le catholicisme l'a transformée en piscine sacrée où les nouveau-nés sont trempés pour une vie nouvelle. Au seuil de la cathédrale, elle arrête longuement les visiteurs qui, dans les monuments, voient surtout des avertissements à la méditation.

Le chœur est surélevé d'une dizaine de marches. En y montant, on règne sur de la prière et du silence. L'âme de cette cathédrale paraît imprégnée de dignité incorruptible. On y sent quelque chose de résolu et de hautain dans le dévouement.

La cathédrale de Metz est un des édifices les plus immatériels d'un art qui, peu à peu, s'élevait vers l'idéal jusqu'à s'y abîmer. Les voûtes, démesurément hautes, reposent pour ainsi dire sur une absence de murailles. Baies et rosaces ont remplacé les parois. Que, la nuit, on allume des flambeaux dans le temple : au dehors le temple apparaît illuminé comme une serre. Serre ardente, fleurie de vitraux et parfumée d'encens !

Du haut de la tour, on découvre la Moselle en sa gracieuse vallée. Voici, vers le nord, Thionville, Trèves ; voici, au sud et à l'ouest, la France où l'on travaille ; Metz, c'est la France où l'on attend.

Ah ! le moindre signal de retour fera retentir la puissante cloche, la Mute, qui, depuis le quatorzième siècle, emplit la chronique messine de sa sonore et tragique rumeur. Une inscription gravée sur son flanc lui fait dire : « Je suis là pour crier justice. » On sait, d'ailleurs, que la Mute *est une cloche qui dit vrai*. Aujourd'hui, quand on

l'effleure de la main, elle frémit de toute la justice qu'elle veut crier.

Un grand portail pseudo-classique avait été donné par Louis XV, tombé malade dans l'église de Metz et guéri contre toute attente. Ce portail, dans son élégance de convention, contrastait fort avec la splendide ingénuité gothique. On a cru devoir l'enlever. Pourtant, est-il sage de faire en art le puriste et l'euphuiste? A-t-on le droit d'exiger que tout demeure en parfaite harmonie? Pourquoi refuser ce qui est l'apport et l'efflorescence du temps? L'art vrai n'est-il pas précisément une chose vivante, capable de s'assimiler les éléments les plus disparates?

L'architecte à qui le roi de France avait confié l'exécution de son vœu était Blondel (1705-74), le neveu du Blondel de la Porte Saint-Denis. On le connaît plus pour son enseignement que pour ses œuvres. Son enseignement, en effet, n'était pas sans force ni même sans beauté. Il adorait et comprenait l'antiquité. Quant au moyen âge, il le méprisait avec une fureur que son siècle même a remarquée! Ce portail présentait un cintre posé sur un entablement, lequel était porté par quatre colonnes et quatre pilastres d'un corinthien discret. A l'entablement se lisait une inscription latine : « *In hoc templo, Ludovici XV in extremis*

positi salutem clerus et populus, maximo animi ardore, expostularunt. Deo favente revixit Ludovicus. Porticum ædificari decrevit capitulum Metense. Ornari sumptibus suis rex ipse voluit. (Louis XV était à l'agonie. Le clergé et le peuple avec une très grande ferveur, ont, dans ce temple, demandé son salut. Dieu l'accorda. Louis revint à la vie. Le chapitre de Metz décida de faire élelever ce portail. Le roi lui-même voulut le faire décorer à ses frais...) MDCCLXIIII. » Le roi, à vrai dire, ne contribua que modestement. L'argent manqua, puis le zèle, puis la foi. On a noté ce désespoir de la France entière quand elle apprit que le roi était tombé malade, en assistant à une cérémonie dans la cathédrale de Metz. Elle eut une crise de larmes, qui fut peut-être, chez nous, la dernière effusion monarchique ! De chaque côté du portail, dans des niches se dressaient deux figures allégoriques : l'Espérance et la Foi. Elles étaient naturellement d'un style un peu théâtral. Bras étendus, bouche entr'ouverte, drapée en un manteau de fourrures précieusement ouvré, l'Espérance interrogeait l'horizon. A droite, la Foi montrait du doigt le ciel et regardait impérieusement la terre. Cette femme, à la face régulière et dure, sous un capuchon monacal, était vêtue d'une robe de très simple brocard broché et ciselé — chaque époque a une entente particu-

lière de la simplicité! — Elle serrait contre sa hanche une énorme croix.

Hélas! les pierres du portail Louis XV, médiocres à notre esprit, n'étaient pas médiocres à notre cœur. En Alsace-Lorraine, tout ce qui appartient à l'époque française est tendrement nôtre. Nous ne considérons pas son mérite esthétique, pas plus qu'on ne considère le visage des personnes respectueusement chéries.

A Metz, un Allemand d'une grande ardeur nationale, (nous dirions : un Allemand chauvin), occupe le siège de Mgr Dupont des Loges qui fut un bon Français.

Le portail nouveau, que l'empereur Guillaume II a inauguré en grande pompe, le 14 mai 1903, semble singulièrement étriqué. A gauche, un mur nu le rétrécit; au-dessus, un haut pignon ciselé l'accable. C'est une applique. C'est aussi une carte d'échantillons. Toutes les manières du gothique y sont réunies. Pour les statues, des moulages ont été pris à Beauvais, à Vézelay, à Strasbourg, à Amiens. Des anges entassés à la voûte essayent en vain d'animer de leurs légions ce portique glacial. Un tel mélange déconcerte. On dirait un recueil de spécimens multipliés pour un musée pédagogique. Où est l'unité? Où est l'harmonie? Où est la foi? Le *beau Christ* d'Amiens qui trône ici semble avoir perdu lui-même un peu de sa di-

vine qualité maîtresse : la bonté. Seule, peut-être, à gauche de ce portail, la statue du prophète Daniel est captivante. Moustache étrangement relevée, profil accentué mais sans menton, à la façon féline, elle a un air de mélancolie et de rêve. Elle respire à la fois le mysticisme et la fatalisme. C'est le portrait de Guillaume II. Au moins, est-ce de la vie.

Sur la place même de la Cathédrale se dresse une statue de bronze qui, elle non plus, n'est pas un chef-d'œuvre. C'est celle du maréchal Fabert. De profil austère et hautain, le rude homme de guerre contemple sa ville fixement, avec une sorte d'âpreté pensive. Au socle de la statue, on lit : « Si, pour empêcher qu'une ville qui m'est confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment (1). » Ce sont là de poignantes paroles, et dans un pareil lieu! La statue de Fabert restera sur la place d'Armes. Quant à l'Espérance et à la Foi du portail disparu, elles ont été transportées près de Metz, à Saint-Avold. Elles ne quittent pas le pays lorrain. Comment le quitteraient-elles?

En face de la Cathédrale, de l'autre côté de la Moselle, se trouve l'église Saint-Vincent.

La façade de *Saint-Vincent* ressemble à celle

(1) Ces paroles de Fabert furent couvertes d'un voile noir par les habitants de Metz, le jour de la Capitulation.

de *Saint-Paul* de Paris, laquelle ressemble à celle de *Saint-Gervais*... C'est le système des ordres imposé artificiellement à un monument gothique. Cette belle entreprise pseudo-classique débuta, en 1616, à Paris, par *Saint-Gervais*. On appliquait à l'édifice une façade où s'étageaient le dorique, l'ionique, le corinthien, avec frontons triangulaires et semi-circulaires. Dix autres, cent autres églises de France furent ainsi traitées. Le roi passait-il dans une ville? Il donnait aux pauvres cathédrales (ah! si riches de grâce, de finesse, de splendeur véritable, mais alors méconnues!), il donnait un portail. Et c'était comme si l'on eût fermé brutalement un vase de mystérieuse beauté à l'aide d'une planche découpée au tire-ligne. C'est bien là cette façade de goût jésuite qui va se retrouver aux quatre coins du monde. Il faut que nous la détestions en général, car elle est de mauvais goût. Mais, en Lorraine, le mauvais goût prend si vite un air de bonté! Cette façade de *Saint-Vincent* nous plaît malgré tout. La pierre messine possède une charmante saveur. Légèrement dorée à l'origine, en vieillissant, elle prend une patine sombre et puissante. Elle possède une note très personnelle entre la pierre blanche et le fin velours pâle propre à la pierre de Commercy, de Toul, de Nancy, — et l'étrange nuance safranée de la pierre ardennaise. Ce portail était orné

de hautes statues. Il y avait, à droite, *Sanctus Vincentus, levita et martyr;* à gauche, *Sancta Lucia, virgo et martyr.* Ces statues ont été détruites sous la Révolution. Les inscriptions sont restées. On les a redorées avec soin. Près du chœur, un bénitier est placé, qui nous séduit par sa grâce jolie et paradoxale. Sur un pied orné de pampres, le fût élancé traverse une pomme de pin et porte un thyrse de feuillages. C'est une coupe d'eau sainte, présentée avec un sourire galant. La simplicité de la nef a une exquise majesté. En sa fière modestie, elle se recueille. Les fenêtres sont larges et belles. Les piliers aux discrets chapiteaux témoignent d'un style parfaitement pur. Dans le transept se dessine une svelte galerie. Tout cela reste très calme, presque désert. Nous aimons cette retraite où les yeux, éblouis tout à l'heure par la magie de la grande cathédrale, de l'aînée triomphante, peuvent se reposer longuement dans le charme apaisant de la sœur cadette, pieuse et pensive.

Combien il est nécessaire de citer au moins les autres monuments de Metz, de cette ville qui n'est d'ailleurs qu'un ample monument : l'hôtel de ville (de Blondel), où résident tant de souvenirs et une si grande dignité municipale; la place Sainte-Croix qui domine la cité, et où sans doute était située jadis la forteresse romaine; la porte

des Allemands, superbe vestige de l'architecture militaire à l'aurore de la Renaissance (1445); la fine église Saint-Euchaire, d'un gothique naïf et subtil; la place Saint-Louis, antique marché du moyen âge, dont les arcades abritent les plus pittoresques commerces; l'église Saint-Martin, d'un gothique primitif si propice au recueillement et au songe!

Par milliers, les soldats prussiens, bavarois, saxons, hanovriens, affluent dans les rues et sur les routes. Leur lourd pas scandé retentit à toute heure. Ah! ce martyre où il n'y a pas même de silence!...

Mais la ville est gardée contre la déchéance par une autre garnison, invisible et inexpugnable : ses souvenirs.

Au loin, s'espacent des grand'gardes que rien ne peut relever. Ce sont les morts qui protègent Metz. Y a-t-il une autre cité qui ait pareilles sentinelles? Combien les plus illustres assiégées de l'antiquité paraissent chétives auprès de celle-ci!

Quand on traverse la campagne : prairies ou moissons, haies ou vignes, partout on distingue des tombes, des tombes, des tombes. Les ondes de la puissante végétation lorraine sont dominées par ces innombrables récifs.

Récifs étranges où, brusquement, toute pensée distraite se heurte et chavire! Simples croix de bois, crucifix de fer, obélisques, couronnes entou-

rées de chaînes, emblèmes bizarres où s'amalgament le mysticisme et le pédantisme de Berlin, ces monuments nous obsèdent toujours. De chaque côté de la route, à perte de vue, moutonnent des tertres à peine façonnés où poussent des herbes folles. On dirait des épaves de végétation farouche dans la vaste et pacifique verdure. Les herbes folles de ces tertres mortuaires ont un bruissement inoubliable.

Suivons, sur la carte, l'indication des champs de bataille; suivons sur le calendrier l'indication des journées. Terrible parallélisme des deux séries rouges!

Voici, sur le calendrier, le 14 août, le 16 août, le 18 août, le 31 août, le 1er septembre. Voici, sur la carte, avec de larges hachures pour la position des troupes, Colombey, Noiseville, Mars-la-Tour, Vionville, Gravelotte, Vernéville, Saint-Privat.

Ces champs de bataille, il les faut étudier aux époques anniversaires de la bataille, c'est-à-dire au moment même où ils sont champs de joie et de gaieté triomphales.

Sous le plein soleil qui les baigne, les arbres gardent une immobilité robuste. En gerbes ou sur pied, les blés contractent des tons de vieil or fauve. Le feuillage des vignes, un peu ardoisé, palpite seul et boit largement, comme un vin de délice, la brûlante haleine du jour. La moisson que l'on fit, en 1870, dans le désarroi d'une guerre

fatale, la vendange qui, en 1870, s'acheva dans l'ivresse du désespoir, voilà ce qu'il faut imaginer, sous l'effusion vertigineuse du soleil d'août, dans le béat anéantissement des choses.

Ces coteaux aux ondulations câlines qui se trempent dans l'air bleu de la Lorraine ou qui se mirent dans les chastes profondeurs de la Moselle, en vérité, ne sont rien qu'un formidable ossuaire ! A Rezonville, par exemple (24 août), quarante mille hommes sont tombés sur le sol doré ou rose, et le sol s'est refermé sur eux, plus rose que jamais. A Gravelotte, la lutte a été si violente, on s'est mêlé si furieusement jusque dans le cimetière, que la confusion dure encore parmi les morts. Partout ailleurs, les Français et les Allemands ont été enterrés séparément. A Gravelotte, le corps à corps continue.

Tour à tour, quelques détails se précisent dans la mémoire, si impérieusement que, mille fois cités, on les cite de nouveau. Charges fantastiques ! C'est ici, près d'une voie romaine, que furent anéantis, escadrons par escadrons, les hussards, les uhlans, les cuirassiers allemands. C'est ici que les dragons de la reine Augusta, enfermés dans un cercle de feu, ont fondu comme du minerai de fer dans le brûloir d'un haut fourneau.

Ces villages nichés dans la verdure d'où émerge la tour carrée de l'église, villages aux noms de

caresse idyllique : Borny, Vionville, Flavigny, Vernéville, Amanvillers, Rozérieulles, que d'images harcelantes et monstrueuses ils suscitent dans la mémoire des orphelins, des veuves, des mères! C'est du fond de la Bavière, du Wurtemberg, de la Poméranie, de la Silésie, que sont venus dormir ici les soldats bleus, blancs, noirs, jaunes ou rouges, les chasseurs, les grenadiers, les cavaliers, les fantassins, les pionniers, vétérans au dos cassé par le sac, jeunes officiers à la taille sanglée, visages imberbes, faces à cicatrices ou à rides, boue sanglante, poussière.

La poussière qui blanchit nos pieds, le ruisseau qui fuit, comme un orvet, sous les tiges frissonnantes des menthes ou des joncs, le murmure des feuilles, où passe soudain un souffle, tout devient vivant à force de mort.

C'est ici, entre ces deux collines, que les mitrailleuses, dans des lignes si épaisses, ont fauché si dru que les morts demeuraient debout, épis humains qui d'eux-mêmes se mettaient en gerbes!

Du haut de certaines éminences, — par exemple, au pied de la tour construite près du Point-du-Jour, ou à côté du monument érigé non loin d'Amanvillers, en l'honneur des chasseurs de la garde, — on découvre, comme sur un plan très précis, le développement des champs de bataille.

Glissant sur les crêtes, le regard court de clo-

cher en clocher depuis Mars-la-Tour qui se détache sur le fond bleuâtre de l'horizon, jusqu'à Gravelotte, et, vers le nord, depuis Sainte-Marie-aux-Chênes jusqu'à Roncourt et Saint-Privat. Tel est à peu près le tracé du blocus allemand. C'est dans ces doux lieux de fraîcheur et de félicité qu'on a entravé, capturé la cité vierge.

Songez à l'effroyable puissance d'inertie dont a usé Bazaine pour emprisonner nos soldats et pour laisser à l'ennemi le temps de préparer ses enclumes, de forger les chaînes. C'est le souffle du traître qui attisait le brasier où rougissaient les anneaux de fer. C'est sa main qui maintenait la pauvre cité, tandis qu'on lui rivait les entraves aux chevilles, aux mains et au cou. Oui! voilà ce qui égare et irrite notre émotion. D'habitude, un champ de bataille apparaît comme un damier, un damier sombre ou éclatant, sinistre ou fastueux. Mais, quelque terrible qu'elle ait pu être, si la partie est restée loyale, c'est le destin qui passait : nous saluons. Ici, on a triché.

Des troupes ont été rappelées au moment décisif; des régiments indispensables n'ont pas été engagés; des victoires ont été abandonnées, désertées, inexploitées, à la suite de criminels calculs. On a triché! Le passant à chaque pas s'arrête. Il recommence la partie, mais en observant une marche logique. Et il la gagne. Et c'est le

salut de la nation! Alors, plein de colère et de désespoir, le passant s'assied sur un de ces tertres où les herbes, rudes et âpres, s'agitent peut-être encore au halètement indigné de ceux qui sont dessous. Il ne veut pas croire que cela soit! Il a raison. En effet, cela n'est pas.

En célébrant à chaque occasion, avec tant de fracas, leurs triomphes sans réalité, les Allemands tentent en vain de persuader qu'ils sont réels. Combien ce patriotisme, qui de tous ses anniversaires fait autant de défis, est différent du patriotisme vrai, de celui que les poètes français ont prêché, eux qui, ayant tant de victoires à choisir pour leurs épopées, ont préféré toujours quelque défaite, de la *Chanson de Roland* à *l'Année terrible!*

Le soir est venu. Une enivrante pureté s'est répandue sur la campagne. L'horizon s'imprègne de la plus poignante suavité violette. Les arbres prennent un relief délicat et chaste. Les ombres descendent, caressantes, sur le velours ras des prés. Les eaux sont immobiles et mates. La brise qui vient de France balaye le spectre de la trahison. C'est l'espérance qui s'épanouit dans chaque étoile du ciel!

C'est lui qui nous veut, c'est lui qui nous aime,
Et la cloche au loin tinte en pur cristal.
Reconnaissons-nous le pays natal?
Il nous reconnaît tout d'abord lui-même.

L'air que l'on respire est exquis et doux,
Il descend au cœur qu'il flatte et qu'il presse :
C'est une infinie et tendre caresse,
C'est un long baiser maternel, en nous.

La cloche a tinté, qui rit et qui pleure :
« Mon fils ! C'est enfin mon fils que voici ».
Et timidement elle dit : « Merci
Mais resteras tu, mon fils, toute une heure ? »

Oui, mère timide, oui, je resterai
Une heure, une nuit, une matinée
Dans le dur labeur de ma destinée
J'ai droit au repos d'un instant sacré.

Tu m'as reconnu, mère, sois bénie !
Mais, silence, épargne un cœur palpitant :
A cause de ceux que l'on aime tant,
Le moindre détail est une agonie,

Restons sans un mot, sans une pensée.
Demain viendra-t-il ? Qui sait, et pour quoi ?
Je garde à ma bouche une fleur de toi :
Ton âme en tes fleurs semble condensée.

Les sept fermes de Guillaume II.

La route qui va de Metz au château d'Urville a un intérêt historique en même temps qu'une actuelle signification.

On quitte la pauvre ville. On arrive à l'endroit où les sombres écluses des remparts semblaient faites pour lancer ou pour retenir une eau sanglante et où les fortifications françaises se découpaient

en profils réguliers. Sur la gauche était suspendue une échauguette de pierre ouvragée : c'était un poste de guet, ciselé comme un balcon de rêve. En se retournant, on aperçoit le faîte de la noble cathédrale, seul dôme français qui rappelle la hautaine merveille de Milan. On longe quelques ateliers de monuments funéraires. Sur l'un d'eux on lit cette inscription d'une ingénuité marchande et macabre : « Croix neuves *et d'occasion* ». Ah! si l'on était d'humeur à ironiser!

Après les glacis plantés d'ormes en quinconce, qui sont comme un gigantesque jeu d'échecs, on arrive à une banlieue pleine de cabarets et de guinguettes. Ce matin, les tonnelles sont couvertes de cytises en fleurs d'où tombe une pluie d'or : l'enseigne devrait être : « A Danaé ». La campagne qui s'étend à perte de vue est discrètement, fortement française. Ici respire la Lorraine. Ce sont des haies de sureau, d'épines blanches, de corne-de-cerf, de ronces rudes et parfumées, bouquet de printemps sauvage. Les champs dessinent de larges et continuelles fluctuations. Cette campagne si française est, par excellence, une campagne de guerre. Dans ses replis à peine perceptibles aux yeux, nullement indiqués sur les cartes, des régiments entiers peuvent se cacher.

Aussi bien, sans cesse, la pensée est ramenée

à la guerre. A chaque instant, on aperçoit des tombeaux : colonnes de pierres où se détache en relief une croix d'honneur; enclos aux chaînes rouillées et aux croix blanches; simples tertres à l'herbe drue, sinistres brisants de l'immense mer verdoyante.

Enfin, on rencontre une ferme. Au creux d'une vallée élégante, sur le bord d'un ruisseau aux jolis ombrages, entourée de deux pavillons et d'un jardin, cette ferme a bon aspect. On s'approche. La ferme est déserte. Volets cloués, fenêtres murées avec soin, perron noyé d'herbe! Impression de mélancolie poignante! On imagine le noir des chambres depuis si longtemps vides. Quelle odeur de sépulcre!

Bientôt une autre ferme apparaît, plus vaste que la première et située au sommet de la colline. Celle-là aussi est abandonnée. Mais son abandon, plus étalé, est aussi plus funèbre. Portes ouvertes, volets disjoints, vitres brisées. Le passant reprend sa marche en songeant qu'il y eut un jour où cette ferme a été toute neuve, toute blanche et toute gaie; un jour où les propriétaires, qui avaient surveillé la construction avec tant d'impatience, sont venus s'établir avec tant d'espoir sous leur toit vierge. Ils sont morts, et leur logis est mort comme eux.

A peine a-t-on ébauché cette évocation qu'une autre ferme se présente, déserte comme les deux

premières, mais plus triste encore, sous ses deux noyers à demi secs, avec son corps de pompe à demi renversé.

Et voici une autre ferme encore, une autre ferme déserte, sinistrement décorée d'un cadran solaire qui a perdu son aiguille et qui ne marque plus que l'heure du néant.

Ainsi, la désolation se multiplie en lugubres images. C'est un château brûlé pendant la guerre, et qui cache sa silhouette fatale sous des arbres de cimetière. Plus loin, en un carrefour, c'est une villa dont il ne reste plus qu'une façade toute dégradée : le mur du jardin s'effondre, entraînant les treilles qui rampent désormais, estropiées.

En face du château d'Urville surgit un moulin, jadis dévasté par un incendie et qu'on a laissé là, murs noircis, fenêtres vides. Fantôme de moulin ! L'empereur Guillaume II, penché à son balcon, peut imaginer que le fantôme du meunier vient le saluer.

En quatre lieues, voilà beaucoup de ruines, de débris, d'épaves. Le moins raisonneur des hommes peut-il ne pas en tirer quelque déduction? « Oh ! les paysans, disait devant nous à haute voix un officier prussien, ils ne travaillent plus comme autrefois : ils désertent la terre natale. » (Émigration n'est pas toujours désertion : les Allemands le savent mieux que personne). Un autre

officier ajouta : « Ces fermes ne pouvaient plus être cultivées ; elles sont trop éloignées des villages. Les paysans ne savaient pas où aller pendant les dimanches... »

Vaines explications d'une subtilité un peu lourde ! Les Allemands ont reçu un mot d'ordre. Ils cherchent sans doute à dissimuler les causes de cet abandon. Quand, dans sa voiture découverte, Guillaume II va d'Urville à Metz, il préfère n'avoir sur sa route que des fenêtres vides ou des fenêtres maçonnées. Il se souvient que son grand-père, le vieux Guillaume, après Sedan et Metz, a servi de cible, sous les tilleuls de Berlin, à certain fusil de chasse solidement appuyé contre un volet, et qui l'a criblé de chevrotines comme une bête fauve.

Mais Guillaume le vieux avait l'âme chevillée au corps. On dit que Guillaume II n'est pas d'une santé si florissante. Il n'a goût à l'affût que lorsqu'il est le chasseur. En cheminant au milieu de ces spectres de maisons, il est plus tranquille. Il a l'illusion d'être chez lui, alors qu'il est chez nous.

Le Château d'Urville.

Guillaume II, tous les ans, vers les premiers jours de mai, va habiter le château d'Urville.

Ce château est situé à trois lieues de Metz. Il a

été vendu fort cher. Il est médiocre. On dirait, avec son pignon d'ardoise, ses lucarnes, sa véranda, une de ces demeures exiguës, mais ambitieuses, que certains négociants, ayant gagné plus de fortune que de goût, font construire dans la banlieue.

Le jardin est planté de lauriers jaunis, de ficus languissants, de maladifs palmiers en caisse. Deux statues en métal ornent l'une le jardin, l'autre le parc : un Marsyas jouant de la flûte, une Vestale tenant une lampe. Nonchalamment, deux lions de fonte gardent la porte d'honneur. Sur leur piédestal, on lit : « Cornaux Alfred, quincaillier à Charleville. »

La décoration intérieure de la maison est, en général, d'un style français aux teintes claires. Il y a, çà et là, quelques « souvenirs » : sur une console, une réduction de la *Germania ;* sur une table, un bloc de terre avec une branche de houx et cette inscription : « *Wœrth* 1888 » ; sur une cheminée, une pendule qui figure un turco, chéchia à l'oreille et baïonnette au canon. Voilà, en vérité, le bric-à-brac le plus incohérent du monde.

A l'entrée principale est creusé un bassin tout à fait plaisant : là un ibis de bronze au cou reployé lance et rattrape un mince filet d'eau, tordu comme un ver. Le jardin, le parc, la maison sont également choses fades et plates. Choses banales,

dans toute l'acception du terme! Pendant les mois où Guillaume II est absent, ainsi que le disait, avec son accent ironique et traînant, un paysan du hameau d'Urville : « *On i onteur comme don ïn môlïn.* » (On y entre comme dans un moulin.)

Il est évident que cette résidence, par elle-même, n'a aucun intérêt aux yeux de Guillaume II. C'est par sa situation seule qu'elle lui a paru importante. Autour du petit château, l'empereur a fait édifier des annexes, des pavillons, des corps de garde, des corps de logis en pierre de taille, des casernements en planches, de spacieuses installations latérales, d'énormes écuries. C'est là que se fait le véritable tour du nouveau propriétaire. Il y aurait là de quoi loger tout un état-major, de quoi abriter toute une avant-garde. Guillaume II veut se poster à l'extrémité même de ce lambeau de terre que l'Allemagne a arraché à la France et qui frémit, saignant encore, sous l'envahisseur. A la tête des troupes qu'il a entassées en Alsace-Lorraine, c'est là qu'il prétend donner le signal de l'offensive.

Négligemment entretenue, meublée en hâte d'éléments disparates, ouverte aux passants, laissée sans appropriation ni personnalité, cette villa d'Urville n'est nullement destinée, quoi qu'on en dise, à devenir résidence impériale en

temps de paix. Sa fonction unique est d'être, au début d'une guerre possible, le quartier du commandant en chef. Au milieu de bâtisses toutes militaires, c'est bien une tente de hasard qu'on laisse claquer à tous les vents, moisir à toutes les pluies, sûr qu'elle suffira toujours à abriter son hôte pendant les premières nuits terribles.

Nous sortions du château d'Urville, après l'avoir parcouru sans y rencontrer âme qui vive. Nous considérions les deux grands tilleuls de l'entrée, beaux arbres français dont la cime a été brisée, peut-être par quelque boulet perdu de la bataille de Borny. Nous lisions l'inscription : « Urville-lès-Courcelles, 15 kil. 700 de Metz. » Nous songions que, déjà, cette maison avait vu un prince de Prusse, Guillaume, frère du roi, qui, en 1814, était venu y passer deux journées de janvier, et qu'on n'y avait plus revu. Nous regardions la tour pointue du pigeonnier dont, paraît-il, quelques oiseaux sont régulièrement envoyés à Potsdam ou à Berlin, comme une sorte de redevance. Nous arrivions du tournant de la route et nous examinions, dans le mur d'enceinte, une affreuse petite tourelle à créneaux, ornée d'une tête de lionne niaisement sculptée, avec de ridicules mâchicoulis fermés de vitraux en couleurs...

Tout à coup, sur la route, nous vîmes le plus singulier attelage. Lentement traînée par deux haridelles jaunes effroyablement maigres, s'avançait une voiture en forme de long cercueil sombre étendu sur quatre roues. Un drapeau noir à croix blanche, fixé sur le couvercle, pendait, effrangé, sordide, hideux. Sous la voiture se balançait un seau qui, aux cahots un peu forts, répandait quelques gouttes d'eau sur la poussière. Pieds nus, un vieux charretier au dos courbé, aux joues creuses, à la barbe mal taillée, aux yeux méfiants, marchait à côté de la voiture. Il conduisait ses chevaux, les mains vides. Pas de fouet dans ses mains, pas de fouet à son épaule, pas de fouet sur sa voiture! Ce charretier sans fouet était sinistre et hagard, comme s'il avait été dessiné par Holbein. Et sa voiture, en effet, semblait sortir de la plus macabre Comédie de la Mort.

L'apparition avait un aspect si lamentable et si bouffon à la fois que nous aurions voulu la garder dans notre mémoire, avec tout son caractère énigmatique. Mais, rencontré de nouveau, le paysan qui disait : « On entre là comme en un moulin », ne voulut pas nous laisser ainsi dans l'ignorance. Il nous donna le mot de l'énigme : « C'est de la poudre! » murmura-t-il.

En ce lugubre équipage et avec ce pavillon

sépulcral, c'est de la poudre que les Allemands transportent de bourgade en bourgade.

Le mystère avait disparu, mais un symbole apparaissait, mille fois plus saisissant. C'est l'Alsace-Lorraine qui maintient l'Europe sous les armes. C'est à cause de cette question d'Alsace-Lorraine que l'Europe s'épuise, se déssèche, se dégrade, se déshonore, dans la préparation et l'épouvante de la guerre. C'est à cause de l'Alsace-Lorraine que l'on a rempli les arsenaux d'une telle quantité de projectiles qu'on ose à peine remuer. Qu'un coup de fouet soit donné à l'équipage, qu'une étincelle jaillisse des cailloux lorrains heurtés brusquement par le sabot d'un cheval ou par le clou d'un soulier rustique, que le seau d'eau ne vienne pas assez vite noyer la moindre flammèche : une explosion éclaterait qui bouleverserait l'Europe jusqu'au fond. Cette explosion la débarrasserait-elle à jamais du drapeau noir à croix blanche?

Thionville.

— Pour Thionville.

Derrière son grillage, l'employé de gare à casquette militaire reprend vivement :

— Diedenhofen !

Thionville, s'il vous plaît.

— Voilà, dit-il, le billet pour Diedenhofen.

Il a le dernier mot ; mais ce n'est pas le dernier mot qui importe : c'est la dernière raison.

Depuis trente ans, Thionville n'a été, au fond, nullement touchée par l'occupation prussienne. On y parle, on y agit, on y pense en français. L'allemand, en toute matière, est une applique plus ou moins encombrante.

Que l'on néglige vite la tour ridicule à créneaux d'opéra que l'empereur Guillaume II fit construire à l'entrée de la ville ; que l'on oublie les casernes, la poste et quelques édifices officiels de ce style prussien où la platitude, la lourdeur et la pédantisme apparaissent, semblables à des méduses dans la vague. La bonne cité française demeure intacte ! Maisons hautes, arcades solides, rues un peu entortillées de place forte, elle nous fait accueil. Nous la reconnaissons sans l'avoir jamais vue. Elle aussi nous reconnaît.

Au bout de quelques pas, dans un sens quelconque, on apercevait le talus vert de la citadelle, la courbe vaste et délicieuse des coteaux, le tendre ciel de Lorraine, — et une sentinelle ennemie !

Rentrons dans le cœur même de Thionville.

Aux enseignes sont inscrits des noms français ; au seuil des portes, des femmes, très douces à l'étranger, appellent en français leurs enfants qui,

chose grave et heureuse, leur répondent de même. L'accent est un peu chantant, cordial, plein de confiance jolie, comme si les mains s'ouvraient.

L'église se presse contre le rempart. Il faut la chercher. Ce qui frappe d'abord, c'est sa ressemblance avec celle de Montmédy ; mieux encore : avec celle de Belfort. La façade, sévère et large, élève deux tours rondes couronnées d'une balustrade. A l'intérieur, ce sont de belles voûtes à triple nef qui s'arrondissent dans l'ombre et dans la paix. Ses vitraux médiocres ont au moins cette vertu d'être sombres. Au transept, quatre statues de saints, peintes et dorées, inclinent leurs faces teintes de couleurs humaines qui, dans la nuit commençante, émeuvent, oppressent le passant. Près de la statue de droite (un saint Nicolas sans doute, ressuscitant trois petits dans un cuveau), il y a une roue hérissée de pointes destinées aux cierges. Un cierge y brûle, un seul, si simple qu'il semble une manière de crayon blanc au bout duquel une mine d'or serait finement taillée. Ce cierge de pauvre, nous voudrions qu'il fût regardé.

L'antique cité a connu Charlemagne. Sous les Carolingiens, des assemblées générales de la nation et des conciles s'y sont réunis. Ses murailles s'élevaient comme une digue contre les incessantes

invasions. Guerres, émeutes, révoltes, sièges, Thionville endura toutes les épreuves. Condé la sacra française. Vauban la cuirassa.

En 1792, elle fut assiégée par les Autrichiens. Parmi eux se trouvait Chateaubriand, émigré ou plutôt égaré. Chateaubriand fut blessé au cours de cet impuissant blocus. Il partit, chancelant, épuisé, atteint plus cruellement encore dans ses rêves que dans sa chair.

Aux murailles de Thionville est attaché le souvenir du général Hugo, père du poète.

Le général Hugo venait d'être nommé gouverneur de Madrid. Il avait dirigé ce retour d'Espagne, lamentable et difficile comme la « Retraite des Dix-Mille », long encombrement de voitures pleines de bagages, de femmes, d'enfants, où conseillers d'Etat, agents diplomatiques, préfets, devaient faire le coup de feu devant les guérillas. Le bon Lorrain, défendant une ville lorraine, se montra plein de bravoure et fertile en ruses. Le 10 janvier 1814, il prend le commandement de Thionville. Peu de munitions, encore moins de vivres. Pour soldats, le dépôt du 96e, composé de conscrits et d'estropiés. Hugo était arrivé le matin du 10 janvier, presque avant le jour. Il avait mis ses bagages à la première hôtellerie venue. Sans se faire reconnaître de personne, il visite les fortifications et les abords. Il se rend ensuite chez le

commandant qu'il remplace, lui montre ses pouvoirs, s'occupe d'approvisionner et d'armer la forteresse.

Le froid était extrêmement vif. La Moselle charriait. Elle menaçait de « prendre ». Hugo, sans retard, invente un expédient. Il prévient le commandant de Metz de fermer chaque soir les écluses pendant six heures et de les lever pendant dix-huit heures. Glace sans appui se défonce aisément; le fleuve en emporte les débris : autant de béliers qui saccagent les barques de l'ennemi et qui dégagent l'accès de Thionville. La Moselle sert d'alliée au Lorrain. Elle lui sert aussi de messagère. Il se fait envoyer de Metz des lettres dans des bouteilles qu'il recueille aux filets suspendus entre les arches du pont. Mais l'investissement se resserre. Les épidémies déciment les assiégés. L'hôpital regorge de malades. On en place deux ou trois par lit. Hugo s'occupe de faire blanchir les lits, le linge, les murailles. Il réussit à donner un lit à chaque homme. Les provisions s'épuisent. Les conscrits, qui forment presque toute la garnison, s'inquiètent, se désespèrent. Le général organise dans le manège (lequel est un des plus beaux manèges de France) un immense bal public, et il donne à ses hommes la permission de danser jusqu'à minuit, les dimanches et fêtes. Parmi les ruines d'une ville assiégée, comme sur les ruines

d'une Bastille prise, le peuple français aime à lire : « Ici l'on danse, » et à danser. Mais on ne saurait danser toute la journée. « Qu'ils s'amusent ! » dit Hugo. Il leur distribue des jeux de quilles. Le mois de mars est venu. Il leur apprend à faire des jardinets dans les glacis. Le canal et les fossés sont très poissonneux. Il les autorise à pêcher à la ligne. Les « gaules » tranquilles s'allongent au bord des remparts. Distraction à la fois pacifique et héroïque !

De temps en temps, divertissements un peu moins contemplatifs, des sorties, encore des sorties. Plus une seule minute d'ennui ! Le 12 avril, un parlementaire remet au général une lettre où le baron de Haynau, commandant la brigade hessoise du blocus, demande au général Hugo une conférence hors de Thionville. Hugo lui répond que les lois de la France l'attachent au glacis de la place. Le lendemain, nouveau parlementaire qui fait connaître à Hugo que les armées alliées se sont emparées de Paris; que le Sénat a reconnu Louis XVIII; que les alliés, ayant eu l'honneur de produire ce grand résultat, en recueilleront indubitablement les avantages; mais que, par une fatalité des plus fâcheuses, les Hessois n'ayant été chargés que des opérations les plus ingrates, celles du blocus des places, avaient eu ce malheur de n'en prendre aucune, et qu'il importait, tant à

leur honneur qu'à leur intérêt, que la Hesse, pour avoir droit au chapitre, pût présenter quelque fait en sa faveur. En conséquence, M. de Haynau offrait au général Hugo les grades, les honneurs et les biens qu'il pourrait désirer, pourvu qu'il livrât la forteresse de Thionville. Dans la réponse que fit le général Hugo, l'indignation éclate, et le mépris! « Les alliés sont entrés à Paris; ils ont rétabli l'ancienne dynastie, et le premier acte des Hessois, en m'annonçant cet événement, tend à faire de moi un traître! Ne dois-je pas me méfier d'une semblable nouvelle? Je n'ai besoin de rien. Ma seule ambition est de bien remplir mon devoir. Quels que puissent être les messages qui m'arriveront désormais, je ne prêterai l'oreille à aucun. » Le baron de Haynau insista. Il employa même les messagers les plus inattendus : la mère d'un officier de la garde nationale de Thionville; un chien porteur d'un gros paquet de journaux, parmi lesquels était une lettre... Le général n'adhéra aux actes du Sénat qu'après avoir reçu communication des pièces officielles. La ville, par une députation de notables, remit au général une adresse où elle exprimait ses sentiments d'estime et d'attachement.

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, le général Hugo fut remis en activité. Thionville était remise en état de siège. Le maréchal Davout

dit à Hugo : « Les vœux les plus honorables vous rappellent à Thionville : la garnison, les habitants, les autorités, le général commandant la division, il n'y a qu'une voix pour que vous repreniez le commandement. » Hugo se rend à son poste. La ville l'espérait. Du 25 juin au 18 juillet il se défend. Louis XVIII est rétabli sur le trône. Hugo ne veut pas être présent à la reddition de la place. Dans sa retraite de Blois, il a écrit la relation de ces deux sièges, un peu avant de mourir, à cinquante-cinq ans, frappé d'apoplexie comme d'une balle. Thionville est pleine de son nom, de ce nom qui, grâce au poète, a rempli le monde.

En 1870, l'investissement de Thionville suivit immédiatement l'invasion du territoire français. Un parlementaire s'était présenté, sommant la place de se rendre pour éviter un bombardement. Thionville refusa. Mais, le 28 octobre, sa grande voisine, Metz, fut livrée. Les assiégeants reçurent d'importants renforts. Le 13 novembre, ils commencèrent le bombardement sans merci. Le commandant de place avait demandé que les femmes et les enfants pussent quitter la ville. Le général prussien répondit que leur présence hâterait le dénouement. Quatre-vingts pièces accablèrent la ville de bombes et d'obus. Le 24 novembre, Thionville était à moitié anéantie. On capitula.

Depuis quelques mois, les fortifications de Thionville, comme celles de Metz, sont démolies. A Metz, la porte Serpenoise se trouve isolée. Étrange entrée de tunnel! Caverne bizarre autour de laquelle manque la montagne! Ainsi désemparée, cette porte, par une sorte de revanche, a l'air d'un arc de triomphe. A Thionville, comme à Metz, les remparts abattus se sont transformés en immenses « démolitions » triées, classées, cataloguées. Ici, les briques; là, les blocs de matériaux divers. Agrégats de liais, de ciment, de cailloux : on eût dit, tantôt de rudes et superbes cristallisations, tantôt des masses de laves, figées en leur bouillonnement.

Une pensée venait à l'esprit; une question aux lèvres : Quand les ouvriers ont fait ce triage, n'ont-ils rien trouvé? On rêve de trésor caché dans ces gigantesques constructions françaises. Rien trouvé? Hé! non, sans doute : rien de matériel. Mais quels souvenirs magnifiques, honneurs de notre histoire, y sont mêlés! N'est-ce pas là un trésor sans prix?

Un vieux Thionvillois à barbiche blanche, qui fumait sa pipe sur un banc près de la Moselle, regardait ces décombres et s'indignait du sacrilège commis. La ville semble découronnée, dénudée, disqualifiée. La grande lumière et le grand air passent ici comme sur une blessure

fraîche. Thionville n'est plus Thionville. Va-t-elle donc devenir *Diedenhofen?*

Ami Thionvillois, vous qui parlez d'un accent et d'un cœur si français, ne plaignez pas trop ces fortifications qui disparaissent. Contre qui auraient-elles été employées?

Lentement, nous retournons vers la gare. Chargé de toute la nuit qui vient, le vent plus triste ravage, fouette, déchire les feuillages douloureux des platanes. Sous le pont, l'immense Moselle, d'une si royale étendue, coule, plissée et frissonnante, pleine de tons mats évocateurs de vertiges. A notre insu, nous ralentissons notre marche, avec ce sentiment amer qu'on éprouve en quittant les chères cités d'Alsace ou de Lorraine, — que c'est un Français encore qui s'en va.

TROISIÈME PARTIE

La Trouée de Belfort. — Mulhouse. — Ensisheim. — Thann. — Cernay. — De la Schlucht à Munster. — Turckheim. — Rouffach. — Colmar. — Neuf-Brisach. —Kaysersberg. — Ammerschwihr. — Ribeauvillé. — Schlestadt. — Eschery. — Barr. — Obernay. — Rosheim. — De Niederhaslach à Molsheim. — Mutzig. — Molsheim.

La Trouée de Belfort.

Dannemarie-Altkirch.

La trouée de Belfort! est-il chose plus vaste, plus douce, plus enveloppante? On s'y enfonce avec délice. Comment expliquer cette impression? Elle rappelle l'idée que l'on se fait, tout enfant, du passage de la Mer Rouge. C'est ici le passage de la Mer Bleue. Les flots puissants des monts se sont retirés. Vers le sud, ils semblent très loin. On ne distingue plus qu'un mince ourlet d'azur, un repli d'horizon tout noyé dans le rêve. Au nord, la haute mer est restée. Figées soudain, ses vagues énormes, suspendues par enchantement, demeurent, toutes entassées, hérissées en leurs tragiques ondulations.

— Oui, répondra quelqu'un, et nous sommes les enfants qui, dans le chemin du miracle, s'amusent à ramasser des coquillages et des cailloux.

C'est la vie!

Voici une émouvante et délicieuse fantaisie « que nous recommandons ». Pour la savourer, que l'on choisisse le soir le plus mélancolique de l'automne parisien, à son début, un soir bleuâtre et mouillé, où les becs de gaz battent de l'aile comme des papillons douloureux, où les vêtements des femmes ont quelque chose de frileux et de passionné, où les théâtres se rouvrent un à un, au signal lointain des casinos qui se ferment, où l'on se dit : « Que va produire l'effort prochain? »

Ce soir-là, vers les huit heures et demie, montez en wagon, à la gare de l'Est, et laissez-vous conduire par le train.

Un de nos amis était donc assis dans son wagon, moitié dormant, moitié méditant, c'est-à-dire peut-être tout à fait rêvant. Il entendait confusément les mots : Troyes, Chaumont, Vesoul, se mêler à son rêve. Mais les noms de villes vont bien au rêve : ils en sont comme les illustrations brusques et larges.

A Belfort, la question se précisa : La Suisse ou l'Alsace?

— L'Alsace! pensa notre ami. C'est toujours

elle qu'il faut choisir. Pourtant, je n'irai pas très avant aujourd'hui, n'ayant que quelques minutes de liberté. Mais je verrai!...

Un train allemand avait pris notre ami à Montreux-Vieux, et il le déposait à Altkirch.

— Non, j'ai visité récemment Altkirch, la haute et délicate bourgade. Ne recouvrons pas les images.

Notre ami ne parcourut pas de nouveau les rues tortueuses aux bonnes maisons, alsaciennes et suisses à la fois. Il n'alla pas de nouveau admirer l'ancien Palais de Justice dont la porte est surmontée d'un si gracieux balcon, les deux fontaines édifiantes, dont l'une porte un saint Maurant debout en costume de pèlerin, l'autre, une vierge antique qui presse ses deux mains sur son cœur, par un doux geste de théâtre. Il ne visita pas de nouveau l'admirable plate-forme de l'église, d'où l'on découvre des vignes en terrasse, pareilles à un rustique escalier de géants et l'immense plaine élégante d'une richesse si gaie.

Il se rappelait cette église de style roman qui paraît toute neuve, recouverte de tuiles vernissées noires et rouges, posées en losange. Il se rappelait surtout, gravée dans le porche, cette inscription : « L'an du Seigneur 1850, sous la *République française* et sous le pontificat de S. S. Pie IX, ce monument, placé sous l'invoca-

tion de Notre Dame, a été consacré au culte catholique ».

Comment, en effet, oublier ces mots et cette date : *République française, 1850.*

Notre ami demeura donc sous les beaux arbres mystérieux de la gare, attendant qu'un train repartît. Mais ce train nouveau s'arrêta à Dannemarie.

Le nom était joli comme un matin de mai. Notre ami ne résista pas.

En vérité, Dannemarie n'était pas tout près de sa propre station. Le pluvieux matin d'automne, aggravé de toute une nuit blanche, rendait fiévreux notre ami. Mais le fifre discret qu'une fièvre légère fait sonner à son oreille, rythme bien le pas du voyageur.

A l'entrée de Dannemarie s'ouvrait la grille d'un cimetière. Quelques tilleuls, secoués par la bise, répandaient leurs feuilles que l'hiver avait déjà frappées d'or nouveau. La ville apparut. Les maisons aux toits aplatis vers les bords avaient, sans exception, des murs blancs barrés de poutres apparentes. Cet entre-croisement brun sur le fond clair de la chaux était amusant aux yeux comme un damier patriarcal. Maisons de ferme ou maisons de commerce, pharmacie ou épicerie, bureau de

percepteur ou logis de médecin, toutes étaient la même bonne maison réservée et cordiale.

Notre ami cheminait par les rues, regardant les premières fenêtres ouvertes et les portes. Déjà, certains volets s'entre-bâillaient, poussés par des bras nus. Blanchâtre, un boulanger surgissait sur son seuil. Des ouvriers passaient, somnolents. Une des maisons sembla particulièrement exquise au voyageur. Elle était basse et recueillie. Un balcon, composé d'X gracieux, régnait sous le toit. Le voyageur eût voulu s'accouder là, pour se refaire longuement. Sur les perrons, des vignes ou des arbustes! Notre ami nota même, ici, un beau laurier palpitant qui agitait vers lui ses palmes en faisceau; là, un figuier maigre et pâle, dont les feuilles en forme de mains semblaient demander grâce pour les fruits en forme de larmes.

L'église dormait encore au milieu de ses marronniers, appuyée à sa large tour carrée. Notre ami y pénétra. Hélas! l'intérieur avait été orné, sculpté, paré, décoré, colorié, avec la plus germanique intempérance. Pas un endroit où reposer les yeux las! Partout, des saints aux barbes blondes, des médaillons aux légendes latines, des fresques criardes, des toiles vernissées, des caissons ciselés! Les anges, les vierges, les christs, les coqs, les lances, les échelles, les clous, les fleurs, les cœurs, les pleurs, se multipliaient avec

une sorte d'impatiente patience. Quel qu'il soit, l'art allemand a horreur de l'espace. Pour lui, une place laissée est une place perdue. Hélas! à force d'entassement, il donne la sensation du vide. Mais voilà beaucoup de théorie pour l'église de Dannemarie, modeste dans son vêtement de grès rose, malgré l'immodestie involontaire dont l'emplissent les dons de l'étranger.

A gauche, à droite, les rues s'allongent mollement, toujours garnies de benoîtes maisons. Çà et là, coulent quelques fontaines, dominées par un obélisque de pierre grise. Près de l'une d'elles, des femmes lavent du linge sous un grand parapluie en champignon, fixé dans la vasque.

La pluie commence à tomber. Dans quelle auberge entrera notre ami? Son embarras est grand. Tout autour de lui, fouettées par le vent, se démènent, tintent et résonnent des enseignes engageantes. Voici le Bœuf rouge, insoucieux de la mode, entouré de sa couronne verte; voici le Cerf d'or, sautant des haies de bronze; voici le Cheval hennissant, cabré sur un fond de prairie; voici compère le Brochet sur un plat; voici commère la Carpe sur un gril; voici le doux Mouton d'argent; voici le Lion superbe; voici la Pomme de pin; voici la Pomme de reinette; d'autres enseignes et d'autres encore, dans tous les sens! Quelques-unes, imprévues : le Canon d'or, qui lance une bombe aux

étoiles; les Hommes sauvages, qui, placés au centre d'une guirlande, exécutent benoîtement la danse du scalp; enfin, noir, très noir, infiniment noir, un Corbeau d'attitude souriante, qui paraît croasser la bienvenue.

En ce doux lieu, il existe donc autant d'auberges que de maisons, plus peut-être! Cette Dannemarie serait-elle par hasard une dame-jeanne où l'on boirait sans fin? Non; ces auberges restent volontiers désertes. A peine voit-on quelques bonnes gens s'attabler près des tasses où fume le café au lait, autour d'un *kugelhopf* doré, — quelle savoureuse enseigne! — et truffé de larges raisins d'un brun sombre.

Mais il est, en Allemagne, huit heures du matin : sept heures de notre monnaie. Notre ami va reprendre le train pour Belfort; de là, pour Paris. A cinq heures du soir, il sera de nouveau sur le boulevard, dans l'agitation effrénée des hommes et des choses, au cœur de l'adorable et terrible ville, où l'on prend toujours la place de quelqu'un.

Il ralentit le pas. Il veut goûter encore un moment de cette quiétude, si loin de tout. Il regarde les boutiques, les épiceries, où s'étagent les paquets bariolés de l'odieux tabac allemand, — pas une place n'est perdue pour les vignettes ou les caricatures; — les selleries, où les harnais et les valises se dissimulent sous un râtelier de cannes

à pique; les boulangeries, où s'entassent les massifs petits pains mous. Qu'est ceci? Un magasin de « nouveautés »? « Nouveautés » étranges, inadmissibles, de pur paradoxe, d'extravagant symbole! Les chapeaux de femmes, d'un candide mauvais goût, alternent ici avec de somptueuses couronnes mortuaires. C'est d'abord ce chapeau aux plumes énormes et retombantes, blanches sur un côté, noires sur l'autre; puis cette couronne de mort au large filigrane de clinquant, portant au centre un crucifix de cuivre. C'est ensuite cette couronne en verroterie qui supporte un ange rose aux ailes étendues; puis ce chapeau tapissé de roseaux verts qui s'inclinent sur un flot de rubans mauves.

Ah! ceci est fait pour devenir un motif de naïf sermon : le luxe de l'amour et le faste de la tombe... Mais combien loin de cette antithèse était l'intention du marchand qui a composé l'étalage! Il vend des choses diverses, et il exhibe ce qu'il vend. Aussi bien, le cher village ne médite guère ni sur l'amour, ni sur la vie, ni sur la mort. Il a la paix.

Cependant il fallut bien que notre ami rejoignît le train, emportant, avec un viatique de tranquillité surhumaine, l'image de la Dannemarie, pour qui les forêts ont tressé, jusqu'à l'horizon, une ceinture immense, bleuâtre, parfumée et virginale!

Mulhouse.

Dans une plaine féconde traversée par l'Ill et le canal du Rhin au Rhône, Mulhouse semble une image de très heureuse dignité humaine.

Mulhouse, c'est une ville de travail si franc, de volonté si droite ! Elle devient vite familière au passant. Tout de suite, il se retrouve en elle : dans ses rues comme dans son âme. Il se sent en pays d'amitié.

Amis, ces beaux arbres parmi les fleurs ; amies, ces hautes maisons aux toits bruns recourbés et festonnés ; amies, ces rues calmes où la richesse circule, ainsi que le sang dans les veines d'un corps vaillant.

Rien de vulgaire dans cette tranquillité ; rien de glacé dans ce goût commercial et industriel ; rien de plat dans cette lenteur méditative des esprits. Nous sommes en présence d'un peuple méthodique et bon, qui supporte avec allégresse les lois qu'il s'est données, — celles-là seulement !

A l'entrée de la ville, une place triangulaire est entourée de hautes maisons à arcades ; un jardin occupe le milieu de cette place. C'est là une sorte d'introduction qui nous invite à prendre grande idée de la cité qui nous reçoit. Le reste de la ville, très simple, très correct, très patriarcal,

combine, en une harmonie singulièrement douce, la fermeté alsacienne, la gravité suisse et l'esprit français.

Mulhouse est la ville du moulin (Mühle). Admirable et symbolique origine! Autour de ce moulin bâti sur les bords de l'Ill, se sont groupées des maisons. Au treizième siècle, la cité se fortifia. En grandissant, elle accrut ses privilèges. Elle eut, par exemple, le droit de conférer à qui elle voulait le titre de citoyen, et nul de ces citoyens ne pouvait être traduit devant n'importe quel tribunal du dehors. Si un citoyen tuait un étranger et s'il prouvait qu'il avait été provoqué, il n'était pas même condamné à une amende. Enfin de quelque crime qu'il fût accusé, *un citoyen ne pouvait pas être arrêté dans sa maison*. Ces privilèges et quelques autres aussi extraordinaires attirèrent dans la ville une population amoureuse d'activité et de liberté. Au quatorzième siècle, Mulhouse entra dans la Ligue d'Alsace, contre les seigneurs. Au quinzième siècle, elle chassa les nobles de ses murs. Elle fut dès lors une République.

La République de Mulhouse s'allia à la Suisse. Dès que la Réforme fut prêchée, elle l'adopta d'un seul élan. Si, vers la fin du seizième siècle, des querelles religieuses éclatèrent, ce fut à l'instiga-

tion de l'Autriche. Quand l'Alsace devint française, Mulhouse resta d'abord ce qu'elle était. Au dix-huitième siècle, elle développa d'admirables industries. Kœchlin, Schmaltzer et Dolfus venaient d'établir (1746) la première fabrique de toiles peintes. Dans les hôtels de l'ancienne aristocratie, on fondait de nobles ateliers. En 1798, après avoir délibéré, Mulhouse décida qu'elle se donnerait à la France.

Alors que toutes les cités appartiennent à une nation en vertu d'un traité, taché de sang par la guerre et d'encre par la diplomatie, Mulhouse, le 10 mars 1798, s'est faite elle-même française. Elle envoya des représentants chargés de dire à la Convention : « Mulhouse désormais est à la France. » On sait le nom de ces hommes. On sait de quelle émotion a battu leur cœur quand la Convention a répondu : Mulhouse est à la France. » Un lambrequin tricolore, conservé au musée, porte cette inscription : « *La République de Mülhausen* REPOSE *dans le sein de la République française.* » N'y a-t-il pas une grandeur étrange en ces quelques mots? Formule incomparable, calme comme la mort, féconde comme la vie !

Les églises et les monuments de Mulhouse sont modernes. On s'est contenté de les édifier d'après les meilleurs plans. Sagement on s'est appliqué, dignement on a réussi. Le même architecte a

construit l'église catholique, le temple protestant et la synagogue. Il a tâché de leur imprimer le style le mieux approprié à leur signification. Un pareil effort est un bel exemple d'impartialité artistique.

Dans ce fier municipe, de ressources si constantes, d'indépendance si jalouse, une maison devait être précieuse et significative entre toutes : la maison municipale, l'hôtel de ville. Voici donc le bon logis civique, le seul qui soit ancien à Mulhouse, celui-là-même dont Montaigne disait : « C'est un palais tout magnifique et tout doré. »

Imaginez un édifice à trois étages, orné d'un perron à double rampe qui donne accès à l'étage principal. Sous le perron s'ouvre une porte gothique. Les croisées, à triples baies sont du même style que la porte. L'architecte n'a pris à la Renaissance que ses bijoux et ses fleurs : par exemple, les volutes jolies qui couronnent les fenêtres du rez-de chaussée, le baldaquin à colonnettes, les délicats pignons des côtés !

Des peintures extérieures décorent les murailles. On les attribue à Christian Vackstorffer de Colmar. Voici un Moïse superbe, un Salomon triomphal. L'un est coiffé d'une toque à plumes ; l'autre est chaussé d'un maillot mi-partie : ils semblent proches parents de Guillaume Tell et de Gambrinus, héroïques comme l'un, indulgents comme

l'autre. Le Temps qui les suit déploie des muscles d'athlète. Quelques femmes sont peintes sur fond d'or, dans les niches à plein cintre de la façade. La Tempérance fait couler dans sa coupe un filet d'eau claire. La Justice tient une balance dont le fléau porte deux bassins d'or. A droite, se tient la Prévoyance avec ses attributs, le compas et la rose des vents; à gauche, la Vigilance, ayant à côté d'elle un épervier aux yeux moins perçants que les siens. C'est merveille d'étudier la puissance, la tension, l'énergie clairvoyante de ces visages de femmes, citoyennes accomplies, épouses modèles, grands et tendres compagnons de l'homme! En leur bouche, pas de ces vains propos, pas de ces bavardages où s'amollit, se corrompt, se dilue la vaillance virile, comme en un flot acide et intarissable!

Au mur de l'hôtel de ville est suspendue par une chaîne la « Pierre des Bavards ». C'est un pavé grossièrement sculpté en forme de tête. La face vultueuse, le front ridé, les yeux saillants, la bouche béante, disent la niaiserie des paroles vaines. Un magistrat garant de la paix publique, vrai censeur des paroles, faisait attacher ce masque de granit au cou des médisants, condamnés à le porter par toute la ville, un jour de marché.

Hélas! en 1871, il s'est fait, dans l'Alsace, un cruel silence.

Ensisheim.

Nous traversons la plaine qui s'étend entre les Vosges et le Rhin. Plaine tellement plane et plate qu'elle empêcherait d'imaginer les montagnes possibles si l'on n'apercevait, soulevés à quelques pas, ces gigantesques flots miraculeux! Çà et là, s'étendent de belles forêts, troupeaux d'arbres pressés les uns contre les autres; çà et là, isolés, se dressent des peupliers comme de sveltes bergers.

Au milieu de cette plaine, sur la rive droite de l'Ill, la ville d'Ensisheim semble tout entière un monument du passé alsacien. Sa grande voisine, Mulhouse, débordante d'activité, a un hôtel de ville toujours vivant. Ensisheim, au contraire, a un hôtel de ville mort, mais si rayonnant de beauté!

Ensisheim, sous la domination autrichienne, fut le chef-lieu du landgraviat de la Haute-Alsace. Elle devint, en 1431, le siège de l'administration de la Régence qui s'étendait aux deux Brisgau, au Schwarzwald, aux quatre Waldstætte suisses. Un historien écrit : « De quels droits ne jouissait pas la ville! Elle avait la faculté de battre monnaie ». Sans exagération, Ensisheim faisait une admirable proie. Pendant la Guerre de Trente ans, elle fut prise et pillée jusqu'à trois fois. Le

traité de Westphalie la céda à la France. Neuf ans après, en 1657, on y installa le Conseil souverain d'Alsace.

L'hôtel de ville avait été construit en 1535. Il a servi de siège magnifique à la Régence d'Autriche, puis au Conseil souverain d'Alsace. Il repose sur de vastes arcades grandes ouvertes. Ces arcades sont à la fois élégantes et trapues. Vestibule merveilleux tout illustré de blasons ! Glorieux narthex municipal ! Le pilier central se compose d'une puissante colonne entourée de six délicates colonnettes : des palmes ciselées et un exquis chapiteau ornent ce précieux faisceau.

L'hôtel de ville s'éclaire par trois grandes baies à meneaux. La baie du milieu, plus haute, semble présider à l'éclairage. Au premier étage, la salle du Conseil est d'une ampleur, d'une noblesse, d'une gravité inoubliables. Les murs sont revêtus de belles boiseries nettes et harmonieuses. Les cartouches du plafond arborent les armes de la Décapole. Les embrasures des fenêtres ont été récemment peintes à la fresque. Parmi les guirlandes et les rinceaux, nous distinguons une figure assez plaisante : c'est un singe au chapeau paré de plumes de paon. Ce singe porte un monocle qu'une chaîne d'or relie à son cou et il agite une palette chargée de couleurs. Il n'a pas d'autre vêtement. Mais quoi ! le grotesque a bien sa place dans les

cathédrales; ne le proscrivons pas des hôtels de ville. Hôtels de villes et cathédrales sont également les « maisons du peuple ». Or, le peuple a besoin de gaieté autant que de doctrine, de sel autant que de pain!

Au fond de cette salle, à l'endroit où s'asseyait le président du Conseil, on a placé sur un tréteau, dans une boîte de verre, le fameux aérolithe qui tomba à Ensisheim le 7 novembre 1492. Il pesait, dit-on, quatre quintaux métriques. Tant d'échantillons en ont été détachés qu'il ne pèse plus aujourd'hui que cent dix livres. On dirait une énorme éponge brune, pétrifiée. Involontairement les doigts se tendent pour l'effleurer. Éponge pétrifiée qui a été imbibée de ciel! Ce bloc a traversé l'infini de l'espace dans l'infini du temps; il a rayé de feu le sombre satin des nuits; il est venu choir ici, comme un caillou qu'un prisonnier jette pardessus le mur. Certes, la moindre pierre de nos carrières est aussi vieille; elle a une histoire aussi mystérieuse et elle est mille fois plus utile. Mais quoi! elle semble venir d'en bas, et ceci semble venir d'en haut. Cette différence-là (le dirai-je en confidence à l'aérolithe d'Ensisheim?) c'est justement celle qu'il y a entre la prose et la poésie.

En face de l'hôtel de ville, voici l'*hôtel de la Couronne*. L'hôtel de ville est le trésor d'Ensisheim. L'*hôtel de la Couronne* en est le fleuron.

Au-dessus d'un perron de trois marches circulaires que garnit, fine et fraîche, une double rampe de fer hospitalièrement élargie, la porte de bois ouvragé apparaît comme un régal. Au proverbe qui dit : « Triste comme la porte d'une prison », s'il y avait beaucoup de chefs-d'œuvre pareils à celui-ci, un autre proverbe pourrait répondre : « Gai comme la porte d'une hôtellerie ». Le marteau de cette porte est lui aussi un poème, un poème sonore. Léger comme une antenne d'insecte, il lance, en heurtant sa mignonne enclume, un appel hardi et bienveillant.

Au fronton de la porte, on lit la date MDCX. Sur la façade s'applique une autre loggia fleurie d'oves, de roses, d'écussons. Elle étale à son sommet un balcon carré dont la *couronne* est, comme il sied, la capitale décoration. Le haut pignon s'enjolive de consoles et de crochets. De chaque côté est planté un gentil petit obélisque, jouet d'étagère rustique. Hôtellerie où, tout de suite, les yeux se délectent. Turenne y passa la nuit qui précéda la bataille de Turckheim. A la veille de couronner sa gloire, il ne pouvait pas choisir un logis de meilleur style ni de meilleur augure.

Dans une salle du rez-de-chaussée, on montre un coffre-fort encastré en pleine muraille. Sertie en un panneau de bois, la porte de ce coffre est ornée de

barres de fer en croix, de gonds énormes, d'un gros anneau et d'une entrée de serrure démesurée. L'anneau rappelle les boucles des forçats. La serrure sent le cachot. Étaient-ce là de suprêmes avertissements aux incorrigibles que la vue de la prison voisine n'avait pas suffisamment édifiés?

La prison d'Ensisheim est un ancien collège des Jésuites, construit au commencement du dix-septième siècle. Elle peut contenir un millier de détenus. Quelques-uns de ses hôtes sont condamnés à perpétuité. Les détenus exécutent des travaux divers. Ils fabriquent surtout des objets de sparterie dont les *Guides* parlent avec admiration.

En face de la porte de la prison, postés de l'autre côté de la rue, deux soldats allemands, le fusil sous le bras, font sentinelle. Immobiles, les yeux levés, ils ont l'air d'attendre qu'un prisonnier descende de la fenêtre ou qu'un aérolithe tombe du ciel. Sous la prison glisse, libre, frémissante et joyeuse, la rivière. Son bruit doit inspirer de mélancoliques rêveries aux pauvres diables qui respirent derrière ces volets clos dont les planchettes sont dirigées obliquement vers le ciel.

Entre l'église et l'hôtel de ville, on a élevé récemment un monument un peu bizarre et très allemand. C'est une fontaine sans eau qui porte

une couronne dorée. Un médaillon enferme une tête casquée à la mode des croisés d'opéra-comique, avec cette inscription : *Rudolf von Habsburg*. Quatre petites vasques sont surmontées de figures fluviales sculptées en relief. Chacune de ces figures tient à la bouche une sorte de cigarette noire. Qu'est-ce ceci? Les écoliers d'Ensisheim se seraient-ils permis une irrévérencieuse plaisanterie classique? Mais non! cette cigarette noire, c'est le tuyau par où l'eau coulerait, s'il y avait de l'eau dans la fontaine.

Nous échangeons quelques mots avec un barbier du cru qui vend du tabac, des souliers, des chaussons, des cartes postales, des parfums.

— Y a-t-il à Ensisheim beaucoup de prisonniers?

— Beaucoup plus que du temps des Français.

— Et des soldats?

— A peine quelques hommes qui viennent de Mulhouse. Il y avait ici un bataillon, du temps des Français.

— La ville s'est-elle développée depuis l'annexion?

— Elle était plus grande, plus riche, du temps des Français.

Ces mots « du temps des Français », sont toujours délicieux aux lèvres des Alsaciens.

Notre barbier insiste pour que nous revoyions

le « météore ». Il dit : « le météore », avec une sorte de piété, comme il dit : « Au temps des Français ».

— On ne peut pas visiter la prison?

— Non, certes; ce n'est pas une ménagerie!

Tranchante comme un coup de rasoir, la ré ponse de notre barbier est parfaite.

Nous songeons alors aux prisonniers que nous avons rencontrés en chemin, traînant des tombereaux sous la surveillance d'un gardien armé d'un briquet de garde champêtre. Ces prisonniers coiffés d'une calotte brune, face rasée, avaient l'air de malheureux prêtres ou d'infortunés comédiens. L'un d'eux baissa la tête pour nous dérober son visage. Pauvre homme, notre regard n'avait rien d'offensant. Il était plein de larmes! Peut-on haïr des prisonniers? Ils payent leur dette. Hélas! seuls, les coquins en liberté, débiteurs insolents, nous paraissent haïssables.

Thann.

La ville de Thann s'étend au pied d'une très haute colline, où apparaissent les ruines d'un château. De grandes vignes s'élèvent presque jusqu'au sommet. La verdure y déploie une allégresse et une force ravissantes. Tandis que le versant opposé des Vosges étonne le voyageur par l'âpreté

de ses cimes dénudées, de ses silhouettes rocheuses, de ses chemins creux où pendent les racines des sapins, on goûte, sur les pentes qui regardent le soleil levant, une douceur pleine de fécondité.

Thann a une histoire très ancienne, plus ancienne assurément que sa vieille et enfantine légende. On contait jadis qu'un serviteur de saint Thiébault (évêque de Gubbio, en Ombrie), voyant son maître mort, avait pris un couteau et lui avait pieusement tranché le pouce pour l'apporter à l'église de son village, dans les Pays-Bas. Ce ravisseur cheminait jour et nuit, un bâton à la main. Un soir, brisé de fatigue, il s'assit au pied du château d'Engelbourg, planta en terre son bâton près d'un sapin, et s'endormit. Quand il se réveilla, il voulut arracher le bâton et reprendre sa route. Le bâton avait poussé des racines profondes. On comprit que la relique voulait demeurer en ce lieu. Une chapelle y fut bâtie à saint Thiébault. La présence d'une relique attira des pèlerins et contribua à l'accroissement de la cité. Les fidèles reconnaissent là le doigt de Dieu et le pouce du saint.

On a comparé l'église de Thann à la cathé-

drale de Strasbourg. Le rapprochement est terrible. Mais, si élégante, si eurythmique, si pittoresque, si riche en expressives et enchanteresses sculptures, l'église de Thann demeure digne d'admiration, même rapprochée de l'incomparable cathédrale.

Les diverses époques de l'art gothique s'y combinent à souhait. Le portail est du treizième siècle ; la grande nef et le chœur, du quatorzième ; la tour, du seizième. Placée sur le côté droit de l'église, près du chœur, la tour octogonale, surmontée d'une flèche, surgit, merveille de légèreté, de fraîcheur, de poésie.

Les vitraux, d'un beau style, sont de nature à faire comprendre à tous l'art du verrier. L'art du verrier est gothique par son origine, ou plutôt par sa consécration. L'architecture romane aimait l'ombre. Dans l'épaisseur de ses murs, ses fenêtres, avarement ménagées, ne donnaient aux nefs qu'une sorte de clair-obscur. Élargissant les baies, les étendant d'un pilier à l'autre, le gothique, au contraire, rêvait de supprimer la matière même de la muraille. Nous aurons donc, entre les contreforts qui sont une muraille extériorisée, des vitraux qui seront une muraille sublimisée. De cette cloison aérienne, la lumière coule désormais à flots. Jadis, dans les cathédrales romanes, des cierges piquaient l'ombre et semblaient

se refléter sur le fond d'or des mosaïques. Désormais, la mosaïque opaque est remplacée par le vitrail translucide. Le vitrail, c'est la cloison aérienne, mais prismatique, qui a mission de poétiser la lumière. Au début, les verriers, pour cuire et colorer leurs verres, n'avaient que de médiocres procédés. Mais quelles ressources dans leur génie! Quel sentiment de l'harmonie dans leur cœur! Nous connaissons telle verrière primitive où le sujet reste presque inintelligible sous l'enchevêtrement du plombage, et qui pourtant semble un bouquet de flamboyantes délices dans la gloire des cathédrales. Peu à peu, les procédés deviennent plus subtils et plus sûrs : le dessin apprend à se faire respecter par le plombage; on découvre la taille du verre au diamant; les contours assouplis favorisent les formes ; les personnages ont des gestes plus élégants, des nuances plus variées. Voici les incomparables vitraux du treizième, du quatorzième, du quinzième siècles, qui illustrent cette église de Thann, comme ils illustrent Strasbourg et Wissembourg. Ajoutons — c'est le lieu et c'est l'occasion — que, dans cet art, la décadence fut pour ainsi dire provoquée par l'excellence même des procédés. N'était-il pas tentant d'exécuter sur le verre ce qu'on exécutait sur la toile? Hé quoi! le four du verrier pouvait rivaliser avec la palette du peintre! Le verrier ne résista pas à

la tentation. Il fit de la peinture à l'huile sur verre. Confusion des genres, toujours préjudiciable à l'art! Pareillement, le jour où le tapissier réussit, lui aussi, à exécuter des tableaux sur étoffe tissée, il s'engage dans un contre-sens artistique. Tirer d'une matière des effets contraires à son essence, c'est une prouesse, mais une vanité.

De quelque côté qu'on l'examine, l'église de Thann fait éprouver la pure sensation du chef-d'œuvre. C'est le grand portail, entre deux contreforts, avec son ogive à voussures, ses statues, sa magnifique fenêtre, son pignon ouvragé; c'est le campanile du quinzième siècle; c'est la galerie qui tourne autour de l'édifice; c'est le portail latéral de gauche, où se dresse la statue de la Vierge; c'est l'élégante tourelle du côté droit!...

Autour de sa miraculeuse église, la petite ville s'étend calme, laborieuse et bonne. On aime ses monuments : une fontaine, avec la statue de saint Thiébault; les tours des anciennes fortifications; l'hôtel de ville, construit par Kléber, lorsque Kléber était architecte à Belfort. On aime surtout ses maisons à pignon aigu, à tourelle ou à balcon, ses vieilles maisons où toute l'âme de la vieille Alsace semble rêver et attendre.

Quand on lève les yeux sur la colline qui do-

mine Thann, on aperçoit, parmi des ruines, une sorte d'énorme douve de pierre, gigantesque anneau gisant à terre. C'est une obsédante vision.

En quelques minutes de marche, on arrive à cet anneau parmi les ruines d'Engelbourg, château du douzième siècle détruit par Turenne. Lorsque la mine a joué, la partie supérieure d'une tour, se détachant sans se briser, est venue s'appuyer sur un côté de sa circonférence. On dirait une lunette monstrueuse. Par un bout, cette lunette montre les collines d'alentour, pétries de verdure et d'ombre; par l'autre bout, le ciel aux nuances ou aux étoiles sans nombre. Les bonnes gens du pays appellent cette tour l'*Œil de la sorcière*. Le mot est d'une justesse saisissante. Mais il faut ajouter que l'œil de la sorcière a des regards de fée.

L'heure est venue de quitter Thann. Dans une librairie toute pleine de livres français et où l'on nous salue en français avant que nous n'ayons dit un mot, nous achetons une photographie de l'église. On enveloppe la belle image dans un lambeau de journal. En wagon, vers Mulhouse, nous déplions ce papier. C'est le *Journal officiel* français... Nos regards tombent sur la liste

des spectacles : Théâtre-Français : *Cinna;* Opéra-Comique : *la Dame blanche;* Vaudeville : *les Faux Bonshommes;* Variétés : *Faust et Patrie*; Palais-Royal : *Gavaut, Minard et Cie;* Porte Saint-Martin : *Patrie;* Folies-Dramatiques : *le Petit Faust*... Cette liste nous paraît de ce matin, pour ce soir même! Mais, en parcourant la feuille, nous apercevons un article de statistique qui se termine par ces lignes :

« On arrive ainsi à se faire une idée exacte du degré de puissance où la France est parvenue, sous le règne de Napoléon III. »

Qu'est-ce à dire?... Nous cherchons la date et le titre. Nous voyons : « JOURNAL OFFICIEL — *7 juin 1869.* »

Quand il a été distribué ici, par un beau matin d'été, ce *Journal officiel*, l'industrieuse cité de Thann était très tranquille en la très douce loi de France. La moindre inquiétude n'eût-elle pas été une sorte de blasphème muet? Nous songeons à cette époque, si proche et si lointaine à la fois. Y songer, c'est imaginer, pour un temps, que ce qui fut n'a pas été. Dans les grandes villes pleines de soldats, à Metz, à Strasbourg, l'illusion est vite rompue. Ici, dans la petite cité de beauté calme, on peut douter beaucoup plus longtemps.

Ah! de quelle joie profonde, de quel soleil idéal elle s'emplirait, cette vallée, le jour où le clocher

de Saint-Thiébault annoncerait, par son carillon, que ce qui fut est réparé.

Cernay.

A une ou deux lieues de Thann, sur la rive gauche de la Thur, la petite ville de Cernay dresse la crête de ses toits.

Cernay fut française de bonne heure. En 1634, les Suédois nous la cédèrent à titre de ville forte, avec tout ce qu'ils avaient conquis en Alsace sur les Impériaux. Quatre ans après, près de Cernay, Bernard de Saxe-Weimar, allié de la France, battit l'armée du duc Charles de Lorraine.

Généreuse petite ville industrielle, où travaillent avec tant de ferveur filatures et tissages, Cernay sait pratiquer toutes les sortes de vertus hospitalières. Voici, par exemple, un bel hôpital dû à la libéralité d'un de ses fils, un asile agricole pour les enfants pauvres et abandonnés.

De la Thur à la Petite-Doller s'étend l'Ochsenfeld, vaste lande de dix kilomètres carrés où sont tombés les Lorrains. D'où vient ce nom d'Ochsenfeld? Est-il vrai que jadis s'y soient tenus d'opulents marchés de bœufs? Place étrangement choisie pour de telles réunions! Sur ce sol stérile, sinistre, flagellé de tous les vents, ce

ne sont pas des bœufs superbes et des marchands heureux qu'on croit voir, dès que tombe la nuit! On dirait plutôt une vallée de Josaphat où, squelettes mugissants, les bœufs ressuscitent pour une sorte de *Marché dernier*. A maints endroits de l'Ochsenfeld, les bœufs vivants ne trouveraient pas une touffe de gazon à tondre de leur langue.

« Attila a passé ici, dit la légende, et l'herbe a séché sous les pieds de son cheval. » Ici, Attila aurait livré un long combat. Ce sol aurait donc absorbé le sang comme il absorbe l'eau, sans rendre une fleur en échange. De quel combat s'agit-il? L'histoire n'en garde pas souvenir.

Peut-être y a-t-il un peu plus de vraisemblance dans l'hypothèse d'après laquelle l'Ochsenfeld est le *Champ du Mensonge*, où Louis le Débonnaire, par la perfidie de ses troupes, fut livré à la haine de ses fils. Serait-ce donc ici que cette âme délicate, lettrée, discrète, toujours en proie à la cynique violence des temps, endura sa plus cruelle épreuve? Si clément, même dans sa légitime indignation, le malheureux homme n'a pas voulu maudire ses fils. Il a, dit-on, maudit seulement le champ où était née la trahison. Et l'herbe n'y a plus poussé.

Autre hypothèse, beaucoup plus précise! Sur ce sol ingrat que nous foulons, dans des souterrains, des légions sont couchées. En des nuits

marquées, les morts se relèvent, et, casque en tête, glaive en main, viennent faire le tour de la lande.

Comment expliquer tant de macabres traditions? Quelques historiens affirment qu'elles remontent à l'époque romaine. C'est ici, selon eux, qu'Arioviste, ce barbare d'une intelligence si lumineuse, fut, par l'impatience de ses soldats, contraint de livrer bataille à César, et qu'après des prodiges de valeur il vit s'anéantir sa puissance : hommes, femmes, enfants, tout était écrasé ou rejeté vers le Rhin ; il n'avait plus qu'à se retirer, pour y mourir, dans l'obscurité de ses forêts natales.

Une voie romaine, dont les vestiges sont encore apparents, traverse l'Ochsenfeld : elle allait vers Vieux-Brisach.

Le seul fait dont ce lieu ait incontestablement été le théâtre, c'est la lutte entre Charles IV de Lorraine et Bernard de Saxe-Weimar. Dans la défaite, le léger, l'inconstant, le voluptueux duc Charles retrouva soudain toute clairvoyance et toute intrépidité. La retraite qu'il conduisit suffirait à un autre prince pour l'illustrer.

Au passage, nous saluons l'élégant fantôme de ce duc. Il fut charmant et infortuné. Ses traités

avec Louis XIII attirèrent sur lui toutes les misères de la guerre. Son palais fut livré au pillage. Son pays, le plus peuplé de l'Europe, n'offrit plus que ruines et déserts. Pourtant son peuple ne cessait pas de l'aimer, parce qu'il le sentait si brave! Dès qu'il pouvait avoir une lueur d'espérance, ce peuple l'acclamait furieusement. Parmi les clameurs d'enthousiasme, les jeunes filles criaient en joignant les mains : « Dieu conserve et bénisse monseigneur et ses deux femmes! » Elles auraient pu dire : ses trois femmes. Charles, qui avait épousé à la fois la duchesse Nicole et la princesse de Cantecroix, devait se remarier, à l'âge de soixante-deux ans, avec Mlle d'Apremont-Nanteuil, qui n'en avait que treize. L'exquise petite ombre de Mlle d'Apremont-Nanteuil n'est pas de trop, en ce lieu désolé où nous songeons à elle, pour rendre le soupir à nos cœurs angoissés...

Reconnaissons d'ailleurs que les pas du « Fléau de Dieu » et la malédiction de Louis le Débonnaire perdent peu à peu de leur efficacité. En maints endroits de l'Ochsenfeld, s'étalent déjà des prairies ou s'alignent des sapins. Le travail humain est un si puissant exorcisme! Rien de néfaste ne résiste à la bénédiction sacrée de la main qui sème!

De la Schlucht à Munster.

Dans la voiture qui nous transportait de Gérardmer à Munster, au milieu d'un des paysages les plus nobles et les plus délicats qu'on puisse rêver, nous entendions deux industriels de Munster parler d'une contrée qu'ils venaient de visiter et où les gens leur avaient paru fort pauvres.

« Pourtant, répétaient nos deux compagnons, pourtant *ils ont de l'eau!* »

Ils ont de l'eau! Ces mots, dans la bouche de ces industriels, prenaient une saisissante expression. « Ils ont de l'eau, et ils sont pauvres! » L'eau, à l'heure présente, n'est-elle pas un don du ciel que l'industrie ne doit jamais laisser couler en vain? L'eau donne la force; l'eau donne la lumière; l'eau donne le pain!

A mesure que, par la merveilleuse route qui descend de la Schlucht, nous avancions dans la vallée, ces mots : « Ils ont de l'eau! » devenaient plus clairs et plus significatifs.

Parmi les hauts pâturages alpestres, parmi les escarpements et les aiguilles de granit, le long du chemin ombragé de noyers, à travers les forêts et les prairies, coulaient des ruisseaux sans nombre. Tantôt bondissants, tantôt alanguis, ils étaient également purs, également inépuisables. Et, tous,

si laborieux! Tous, contribuant de leur mieux à la prospérité des hommes! Filatures de coton, blanchisseries de toile, tissages, papeteries, scieries mécaniques, industries de toute espèce, puisent en cette eau vive le principe de leur développement. L'eau les nourrit, comme le sang nourrit le corps. Les sources sont les ressources du pays.

Voici Munster! Une abbaye de bénédictins, vers le milieu du septième siècle, s'était établie au confluent de ces cours d'eau : les ruisseaux de la Petite-Vallée et de la Grande-Vallée de la Fecht. Cette abbaye s'appela *Monasterium Confluentis*. De là : Munster.

L'abbaye prit bientôt une grande importance. Plusieurs de ses religieux devinrent évêques de Strasbourg. Dom Calmet, qui en fut sous-prieur, en écrivit l'histoire. Au seizième siècle, le protestantisme fut, ici, étudié avec attention, puis accueilli avec ardeur. L'abbé Burkard Nagel, un des premiers, s'engagea dans la Réforme. La vallée entière suivit.

Autour de l'abbaye s'étaient formés une ville et neuf villages. L'ensemble se nomme *Cité de Munster*. Les biens communaux restaient indivis entre les citoyens de la vallée. Quand l'abbaye eut cédé une partie de ses droits à l'empereur d'Allemagne, la Cité de Munster entra dans la

Décapole, ligue des dix villes impériales d'Alsace.

La Révolution française, dont l'action fut si efficace dans cette ville, organisa chacun de ces villages en commune. Mais les biens communaux demeurèrent pourtant encore dans l'indivision. Ce ne fut qu'en 1847 que la cour de Colmar en régla le partage. Rien n'est plus curieux, rien n'est plus édifiant que l'histoire de cette « commune », sous l'administration paternelle d'un syndicat que présidait le maire de Munster! Si belle tradition de tant de siècles ne saurait disparaître tout à fait dans les mœurs et dans les cœurs. Ce sens héréditaire de la solidarité favorisa le développement industriel et commercial de la vallée. Dans ses « marcaireries », la vallée de Munster entretient plus de six mille cinq cents têtes de bétail. Elle expédie chaque année ses fromages par 100,000 kilogrammes.

La ville de Munster révèle une sorte de santé énergique et drue. Sur la place du Marché, la grande fontaine et le temple protestant sont de pierre rouge. Le temple, de style roman moderne mais correct, porte un clocher carré flanqué de tourelles rondes. Au bout de la ville, l'église catholique élève hardiment sa flèche. L'hôtel de ville, de style Renaissance (1550), se couronne d'un pignon que décore l'aigle à deux têtes des empereurs allemands d'autrefois. L'admirable

école primaire a été fondée par les soins de Frédéric Hartmann (des établissements Hartmann, filature, tissage, etc.), pair de France, qui mourut en 1861, à quatre-vingt-neuf ans. L'hospice, la salle d'asile, la crèche sont dus également aux manufactures. Les établissements Hartmann datent de 1790. L'aïeul, s'arrêtant au bord de la Fecht, y avait fondé un petit atelier d'impressions sur toiles. Il produisit ensuite des indiennes, des perses. Quatre générations se succédèrent, ajoutèrent aux ateliers d'impression des ateliers de filature, de tissage, de blanchiment... Aujourd'hui, métiers et ouvriers se comptent par milliers.

L'eau qui court, l'eau qui chante, l'eau qui travaille, assidue et généreuse collaboratrice de l'homme, a porté bonheur au pays.

Turckheim.

Doucement, la vallée de Munster vient mourir dans la plaine. Les vignobles succèdent aux forêts. A côté de l'eau qui travaille et de l'eau qui guérit (l'eau de Soultzbach, par exemple), voici le vin, le beau vin d'Alsace.

A quelle époque remonte la fondation de Turckheim? Dans ce sol que nous foulons, on a trouvé maintes statuettes romaines, des « Mercure » par-

ticulièrement, des monnaies, des poteries, des substructions de villas. A partir du quatorzième siècle (1354), Turckheim fit partie de la Décapole. C'est dans cette plaine qui s'étend vers Colmar qu'un matin de janvier (1675) Turenne surprit les Impériaux : bien qu'ils fussent supérieurs en nombre, il les força à repasser le Rhin.

La ville de Turckheim forme un triangle dont chaque pointe est munie d'une admirable porte à voûte solide que surmonte une lourde tour carrée. Ce sont là les vestiges de l'ancienne enceinte disparue. Vestiges de l'ancienne église, une tour du treizième siècle s'élève sur une chapelle gothique près de l'église moderne. Dans les rues antiques de Turckheim se succèdent d'inoubliables maisons aux pignons aigus et dentelés. Leurs poutres sont ciselées, tantôt avec une ingénuité angélique, tantôt avec un extrême raffinement décoratif.

On trouve autour de la ville de délicieuses promenades, de fraîches châtaigneraies, des montagnes, des ruines : le mur de Hohlandsberg, le donjon de Pflixbourg, vieux nids de légendes toujours jeunes ! N'y verrons-nous pas apparaître la pauvre princesse, moitié femme moitié dragon, qu'un baiser peut rendre tout à fait femme, à moins qu'il ne la rende tout à fait dragon? N'y entendrons-nous pas le chant plaintif du *Weisses*

Fraulein, la dame blanche de Pflixbourg qui, en certaines nuits de printemps et d'automne, descend vers Turckheim, inconsolée?

Marchez pendant deux ou trois lieues ou prenez place dans un tramway électrique. Parmi les forêts de pins, vous arriverez au plateau de grès où est situé le couvent des Trois-Épis. L'église, bâtie en 1635 (l'ancienne église ayant été brûlée en 1633 par les Suédois), est tout entière d'un goût déclamatoire et fastueux. On dirait une tragédie de la jeunesse de Corneille, retouchée par Voltaire vieillissant. Des *ex-voto* y abondent, qui ne rappellent ni Corneille ni Voltaire. Blotti près de l'église, le petit cimetière est tout à fait ravissant.

Et, dans l'air magnifique qui semble saturé d'immensité vivifiante, au loin, on aperçoit Colmar, la vaste plaine du Rhin, la Forêt-Noire, l'infini.

Rouffach.

— Voilà où se trouvait le moulin du meunier Lefebvre. Ce meunier, qui avait servi quelque temps comme hussard, eut un fils, François-Joseph, à qui il aimait conter des batailles, le soir, assis devant la fosse de son moulin.

Devenu orphelin à huit ans, François-Joseph

fut poussé vers l'Église par un oncle; mais il suivit la pente où son père l'avait engagé. Il s'enrôle à dix-huit ans dans les gardes françaises, et met quinze ans à devenir sergent. La Révolution éclate. En cinq ans, il devient général de brigade. A l'armée de la Moselle, le général Lefebvre sert sous les ordres de Lazare Hoche dont il avait été l'instructeur aux gardes françaises. Général de division en 1794, il commande l'avant-garde dans les armées des Vosges, de la Moselle, de Rhin-et-Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Danube. Il ramène en avant nos soldats à Fleurus. Il fait trois mille prisonniers à Altenkirchen. Il arrête trente-six mille hommes à Stockach. Grièvement blessé au bras, il revient à Paris : le Directoire lui fait hommage d'une armure d'honneur. Après le 18 brumaire où, fidèle jusque dans le crime, il reste le complice calme et adroit de Bonaparte, il est nommé sénateur et promu maréchal. A Iéna, il commande la garde impériale à pied. Après Eylau, il reçoit l'ordre d'assiéger Dantzig. La place semble imprenable. Le siège dure plus de cinquante jours. Le maréchal meurt d'impatience. Il dit à ses artilleurs : « Je n'entends rien à votre affaire. Mais donnez-moi un trou et je passerai. » Une brèche est faite. Il passe! En Espagne, il gagne les batailles de Durango et d'Espinola. Il soumet le Tyrol. Pendant la retraite de Russie,

il marche constamment à la tête des troupes. Pendant la campagne de France, il se bat à Montmirail, à Arcis-sur-Aube, à Champaubert. Aussi incertain dans la paix que ferme dans la bataille, il se laisse nommer pair de France par la Restauration. Il meurt en 1819, à soixante-quatre ans. On sait combien Lefebvre était brusque et généreux tout ensemble. Il fut à tort accusé d'être illettré. Ce prétendu « illettré » trouvait pourtant des mots du plus grand style. L'aristocratie de la Restauration s'apprêtait à le railler, comme l'avait raillé la Cour impériale. Un courtisan parlait de son arbre généalogique. « Hé! ne soyez pas si fier, lui dit le fils du meunier; moi, je suis un ancêtre ! »

A chaque étape de sa vie, en France, en Allemagne, en Espagne, en Russie, Lefebvre aimait à se rappeler Rouffach, le pays natal, seule chose peut-être que sa mémoire d'enfant eût bien retenue. Il songeait aux légendes épiques que son père lui avait contées, assis sur le banc du moulin : — comment l'Empereur Henri IV s'était emparé de Rouffach par violence; comment ses hommes d'armes y commandaient en maîtres; comment, le jour de Pâques, l'ancien gouverneur du château osa faire enlever une jeune fille que sa mère conduisait à l'église... « La mère poussa un grand cri. Les hommes l'entourèrent, inquiets,

hésitants. Mais, dès qu'elles eurent appris l'outrage, les femmes n'hésitèrent pas. Elles coururent au château, brisèrent une porte et passèrent. La garnison lâcha pied. L'Empereur Henri V qui se trouvait là, bouleversé par cette brusque attaque, s'enfuit, demi-nu, jusqu'à Colmar. Il abandonnait à Rouffach sceptre, couronne et manteau impérial. Les femmes suspendirent ces dépouilles à l'autel de la Vierge. Pour rendre hommage aux victorieuses, le magistrat de la ville leur concéda le pas sur les hommes dans les cérémonies et le côté droit de l'église pendant les offices ». Le maréchal Lefebvre adressait, en passant, son hommage aux aïeules, aux héroïnes de là-bas. Il revoyait la ville aux pittoresques profils, les maisons aux grands toits gris, la vieille église Saint-Arbogast avec la haute tour de son portail, la flèche de son transept, ses beaux escaliers intérieurs, ses belles pierres tombales. Il revoyait la rivière en quelque sorte maternelle, cette Lauch qui court sur les cailloux ou qui s'endort sous les saules. Il revoyait surtout les montagnes, les chères montagnes aux cimes aiguës, aux larges contours vêtus de neige, de brume, de soleil, et qui sont éternellement ravissantes.

Vers le commencement d'avril, la plaine jalonnée de saules et de noyers qui s'étend jusqu'au Rhin se revêt de délices. La verdure saturée d'eau com-

mence à se lustrer. Le ciel, vers le soir, devient tout violet. Il y a alors, dans la campagne, un moment de silence qui est comme un sublime signal.

Colmar.

Dans Colmar, à chaque pas, le voyageur rencontre des choses qu'il croit connaître depuis longtemps, parce qu'elles lui sont devenues chères tout de suite et pour toujours : — les vieux logis bourgeois à tourelle fleurie; — l'ancien hôtel de ville du quatorzième siècle; — la maison Pfister dont les galeries, la cage d'escalier, les murs eux-mêmes paraissent dessinés par un menuisier qui, pour règle, aurait eu la baguette d'un magicien. Le long du canal, certaines vieilles rues, avec leurs antiques maisons aux traverses vermoulues, leurs ateliers bizarres aux fenêtres extravagantes, leurs ponts de bois aux planches disjointes, forment un paradoxal décor de mélodrame, perdu dans la plus honnête cité.

C'est à Colmar qu'a vécu un des meilleurs artistes du quinzième siècle, Martin Schongauer, peintre et graveur. Le Musée, admirablement installé dans l'ancien couvent des dominicains, possède quelques tableaux de ce maître. Notre cœur va vers lui, d'un élan fraternel. Il a tant de science

ingénue, de pénétration, de bonté. On sent qu'il a ouvert tout grands ses yeux et son cœur sur le monde.

La cathédrale Saint-Martin, commencée en 1160, a été terminée en 1360. Ses contreforts si simples et si élégants portent de très hauts pinacles. Elle respire tout entière une noblesse, une gravité, un charme sans pareils. Une rivière bouillonne au pied de ses murailles : leur ombre lui donne une grâce de flot lustral.

Dans la sacristie, on a placé la *Vierge au Rosier*, le chef-d'œuvre de notre Martin Schongauer. Cette Vierge est vêtue d'un manteau de pourpre tombant à plis lourds sur le sol. Ses mains pures ont des doigts longs et flexibles. Au-dessus de sa tête, sa couronne est soutenue par deux anges. Son visage, aux tempes un peu larges et bombées, exprime l'attention, l'indulgence et la paix. Créature toute virginale et toute maternelle ! Autour d'elle, se tiennent des oiseaux : rouges-gorges, chardonnerets, mésanges, les uns dans le rosier, les autres à terre, près des plis de son manteau. Le peintre a traité ces oiseaux avec une netteté vive et savante. Il leur a offert des tiges de plantain et des fraises mûres. Dans l'air que respire Marie, il voulait que tout fût joie et printemps.

Dans le tympan du petit portail sud de Saint-

Martin, on aperçoit saint Nicolas distribuant des monnaies. Hommes et femmes se pressent, avec une poussée de tout leur corps. Les visages reflètent l'espérance : le saint est si bon! — l'inquiétude aussi : eux-mêmes sont si indignes! Sur la caisse ouvragée de l'ogive, sur la frise fleurie, sur les pieds-droits de la porte, des têtes apparaissent, sans nombre. Elles sortent de la pierre, rient, rêvent, pleurent, menacent, grimacent. Parmi ces figures se distingue modestement un front pensif, un peu soucieux : c'est le portrait, dit-on, de maître Humbert, un des architectes.

Nous quittons la cathédrale. Il nous semble que toutes les têtes de pierre nous poursuivent de leurs regards, presque de leur voix.

En face de la cathédrale, au mur d'une maison, est suspendue une *loggia* en encorbellement ; des piliers délicats se dessinent parmi des arabesques et dans une nuée de figures nouvelles.

Nous parcourons la ville. Les maisons de bois, penchées les unes contre les autres comme de jolies vieilles femmes pour une intime causerie, portent en guise de décoration des têtes, des têtes toujours, des têtes sculptées à mine hospitalière. La *Maison des Têtes* paraît particulièrement peuplée et grouillante à souhait. Autour des fenêtres, des balcons, des lucarnes, et des pilastres, ce ne sont que satyres, sirènes, lutins, qui tous restent

bonnes gens, malgré leurs sourcils, leurs dents ou leurs cornes. La façade semble l'enveloppe illustrée d'un roman fantastique. Ici, de longues moustaches à l'italienne; là, des favoris à la russe; là, une chevelure flottante de poète ingénu; là, un front étroit de vieux cynique; là, un minois de jeune veuve friande; là, un masque d'homme-chien. Épopée caricaturale qui répond au soleil par un inépuisable sourire, ou qui égaie la neige elle-même par une intarissable bonne humeur!

Si jamais ville fut propice au travail et au plaisir également recueillis, c'est celle-ci. Appuyée à l'énorme rempart des Vosges, lequel, sur ses pentes, distille le breuvage éternellement jeune de ses vignes, elle a devant elle le calme de la plaine et du fleuve magnifique. Ici, tout doit être aisé, apaisé, choisi. L'homme qui a fait construire telle de ces maisons exquises, subtil connaisseur en bons vins et en bons livres, avait sans doute appris l'hébreu, le grec, le latin, le droit, les sciences, — et que la vie veut être tenue à l'écart, pour avoir tout son bouquet. Quand il passait la tête à sa fenêtre, au milieu des têtes sculptées, c'était, de plus, la tête d'un homme heureux.

Neuf-Brisach.

Près de la porte principale de Neuf-Brisach,

on lit cette inscription récemment gravée sur la muraille :

« ERBAUT : 1708
DEUTSCH : 1870. »

(*Commencé 1708. Allemand 1870*).

Les mêmes chiffres forment deux dates si différentes, si opposées, si tragiques dans leur contraste !

Après le traité de Ryswick qui l'obligeait à céder le Vieux-Brisach à l'Autriche, Louis XIV avait voulu créer, en face du vieux Brisach allemand, un Brisach nouveau, un Brisach français, qui pût réduire l'autre au silence et même l'anéantir.

Vauban fit donc, de la plaine alsacienne, surgir cette ville armée de toutes pièces. Un peu plus loin, il disposa le fort Mortier, pièce avancée de la forteresse. En 1793, Neuf-Brisach ruina en partie Vieux-Brisach. Cette arme qu'avait forgée le grand roi, la République la tournait contre les monarchies coalisées.

Les remparts de Vauban, fossés, bastions, embrasures, demi-lunes, ont toujours une majesté décorative plus pacifique que guerrière. On y sent l'effort admirable de cet homme de guerre qui concevait l'armement en vue de la paix et qui, par haine de ce qu'il appelle « les voies ensanglantées », s'écriait : « Les forteresses ne

doivent avoir d'autre but que de diminuer la consommation des hommes ! »

Neuf-Brisach a été pour lui l'objet d'une étude particulière. Le procédé dont il se servait ici, Vauban ne l'employa qu'une seule autre fois : pour Landau.

En visitant Neuf-Brisach, forteresse posée à même la plaine, si on lève les yeux, on aperçoit au loin, sur un rocher, les deux flèches et les silhouettes de Vieux-Brisach, forteresse antique, cible déchiquetée et superbe.

A l'entrée de la seconde enceinte de Neuf-Brisach, voici un « corps de garde » abandonné. C'est exactement le même corps de garde qu'à Montmédy, à Longwy. On croit voir nos petits soldats à pantalon rouge, assis sur un banc et regardant devant eux !

Régulière, correcte, froide, presque morte, cette petite ville demeure pittoresque par l'absence même de tout pittoresque. Elle semble d'un style curieux, par l'absence même de tout style. Vauban avait entendu fabriquer ici une ville forte : tout ce qui n'aurait pas concouru à son dessein aurait été faiblesse. C'est un polygone de huit côtés percé de quatre portes. Tracées au tireligne, les rues aboutissent à la place d'Armes. La place d'Armes, si vaste dans une si petite ville, paraît démesurée. Trois rangées de beaux

tilleuls l'entourent noblement, à la française.

La mairie à galeries de bois s'abrite sous une toiture immense et suraiguë. A quoi Vauban destinait-il les énormes greniers de la maison commune ? Il n'était pourtant pas grand ami de la paperasserie ! L'horloge de la mairie est surmontée d'un soleil d'or. Les armoiries de Louis XIV rayonnent toujours à l'écusson de la cité, qui est son œuvre. Les maisons n'ont qu'un étage. Elles se ressemblent toutes comme des sœurs jumelles. Deux ou trois bizarres maisons nouvelles, ainsi que le bureau de poste — édifice à clochetons et à baies romantiques — rappellent au passant que les architectes officiels d'outre Rhin sont des fonctionnaires rudement frottés d'esthétique. Les toits des maisons françaises sont de bons toits alsaciens, aux ouvertures innombrables. Vauban savait se plier aux difficultés du pays et s'accommoder aux usages, lesquels sont nés des difficultés elles-mêmes. Il possédait au plus haut point cette merveilleuse faculté d'adaptation qui s'appelle de son vrai nom : l'intelligence.

Sur la place d'Armes, l'église porte une tour carrée coiffée d'un bonnet d'ardoise. Une seule tour ! Elle est moins favorisée que les églises des autres villes de Vauban, Belfort, Montmédy, Longwy, Thionville, qui toutes ont deux tours de cette famille. Vauban avait pensé : « Neuf-Brisach

ne sera jamais une grande cité. Une seule tour lui suffit. D'ailleurs, c'est bien assez d'une tour pour servir de point de mire aux canons de là-bas ». Au portail, deux anges sont sculptés en relief dans le grès rose : anges replets au sourire de sensuelle extase, comme les aima le dix-huitième siècle où le mysticisme manquait d'exaltation. On entre! La sensation première est surprenante. Cette église, c'est une grange toute blanche! Bientôt on remarque de belles boiseries d'un goût fastueux et sévère à la fois, d'assez bonnes copies d'assez bons tableaux, un buffet d'orgues, un chemin de Croix avec des légendes en français : « Jésus tombe pour la deuxième fois... »

A Neuf-Brisach, il n'y a que les magasins indispensables : boulangeries, cordonneries, épiceries. Dans des auberges muettes tricotent des femmes vêtues de noir. La race est énergique, d'accent martial, faisant vibrer les *r*. Douceur des rues où ne passe personne! Parfois, le galop d'un cheval tombe dans le silence qui, troublé un instant, ne nous enveloppe que mieux de ses remous.

Kaysersberg.

Ceux qui veulent aller loin pour admirer disent par exemple : « En Bavière, Rothenbourg, sur la Tauber, près de Nuremberg, est une incompa-

rable vieille petite ville, restée si naïve en son corset de pierre! »

Oui, certes, Rothenbourg-la-Bavaroise mérite votre enthousiasme. Nous en venons et nous y retournerons. Mais, s'il vous plaît, que pensez-vous de Kaysersberg-l'Alsacienne? Ne voilà-t-il pas, sur l'honneur, des rues assez étroites et tortueuses, enroulées comme des nœuds d'anguilles le long des deux rives de la Weiss, à l'endroit où la rivière débouche dans la plaine? Ne voilà-t-il pas d'anciennes maisons renaissance dont la bonne grâce est irrésistible? Regardez autour de Kaysersberg ces massifs, ces montagnes d'Aubure et de Riquewihr. Des sentiers à peine visibles montent en zigzag dans les vignes; les vignes montent, épaisses et magnifiques, jusqu'aux forêts qui couronnent les montagnes. Goûtez, je vous prie, le vin de ces vignobles; il a un peu plus de bouquet et de chaleur que la bière, d'ailleurs si honorable, qu'on lampe par litres à Rothenbourg ou à Nuremberg.

Ici, l'histoire, elle aussi, a du bouquet et du feu. Kaysersberg fut d'abord un poste romain. Le fils de Barberousse y éleva un château auquel il donna le nom de son père. Du château de Barberousse subsistent cet énorme donjon crénelé, ces murs d'enceinte, ces tours. Les bourgeois de Kaysersberg eurent la jouissance des libertés, privi-

lèges et coutumes de Colmar. Cité impériale, Kaysersberg fit partie de la Décapole. Mathieu, duc de Lorraine, la prit en 1238. Vingt-trois ans après, Rodolphe de Habsbourg la reprit. Les rustauds s'en emparèrent en 1525 ; mais ils furent écrasés dans les champs de Scherwiller. Les Suédois, en 1636, y exercèrent leurs ravages accoutumés. Lors de la Réforme, en 1523, le curé Samson Hulner monta dans la chaire de son église paroissiale et se mit à exposer, en les approuvant, les idées de Martin Luther. Ne voulant ni se laisser convaincre, ni entrer en discussion avec leur propre curé, les paroissiens se précipitèrent sur lui tous ensemble, lui déchirèrent le visage à coups d'ongles et l'assommèrent.

Est-il possible que cette église-ci ait été le théâtre d'un pareil drame? Elle date de maintes époques; mais si l'on excepte le lourd clocher moderne, de forme malheureuse et percé de fenêtres banales, on peut dire que tout en elle s'est harmonisé avec tant de douceur!

Le tympan du portail principal contient un *Couronnement de la Vierge*. Assis sur un banc dont les pieds sont de délicats piliers romans, le Christ aux yeux saillants et bons, couronné lui-même, vient de couronner la Vierge. La Vierge ébauche un geste de surprise tendre. Sa bouche si petite est d'une enfant, son front pensif est d'une

mère. Deux anges (Michel et Gabriel), aux yeux saillants comme ceux du Christ, mais un peu moins pourtant, tiennent des encensoirs. De chaque côté du portail, des colonnettes romanes ont pour chapiteaux des palmes, des oiseaux, des sirènes placées en rond et de leurs mains tenant mutuellement leurs queues relevées.

Les piliers de la nef principale sont, comme le portail, du commencement du douzième siècle. Le chœur gothique est du quatorzième ; les bas-côtés, du quinzième. Dans le chœur, au-dessus du maître-autel, s'ouvre un retable du seizième siècle commençant. D'innombrables sculptures en haut-relief représentent la Passion, scène par scène. Sur le volet de ce merveilleux retable est peinte, sans doute par quelque élève de Hans Holbein, une *Salutation angélique*. Agenouillée devant son pupitre où repose son missel, la Vierge, au premier mot de l'*Ave*, pose ses doigts fuselés sur sa poitrine qui s'emplit de poignant et déjà maternel émoi. Près du chœur, au bout du bas-côté gauche, un autre retable représente une *Descente de Croix*. La Madeleine se penche sur la main du Christ que son baiser éperdu semble vouloir dévorer. Dans le bas-côté gauche, un *Sépulcre* du quinzième siècle a une naïveté émouvante. Autour du Christ se dressent, tenant des pots à parfum, des femmes dont les corsages étroits, les

seins menus et les jupes à longs plis semblent dessinés par Martin Schongauer, le vieux peintre colmarien.

Ainsi, près de ces piliers qui sont d'un roman si chaste, ornés de têtes si ingénues; entre ce bon *Saint-Sépulcre* et cette excellente *Descente de Croix*; devant ces hauts-reliefs qui représentent si pieusement la Passion du Christ, les paroissiens de Kaysersberg ont déchiré de leurs ongles le visage de leur curé! L'histoire ajoute que quelque temps après, les femmes de Kaysersberg, rencontrant une bande de luthériens qui venaient de Riquewihr, prirent des faulx et les mirent en fuite. Époques de troubles où les femmes empruntaient aux hommes leurs armes et où les hommes, si l'on peut dire, combattaient parfois à la façon féminine!

Derrière l'église, une chapelle demeure toujours ouverte. Nous y entrons. Dans l'ombre déjà profonde du soir, nous distinguons contre la muraille vingt têtes, cent têtes, mille têtes de morts. C'est un ossuaire du quinzième siècle. On y expose le cercueil qui servait au transport des cadavres pendant les maladies épidémiques. Tous les éléments de la mélancolie sont ici réunis à souhait. Le prince Hamlet n'aurait que l'embarras du choix.

A chaque pas, dans la ville, des maisons pittoresques dissipent cette sombre impression d'hos-

pitalité éternelle. Au pied même du château, une maison très vieille, un peu pauvre, à balustres et à colonnettes d'un luxe délicat (et qui porte cette enseigne en français : *Tailleur*), est un spécimen de l'architecture de pierre dont s'étalent là-haut les ruines indestructibles.

A côté, en une de ces vieilles maisons, éclate une fanfare de couleurs, roses vifs, rouges crus, verts criards. Ce sont des chapeaux de femmes, en un magasin de « modes ». Passons!

Presque partout, sur les édifices, à côté des sculptures et des ciselures, on lit : *Reno* et une date (*renovatum*, réparé). La réparation n'a pas été trop souvent un outrage. Partout s'arrondissent des écussons bizarres, mais décoratifs. L'un d'eux, daté de 1870, (mais non *reno*), représente un cœur où est plongé un grand couteau : on dirait un kugelhopf entamé par un gourmand. Sur quelques toits, les tuiles plates, au lieu d'être brunes comme à l'ordinaire, sont complètement verdies par l'humidité. Rien ne s'accorde mieux avec la teinte des montagnes et des vignes auxquelles ces toits semblent s'appuyer.

L'hôtel de ville, du seizième siècle, porte sur sa façade, de dimensions modestes, la précieuse parure d'un « cabinet » en saillie. Imaginez un window de pierre qui serait un modèle d'élégance. Ce « cabinet », ainsi que l'arcade en plein

cintre de l'entrée, s'orne de médaillons : têtes qui se hérissent, rosaces qui se fleurissent. Au premier étage, deux salles, communiquant l'une dans l'autre, sont ornées de boiseries. *Reno* sans nul doute, mais *optime reno!* Leur style solide et familier rappelle plusieurs chefs-d'œuvre de la Renaissance suisse. Des figures en marqueterie illustrent ces boiseries. Judith tient une tête, la Justice en personne tient une balance. La Justice est représentée sous les traits d'une femme au visage régulier, aux longues jambes gracieuses. Son costume — qu'on excuse l'anachronisme indiscrètement *reno!* — siérait à une parfaite bicycliste.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville, dans le cabinet du maire, se trouve une paire de sabots qui compte parmi les monuments de la cité. Ces sabots pèsent vingt-deux ou vingt-trois livres. Des clous énormes sont plantés dans la semelle; des bandes de fer imitant des bandes de cuir sont enlacées et bouclées de chaque côté. Qui pouvait porter ces chaussures d'un tel volume et d'un tel poids? Les légendes abondent ici comme des présents de Noël : elles sont à la mesure des sabots eux-mêmes. On dit qu'en décembre 1763 (pourquoi ne pas indiquer le jour et l'heure?), un géant étranger traversa la ville; des honnêtes gens le saluèrent, mais il ne leur répondit pas, tant il était las. Il alla mourir dans la neige, près d'Alspach.

On dit aussi que certains amateurs de mortifications chaussaient, pour certains pèlerinages, ces chaussures de supplice. — « Chaussures de supplice, tout simplement ! » répondent les ennemis des légendes. (Il y en a, même à Kaysersberg !) A les en croire, ces sabots, comme la « pierre des Bavards » de Mulhouse, auraient servi au bon temps à châtier quelque défaut. C'est à faire frémir le voyageur d'humeur trop nomade.

Ammerschwihr.

Plus encore peut-être que Kayserberg, Ammerschwihr a gardé son aspect du vieux temps. C'était premièrement une ferme royale. Ce fut ensuite une forteresse. Aujourd'hui, la cité d'Ammerschwihr ne semble plus être qu'une fermière, mais royalement belle.

Parmi les restes de l'enceinte se dressent la Tour de Défense *(Schelmenthurm)*, datée de 1534, tour énorme à toit aigu qui menaçait la plaine, et la porte *Oberthor* qui donne sur la montagne. L'église est du quinzième et du seizième siècles. Elle a cette vastité et cette douceur sombres qui sont parmi les plus délicieux enchantements. A l'extérieur, un grand crucifix (1609) est parmi les plus effrayantes apparitions. Horriblement maigre et long, le corps aux côtes sail-

lantes raidit ses jambes squelettiques. La tête au profil démesuré se penche avec un affreux accablement. Autour des reins, un haillon qui fut doré se relève comme sous le coup d'une bise éternelle.

Toute la petite ville rustique est pleine de pignons élégants, d'escaliers tournants aux formes délicates, de subtils encorbellements. Dans les rues, le bruit clair de l'eau rafraîchit le voyageur. Deux fontaines du seizième siècle ornent deux places minuscules. Sur une de ces fontaines, une statuette représente une sorte d' « homme des bois » velu et grimaçant, qui tient sans le lire un parchemin déployé.

Ammerschwihr est fière, à très juste titre, de ses vignobles si généreux et d'ailleurs si bien entretenus. Les grands échalas sont presque tous en bois de châtaignier. Ici, on plante des châtaigniers près des vignes, pour les vignes. On n'a pas besoin de leurs fruits. On ne sait pas même qu'ils peuvent avoir des fruits. On ne leur demande que de pousser. Ils poussent gaiement au bord des routes, fûts vernissés d'apparence presque métallique, feuilles aiguës et dentelées, arbres gracieux destinés à rester stériles.

L'été, pendant les soirs orageux, sous l'ouate des nuages qui se déchirent et s'éparpillent, les montagnes s'emplissent de teintes violettes si intenses qu'elles semblent poignantes. Çà et là,

plus éclairés, quelques sommets restent pâles et font contraste. Parfois, en une éclaircie, un rayon tombe sur un sommet, y prend tel ou tel arbre, le cisèle et le peint tout entier, noir sur un voile aérien de peluche blonde.

On éprouve ici le charme et aussi le « mal de montagne ». Montagnes immenses, vous insistez trop! Nous connaissons suffisamment la petitesse de l'homme. Les plus hauts clochers, eux aussi, paraissent un peu risibles. On dirait des aiguilles piquées par des nains railleurs sur la robe des géantes distraites. Beaucoup plus belles s'ouvrent, au flanc des monts, les carrières dont les clochers sont sortis. Carrières rouges, striées de verdure; écrins vides d'une farouche somptuosité!

Ribeauvillé.

Sur les montagnes qui abritent Ribeauvillé se dressent les châteaux de Saint-Ulrich, de Girsberg, de Hoh-Rappolstein. Ces rudes et menaçantes forteresses d'autrefois sont aujourd'hui des ruines pleines d'attrait. Cuirasse de cauchemar devenue enveloppe de rêve!

Les pentes voisines donnent un vin qui compte parmi les meilleurs de l'Alsace. Les vignes de Ribeauvillé occupent une place d'honneur sur cette arête vineuse qui va de Thann à Wissembourg.

On dit bien : « ligne de partage des eaux » ; pourquoi ne dirait-on pas : « ligne de partage des vins » ? Dans ce partage Ribeauvillé a joui d'une rare faveur. Ici, le raisin est surtout fruit des montagnes. C'est à une altitude de deux cents, de trois cents, voire de quatre cents mètres, qu'il mûrit le mieux : en plaine, la gelée a trop souvent raison de lui. Ajoutons que la culture de ces vignes est l'objet d'admirables soins. On sait combien les vignobles changent d'aspect suivant la contrée. Les vignes de Lombardie, avec leurs guirlandes de pampres, semblent des légions de treilles. Les vignes d'Alsace, avec leurs grands échalas, ont l'air de petites houblonnières. Il nous a paru, à nous profanes, que seules les vignes de Champagne étaient entretenues aussi religieusement. Et encore, en Alsace, à force de correction et de discipline, la culture de la vigne ressemble-t-elle à un culte !

Au moyen âge, Ribeauvillé, très riche seigneurie, appartenait à la maison de Ribeaupierre. Louis XIV donna la seigneurie de Ribeauvillé au duc de Deux-Ponts. On sait que le dernier seigneur de Ribeauvillé, Maximilien-Joseph, devint roi de Bavière. Il est le chef de cette étrange famille dont sortent le roi récent qui se croyait transformé en chien, et son prédécesseur Louis II, Louis le Songeur. Comment, devant le *Pfeif-*

ferhaus (Maison des Ménétriers) de Ribeauvillé, ne pas songer à ce Louis II que son peuple continue à aimer tant? A ce propos, un souvenir nous obsède, d'un caractère bien spécial. Récemment, à Munich, dans une immense salle de concert remplie d'une foule attentive, une gymnaste évoluait à la barre fixe attachée au plafond. Tout à coup, se laissant tomber dans le vide, la gymnaste se tint suspendue par les jarrets, immobile. Alors, sur son ventre de femme gainé de soie verte, comme sur un écran arrondi, un appareil à projection reproduisit successivement la figure des hommes les plus connus de l'Allemagne. Ce fut d'abord, par nécessité, l'empereur Guillaume II. Silence dans toute la salle! Ce fut ensuite le vieux Guillaume, celui que les rois, dont était Louis II, couronnèrent empereur à Versailles. Silence encore! Ensuite, Bismarck. Silence toujours! Enfin Louis II. Alors, la salle éclata en applaudissements. On sentit passer, en ces hommes que le hasard avait réunis, la plus unanime des émotions. Ils oubliaient où et comment était représentée la figure si chère à leur cœur. Ils reconnaissaient avec transport ce front haut, ces cheveux rejetés en arrière, ces paupières lasses sur de grands yeux pensifs, ce masque d'énigmatique tendresse marqué par la fatalité.

Qu'était jadis la ville de Ribeauvillé? Une forteresse ou, pour mieux dire, quatre forteresses réunies. Les quatre quartiers qui la composaient avaient chacun leur enceinte et communiquaient par une porte ogivale fortifiée. Seule, une de ces quatre portes subsiste, surmontée de sa tour carrée à cinq étages. La *Tour de la Boucherie*, comme on l'appelle familièrement, se couronne d'une balustrade où les armes de Ribeaupierre sont entourées du collier de la Toison d'or. Ses quatre gargouilles grimacent à l'envi, fort symboliquement.

Quelques maisons renaissance (quinzième et seizième siècles) gardent un caractère de haute bourgeoisie robuste. L'église, achevée à la fin du quinzième siècle, nous montre des bas-reliefs, des ferrures, des chapelles, des statues. Une Vierge de bois (Vierge de Dusenbach) a été, dit-on, rapportée de la croisade par un sire de Ribeaupierre. Dans le moderne hôtel de ville assez insignifiant, il n'y a de très significatif que les hanaps donnés à la ville par les seigneurs de Ribeaupierre et où l'on versait le vin d'honneur. A flot d'ambre, le Riesling vigoureux et le puissant Zahnaker ont parfumé ces hanaps de leurs nobles rasades. D'ailleurs, l'eau est, ici, non moins bien traitée que le vin. Sur la place du Marché, une très belle fontaine de 1536 porte, ainsi que la tour voisine, les armes de Ribeaupierre.

Nous songions à Louis II en passant dans la grande rue, devant le *Pfeifferhaus*. C'est là sans doute qu'il aurait voulu être né. Sur la façade de cette Maison des Ménétriers, un encorbellement orné d'une Vierge est soutenu par des figures d'anges. On ne saurait imaginer plus séduisante assomption architecturale (1). La corporation des ménétriers ambulants d'Alsace — les siffleurs! — tenait ses séances annuelles le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge. La *royauté* de cette corporation appartenait aux Ribeaupierre. Pauvre Louis II, dernier roi des « siffleurs », noyé si tragiquement dans ce lac mystérieux où il aimait à laisser flotter ses rêveries!

Ribeauvillé a un jardin public vraiment seigneurial (*Herrengarten*), créé au dix-septième siècle et planté de charmes, de marronniers, de lilas. Mais bien plus seigneuriales encore sont les promenades que l'on peut faire dans la montagne. Voici, à une demi-heure de la ville, le château de

(1) A la *Maison des Siffleurs,* l'exquise décoration d'une des fenêtres est portée par une cariatide d'un genre tout particulier! C'est un homme à moustaches, entièrement nu, mais chaussé d'énormes bottes. Il relève la tête, avec une expression à la fois étonnée et narquoise, comme pour examiner le chef-d'œuvre dont on confie ainsi la fortune à son dos.

Saint-Ulrich, et, de l'autre côté d'un ravin, le château de Girsberg. Construit au quatorzième siècle, le Saint-Ulrich garde, au milieu de ses ruines, une extraordinaire salle, jadis à trois étages, aujourd'hui à ciel ouvert, dont les murs sont percés de sept fenêtres vraiment inoubliables. Géminées et encadrées dans une arcade d'un beau cintre, ces fenêtres sont surmontées d'une ouverture qui est pour l'une un trèfle, pour l'autre une étoile, pour l'autre un losange, pour l'autre une ove, alternativement. Quand le soleil les regarde, ces ouvertures dessinent sur la muraille un jeu charmant. Plus grave, d'ailleurs plus ancien, est le Girsberg, dont on voit près d'ici le lourd donjon carré.

Selon la légende, ces deux châteaux auraient appartenu à deux frères, grands chasseurs devant l'Éternel. Hélas! l'Éternel ne semble pas vouloir grand bien aux grands chasseurs. La légende dit que le frère du Saint-Ulrich éveillait chaque matin le frère du Girsberg en lançant une flèche dans le volet de sa chambre. Un matin, le frère du Girsberg se réveille avant le jour, veut goûter l'aurore, ouvre son volet de chêne. A cet instant arrive la flèche fraternelle — la flèche fratricide. Hélas! ce n'est pas sur le frère du Girsberg que nous pleurons... Voilà, au donjon, la fenêtre sinistre! Mais, qu'est ceci? Au-dessous de cette

fenêtre, nous apercevons comme un grand oiseau qui bat de l'aile sinistrement. On dirait qu'il est retenu là par une force surnaturelle. Avec peine, nous détachons nos yeux de cette aile douloureuse qui palpite sans fin. Nous avons beau nous dire en partant : « Ce que nous prenions pour une grande aile, c'était peut-être une large feuille de quelque plante pariétaire. » En vain ! Le paysage que nous découvrons du haut du Hoh-Rappolstein, le troisième château à tour cylindrique de grès rose, planté au-dessus des deux autres comme en triomphe, cet immense et tendre paysage nous apparaît comme voilé d'un deuil fraternel.

Schlestadt.

Autour de Schlestadt, les Vosges forment un cirque d'enchantement. Des châteaux en ruines surgissent à la pointe des collines, fantômes du passé debout sous le soleil. Des eaux limpides circulent dans de riches vallées. Tout abonde en couleurs incomparables ; verts intenses des arbres et des prairies, violets légers des cimes lointaines.

Schlestadt est une ville ancienne, plus qu'ancienne si l'on peut dire, tant est profond le mystère où se perdent ses origines ! On prétend que les rois francs y établirent un palais. Charlemagne

y passa une nuit de Noël. Au quinzième siècle, Schlestadt donna le signal des grandes révoltes populaires. Ce fut un de ses fils, Jean Uhlmann, qui conduisit les paysans au combat.

Cité de lutte, cité de méditation, cité d'invention. Au treizième siècle, elle inventa l'art de vernisser la poterie. Au quinzième siècle, elle ouvrit une école dont le succès fut éclatant. Erasme, qui déjà savait tout, vint écouter les maîtres qui professaient « dans ce lieu de félicité et de sagesse ». Cette école fut brusquement fermée, au seizième siècle, par le « magistrat », inquiet de la voir accepter la Réforme. On nomme un autre fils de Schlestadt, Mentelin, qui dispute à Gutenberg la gloire d'avoir inventé l'imprimerie.

L'église Saint-Georges, en sa belle masse vivante, représente le treizième, le quatorzième, le quinzième siècles, et même le commencement du seizième. Elle porte une très élégante tour carrée, haute de soixante mètres. La tour de Saint-Georges est ornée de tout ce qui peut orner une tour : larges baies, meneaux, clochetons, balustres, pignons. Toutes les herbes de la Saint-Georges! On admire, dans la nef, certains piliers encore à demi romans, illustrés parfois d'une figure âpre et superbe. D'autres piliers sont d'un

gothique affiné et somptueux. Soutenue par un Franc en costume pseudo-grec, la chaire avec ses colonnettes, ses niches, ses statues, est une œuvre de véritable éloquence sculpturale. Saint-Georges combine tous les modes du gothique. Mais la belle pierre rouge possède une telle puissance d'harmonie que l'édifice n'offre rien de disparate.

Un dimanche de juin, en entrant à l'église au moment où en sortait la procession, nous avons vu la place jonchée de feuillages, de fleurs et de confetti. Pieux confetti, puissiez-vous racheter les autres !

La seconde église, Sainte-Foi, est surmontée de trois tours romanes. Celle qui se dresse sur la croisée est octogonale, avec deux étages de fenêtres et une étrange flèche pyramidale en pierre sombre dont les côtés sont légèrement convexes, Rien de plus austère et de plus compliqué, de plus barbare et de plus gracieux ! La chaire de « Sainte-Foi » (1773) imite son opulente voisine de Saint-Georges, modestement. Sur les panneaux est résumée la biographie de Saint-François-Xavier : il foule aux pieds une guitare et une couronne, c'est-à-dire la puissance et le divertissement ; il se rend chez les sauvages ; il en prend un sur son dos et il le porte à son ermitage ; un monastère sort du sol, comme sous un coup de foudre ; les sauvages reçoivent le bap-

têmе; le roi donne audience au missionnaire : il lui annonce que le christianisme devient religion d'État. Gloire au nouveau Constantin coiffé de plumes, comme un Mohican!

A Sainte-Foi, près des chapiteaux romans de forme cubique, de style si pur et si calme, apparaît tel chapiteau presque campaniforme, composé de têtes en bouquets et dont la bizarrerie est émouvante. Les bas-côtés ont une voûte en tiers-point. La voûte de la nef est cintrée. Le porche appartient à la période de transition. Ce mélange est plein d'harmonie et de candeur.

Dans la ville, au-dessus d'une large voûte ogivale puissante, s'élève une tour à galeries, flanquée de deux tourelles, où est placée l'horloge. D'autres tours, d'autres nefs, d'autres flèches se hérissent de toutes parts. A chaque pas, ce sont des surprises : maisons aux pignons suraigus, balcons ouvragés, façades en équerre, ogives fleuries, écussons précieux, amples fenêtres hospitalières. Quelques-uns de ces vieux bâtiments demeurent solides, fermes et corrects comme au premier jour. D'autres, un peu fléchissants, se sont accotés fraternellement, et, dans cette attitude, bravent l'injure du temps.

Mais voici l'image la plus haute que l'on

emporte de Schlestadt. Dans tout l'art de l'univers, y-a-t-il un chef-d'œuvre comparable à ce qu'on appelle « le moulage du cimetière »? Une jeune bénédictine avait succombé à quelque brusque épidémie. On transporta la morte dans une crypte et on jeta sur elle de la chaux. Pendant des siècles, la chaux garda l'empreinte de cette tête charmante. Un jour, en ouvrant une tranchée, on trouva un moule durci et vide. On y coula du plâtre. La merveille apparut. La jeune morte est coiffée d'une tresse en diadème. Le cou est nu. Le sein se dessine chastement sous les plis d'un voile. Les yeux semblent un peu enfoncés : une des paupières se soulève doucement. La lèvre nous sourit. Jamais, sur un visage humain, si divine suavité ne se refléta. Et c'est dans la fosse même, c'est dans l'absolue et définitive paix de la terre que, par le hasard, cette expression suprême a été saisie... Jeune morte du cimetière de Schlestadt, si douce, si belle, si sereine, que de grâce et de consolation sont en toi!

Scherwiller.

Terre si douce, et qui a bu tant de sang!

Par ce matin de printemps, les montagnes sont voilées d'un brouillard gai et fécond. Combien ce

brouillard est différent des brumes d'automne, mornes, muettes, et que semble remplir la mort des feuilles! C'est une vapeur pleine de sève, la vapeur d'un baiser sur la vitre du ciel. A travers ce brouillard, le perçant, le soulevant de toutes leurs forces, éclatent des chants d'oiseaux. Peu à peu, les montagnes dessinent leurs immenses ondulations d'un bleu gris. Les ruines des châteaux-forts y plantent leurs jalons de rêve. Les hautes vignes bien alignées, pareilles à des pépinières, les tranquilles maisons couvertes de larges toitures brunes, la rivière plissée de sourires sur son lit de cailloux : tout compose un tableau d'éternelle jeunesse et d'espoir sans fin.

Les pentes de nos monts sont d'une grâce telle,
D'un tel frémissement de rêve et de dentelle,
Que tous les mots d'amour sont trop vils à mon gré;
Le printemps, tendrement discret et diapré,
Comme un voile de pur miracle se déploie.
C'est un frisson d'amour en un frisson de soie.
Qui connaît la montagne et qui connaît avril?
Le charme en est mouillé, pénétrant et subtil;
Voici du blanc si blond et du lilas si rose!
Sous le délice frais du ciel qui se repose,
Parfois, dans les taillis, on dirait un peu d'or,
D'or respirable! Oh! vaste et frêle et pur essor!
Seuls, les rudes sapins dont la verdure calme,
Après l'hiver vaincu prend à peine une palme,
Semblent là, solennels et lourds, pour apaiser
Cet éveil virginal trop fragile au baiser.

Scherwiller! Au pied de la montagne où deux

châteaux s'étagent, une église blanchie à la chaux dresse sa flèche ciselée parmi de bonnes maisons aux toits en équerre. Près d'un petit chalet aux tuiles peintes et d'une petite usine vitrée, vers une gare de grès rose solide et joyeuse, des paysans endimanchés s'empressent vers le train.

Les noms des batailles anciennes nous émeuvent faiblement. Le sang depuis si longtemps est absorbé par la terre ! Il a fleuri et refleuri au bois noir des cerisiers que voilà. D'ailleurs, pour bien plaindre les morts des vieux âges, il faudrait les ressusciter à travers tant de deuils récents.

Poussés par la parole de certains prédicants réformés et surtout par l'aiguillon de la misère, les paysans alsaciens, les *Rustauds*, comme on les appelait, avaient pris les armes afin de hâter l'avènement du règne de Dieu sur la terre. Déjà, au nom de l'égalité des droits, Munzer avait soulevé les anabaptistes de la Souabe, de la Misnie, de la Thuringe, de la Franconie. Ils avaient ravagé la Saxe. Ils avaient passé le Rhin, au nombre de plus de trente mille.

Les esprits semblaient bien préparés à accueillir les déclarations les plus révolutionnaires. Les astrologues vendaient des almanachs qui annonçaient la fin du monde pour 1524. Vers le milieu

d'avril 1525, des désordres éclatèrent depuis Bâle jusqu'à Wissembourg. Georges Ittel, *schultheiss* (maire) de Blœsheim, prit, avec deux bourgeois de Molsheim, le commandement des insurgés. Il envoya dans les villages des messagers chargés d'annoncer que le rendez-vous général était fixé dans la plaine d'Altorf, près de Molsheim. Le quart des hommes âgés de plus de vingt ans et de moins de soixante, devait s'y réunir immédiatement après la fête de Pâques, laquelle tombait le 16 avril. Les villages qui ne se conformeraient pas à cet ordre devaient être pillés et brûlés. Presque tous obéirent.

Les paysans qui s'assemblèrent, au jour dit, dans la plaine d'Altorf furent très nombreux, trente mille, cinquante mille, dit-on en chiffres légendaires. Ils se rendirent ensuite dans la prairie de Heiligenstein, non loin de Sainte-Odile. Là, ils prêtèrent un serment qui mérite de compter parmi les serments politiques les plus vastes et les plus hardis. Ils jurèrent de ne déposer les armes qu'après avoir détruit le pouvoir de la noblesse et du clergé, et obtenu les satisfactions suivantes : liberté de prêcher l'Évangile, suppression des dîmes, intérêts et redevances, abolition du servage et des lois qui restreignaient l'usage des eaux et des bois et qui défendaient la chasse, droit de choisir son seigneur, d'élire et de desti-

tuer les baillis, de reprendre les biens communaux dont les nobles s'étaient emparés en tant d'endroits et de ne plus payer aucune rétribution aux ecclésiastiques. Le serment de la prairie de Heiligenstein ne contient-il pas en germe les principaux articles des cahiers de 89 !

Le commandement fut confié à Erasme Gerber, bourgeois de Molsheim, et à deux de ses concitoyens : Pierre et Diebold.

En général, les châteaux échappèrent à la dévastation : les Rustauds n'étaient guère en état d'entreprendre un siège.

Antoine, duc de Lorraine, craignant de voir la révolte gagner ses états, vient au secours des seigneurs d'Alsace. Les Rustauds décident que vingt mille d'entre eux iront occuper Saverne, afin de fermer aux Lorrains le passage des Vosges. Ces vingt mille hommes passent par Marmoutier, saccagent la merveilleuse abbaye, se présentent devant Saverne. Dans cette ville, leurs partisans sont forts nombreux. Un Savernois, Wix, à qui l'on avait confié un commandement, ouvre une des portes. Presque au même moment, les paysans des principautés de Salm, de Créhange, de Nassau, de Sarrebrück, de Deux-Ponts se soulevaient. Les paysans des environs de Dieuze, réunis dans

une prairie voisine de la ville, ont pris une résolution qu'ils formulent ainsi : « Nous consentons à vivre sous l'obéissance d'Antoine que nous regardons comme le meilleur des princes, mais il faut que nous soyons traités selon le contenu des articles que ceux d'au delà du Rhin ont semés et mis en avant. Il faut aussi qu'on nous accorde de faire paître nos bestiaux dans les jeunes bois. » Reinhardt, comte de Bitche, annonçait que, « sur six mille sujets, il n'en comptait que six véritablement fidèles ».

Le 14 mai, à la nuit tombante, le duc Antoine se dispose à aller de Sarrebourg à Saverne. Il fait partir son artillerie sous une forte escorte. Son armée se met en marche à une heure du matin. Il la suit vers quatre heures. L'artillerie avance lentement, à cause du mauvais état des chemins. C'est dans cette marche que, suivant la légende, le duc Antoine, emporté par son cheval, s'élança du haut d'un rocher jusque sur la route. A cet endroit appelé le *Saut du duc de Lorraine*, les trous dans les pierres seraient les empreintes laissées par les fers du cheval.

A huit heures, les Lorrains font halte. On amène un paysan rencontré en forêt, qui apporte au duc de Lorraine une lettre écrite (dictée?) par le chef des Rustauds : « Erasme Gerber de Molsheim, capitaine de la clère bande », proposait

un armistice pendant lequel on pourrait établir les bases d'une pacification. Antoine lit la lettre, envoie le messager dans la prison de Sarrebourg et poursuit sa marche. Le combat s'engage. Les Rustauds résistent d'abord avec succès. Mais un corps de cavalerie albanaise, qui faisait partie de l'armée du duc Antoine, jette le désordre dans leurs rangs. Les décharges de l'artillerie achèvent la déroute. Les fuyards s'étouffent aux portes de Saverne. Le duc envoie un héraut d'armes, accompagné d'un trompette, sommer les Rustauds d'accepter le combat ou d'ouvrir les portes. Ce héraut d'armes a un nom deux et trois fois illustre. C'est Pierre Gringoire, votre Gringoire, ô Victor Hugo! ton Gringoire, Théodore de Banville! notre Gringoire, à nous, Gringoire de l'histoire si différent du Gringoire de la légende! Accueilli par des arquebusades qui blessèrent mortellement son trompette, Gringoire revint au galop vers le duc. Le 16 mai, un des bénédictins expulsés de Marmoutier annonce qu'une troupe de six mille paysans s'avance pour entrer dans Saverne. Elle se trouve à deux lieues et demie, dans le village de Lupstein. Le duc envoie ses Albanais, ses Italiens, ses lansquenets et quelques pièces de son artillerie attaquer cette bande avant sa jonction avec Gerber.

Les paysans prenaient leur repas. A peine

eurent-ils le temps de disposer leurs chariots en cercle et de les garnir de madriers percés de trous pour tirer sans être vus. L'artillerie a vite raison de ces fortifications fragiles. Les Rustauds se réfugient dans les maisons, dans l'église de Lupstein. Les assaillants y mettent le feu. Favorisée par un mode de construction où le bois remplace souvent la pierre, la flamme envahit tout si rapidement que les assiégés ne peuvent même pas tenter une sortie : plusieurs milliers d'hommes périssent misérablement. La nouvelle de ce désastre consterne Gerber et ses troupes de Saverne. Ils envoient au duc Antoine des parlementaires, promettant de mettre bas les armes, de se disperser, de réparer les dommages causés par eux. Mais ils demandent qu'aucun d'eux ne soit inquiété pour la part qu'il a pu prendre à la révolte. Que répond le duc! Il ne veut pas leur accorder ces conditions qu'il juge trop favorables. Il exige que ses ennemis se rendent à discrétion. D'après les principaux historiens, « il promet seulement aux simples soldats de n'être pas recherchés ». Les Rustauds, après avoir longuement délibéré, déclarent qu'ils se soumettent. Le lendemain, 17 mai, ils commencent à s'attrouper devant les murailles de Saverne et à défiler en présence de la milice bourgeoise, pour s'acheminer vers leurs villages.

Alors se produit un incident qui reste sinistrement énigmatique, pareil, dans ses causes et dans ses résultats, à ce qui sera, trente-sept ans après, la mystérieuse affaire de Vassy. Il advint qu'un lansquenet se prit de querelle avec un Rustaud. Des injures furent échangées, puis des coups. Les compagnons des deux adversaires se mêlent à la lutte. Quelques cris de : « Vive le gentil Luther! » retentissent. Tout à coup, un homme dont on ignorera toujours le nom prononce ces paroles : « *Frappe dessus! Il est permis* ». Les lansquenets de se ruer sur les paysans. Désarmés, les paysans reculent vers Saverne, tâchent de baisser la herse, se barricadent dans les rues. Ils se défendent de leur mieux. Le massacre est effroyable. De toutes parts, le sang ruisselle. Antoine ordonne vainement de faire quartier. Certains historiens prétendent que dix-huit mille paysans périrent ce jour-là. Plusieurs bourgeois de Saverne, des femmes, des enfants, trouvèrent la mort au milieu du pillage. Gerber fut pendu par les Lorrains. Ittel fut torturé, puis écartelé par les Strasbourgeois.

Le 18 mai, l'armée lorraine quitte Saverne. Elle loge à Marmoutier, traverse Wasselonne, s'avance vers Molsheim. Les habitants de Molsheim qui redoutent son indiscipline, refusent de la recevoir. Le duc déclara qu'il traiterait Molsheim

en ville prise d'assaut, si elle ne lui remettait pas sur l'heure une somme qu'il fixe. Molsheim paya, mais elle n'eut pas à abriter l'armée, inquiétante protectrice du pays.

Le 20, dès l'aurore, les Lorrains se dirigent vers Saint-Hippolyte. L'avant-garde, arrivant au village de Stotzheim, aperçoit des flots de poussière soulevés par une multitude en marche. Elle a le temps de gagner Scherwiller. Les Rustauds se trouvaient non loin de là. Ils se rangent en bataille derrière une ligne de chariots pour arrêter la cavalerie, abritent leurs ailes dans les pentes hérissées de vignobles, se fortifient dans le village même. Ils ont une douzaine de fauconneaux et une centaine d'arquebuses à crochets. Combien sont-ils? Vingt-quatre mille suivant les uns, seize mille suivant les autres. Le duc Antoine, prévenu par les messagers de son avant-garde, accourt avec sa cavalerie et son infanterie. Le chaleur est accablante. Dans l'espace de huit lieues qui sépare Molsheim de Scherwiller, beaucoup de troupes restent en arrière, particulièrement les lansquenets pesamment armés. Le duc arrive à six heures du soir à Scherwiller. Un conseil de guerre est réuni en hâte. On propose de remettre l'affaire au lendemain. La moitié de l'infanterie manque à l'appel. La cavalerie est harassée. On connaît mal le terrain. « Combattons tout de suite, interrompt un

capitaine allemand. Il fait encore grand jour. Une nuit au milieu des alarmes ne reposerait guère nos hommes. Les retardataires vont nous rejoindre. Ne donnons pas à l'ennemi le temps de recevoir des renforts. D'ailleurs, quoi que vous décidiez, mes camarades et moi, nous allons marcher ». On distribue du pain aux combattants. On défonce des tonneaux de bon vin. On s'approche des maisons en rampant le long des haies épaisses que les Rustauds n'avaient pas eu le temps de brûler. Le village est emporté. Les pauvres canonniers rustiques avaient maladroitement placé leurs fauconneaux sur des chevalets si élevés que les projectiles n'effleuraient même pas le fer des piques. Accompagné de quelques-uns de ses hommes, un condottiere italien, Dagobbio, rompt la ligne ennemie. L'armée passe par la brèche, renverse tout. A la faveur des ténèbres, les Rustauds essayent de gagner la forêt. On les massacre. Douze mille, dit-on, tombèrent autour de Scherwiller. Dom Calmet a vu des ossements accumulés dans des chapelles construites çà et là, des ossements entassés dans les champs, par monceaux de plusieurs pieds.

L'armée victorieuse coucha au milieu des morts. On remarqua, comme une des choses qui avaient le plus contribué à la défaite des Rustauds, que les luthériens chargeaient leurs mousquets

debout, exposés tout entiers aux feux de l'ennemi, tandis que, pour charger les leurs, les lansquenets se mettaient à genoux et les Italiens à plat ventre.

Au moment où nous quittons Scherwiller, dans la nuit, sur les montagnes, s'allument des feux : les uns semblent au ras de terre ; les autres, très haut ; tous, également rouges, tranquilles à souhait ! On sent qu'auprès d'eux il y a des âmes, et qu'ils sont presque des âmes eux-mêmes.

Echery.

LA FILLE MORTE

De sentier pour monter au château d'Echery,
Point ou si peu ! Mais quoi ! Chaque pas est fleuri.
La fleur du serpolet et la fleur de l'oseille
Forment sur les côtés une plaque vermeille,
Un amas empourpré qui frémit. Au-dessous,
L'eau gazouille, invisible, et se perd en remous.
Le fier château n'est plus que vieux murs qui s'épandent.
A peine si, là-haut, on distingue au ciel clair
Une ouverture avec une rampe de fer.
En face, on voit surgir, en pente hérissée,
Une montagne, masse effroyable et tassée.
La *Montagne de la Fille-Morte*. Jadis,
Le plus dur des barons de tous ces burgs maudits,
A l'un de ses vassaux prit sa fille. Le père
Retrouva la victime au lit du noir repaire,
Et l'acheva. Sur son tombeau vite creusé,
Chaque homme du pays en passant a posé
Une pierre. Et l'on vit d'abord une jonchée
De rocailles dans l'ombre aux coteaux arrachée !

Puis ce fut lentement un monceau qui surgit,
Puis un lourd tumulus qui sans fin s'élargit,
Puis — dans le désespoir et le deuil, sans relâche,
Les fils des petits-fils continuant la tâche —,
Tout un mont de vengeance et de sombre pitié!
Sous ce mont dominant l'affreux burg châtié,
Dans son pesant sommeil doit s'apaiser ton rêve,
O Fille morte! Et si le peuple qui s'élève,
A ton sépulcre énorme, écrasant et fatal
Apportait les débris du château féodal,
En l'absorbant parmi la ronce et l'aubépine,
Le mont serait à peine accru de sa ruine.

Barr.

Imaginez des montagnes dominant des forêts, des forêts dominant des vignes, des vignes dominant une ville, une ville dominant la vaste plaine d'Alsace. Cette ville heureuse, c'est Barr.

L'hôtel de ville est un ancien château décoré d'un balcon. A côté, une maison à tourelle et une fontaine à ciselures sont deux précieux présents de la Renaissance. Cet hôtel de ville a une histoire assez enchevêtrée. Il remplace un château qui remplaça une forteresse, laquelle fut, à ce que l'on prétend, détruite par le diable en personne. S'il fallait vraiment que le diable intervînt pour que cet hôtel de ville se formât avec son joli entourage, le diable, cette fois, a eu de l'esprit et son œuvre est bon.

L'antique cité de Barr s'enrichit de maisons

toutes neuves et riantes que recouvrent de grandes et hautes toitures de tuiles. Ce sont des « jeunesses » coiffées à la vieille mode.

Pour alimenter de rêverie ses heures de repos, la ville actuelle a sa très large part de ruines admirablement situées et dessinées. Parcourez des yeux le sommet des monts. Voici la tour de Spesbourg. Voici la masse hérissée de Landsberg. Voici l'enceinte et les deux tours écartées d'Andlau, couronne bizarre qui de chaque côté porte un gigantesque fleuron. Voici enfin la terrasse de Sainte-Odile. A Sainte-Odile, il y a la « Chapelle des Larmes ». Ceci est la Terrasse des Rêves.

Obernai.

Les vallons sont plus verts; les grands escarpements boisés ont une courbe plus élégante; les prés et les vignobles se déploient avec plus de somptuosité.

La montagne de Sainte-Odile, en ce front des Vosges tout hérissé de ruines sauvages, est toute couronnée de paix. Cette montagne de Sainte-Odile semble un temple d'éternelle sérénité. Être là, calme dans la nature si calme, pur dans l'air si pur!

Inoubliables silhouettes d'Obernai : vieille tour à créneaux, haute tour à échauguettes, flèches de

pierre brunâtre, puissantes et délicates, solides et ouvragées!

Charme inoubliable d'Obernai! Dès que le nomade posa le pied ici, il dut connaître la sensation de la patrie. Qui ne voudrait pouvoir signer : « Un citoyen d'Obernai, ville libre de France »?

Ce sol d'Obernai conserve des traces de très anciennes habitations. Gaulois, Gallo-Romains, rois d'Austrasie, ducs d'Alsace, ont passé ici et ont donc voulu y demeurer. Une ferme royale (*villa regia*), construite par les rois d'Austrasie, servit, dit-on, de résidence aux ducs d'Alsace et particulièrement à Etichon (Atticus), père de sainte Odile. Sainte Odile serait donc née en cette *villa regia*. Au onzième siècle, le père de Frédéric Barberousse, Frédéric le Borgne, duc d'Alsace et de Souabe, est venu s'y établir. Érigée en ville libre impériale par Frédéric II, entourée de solides murailles, Obernai fit partie de la Décapole. Elle résista aux Armagnacs, en 1444. Elle fut prise et assiégée trois fois en quatorze années, pendant la guerre de Trente ans. C'est à Obernai qu'en 1679 la noblesse de la Basse-Alsace prêta serment à Louis XIV.

Clochers et chapelles, boiseries et ferrures, halles superbes et maisons bourgeoises, portes cintrées et écussons, puits et fontaines, tout, jus-

qu'au cimetière même, abonde en puissants chefs-d'œuvre. Arrêtons-nous pour boire un peu d'eau limpide à cette belle fontaine datée de 1579 et couverte d'inscriptions bibliques; peut-être y boirons-nous, goutte à goutte, claire comme de l'eau de roche, la sagesse des nations.

Nulle part, la grâce de la Renaissance ne s'est exercée avec plus de finesse et plus de fraîcheur. Vieille assurément, la ville exquise a une vieillesse de fée, gardant sous ses rides la jeunesse invincible de son doux sourire et de ses doux yeux.

Ici le seizième siècle, en une fécondité délicate, en une inspiration fleurie, semble avoir réussi à s'éterniser. Le temps n'a su ni rompre ni faner les dentelles de pierre. L'écheveau des rues étroites est toujours délicieux à débrouiller. Plantés de beaux platanes bruissants, les remparts s'allongent en promenoirs de rêve. Bordée de maisons et brodée d'ombres pittoresques, la rivière évoque l'idée d'un canal vénitien. Mais de quelle Venise s'agit-il ici? D'une Venise sans morbidesse ni fièvre. D'une Venise où l'on respire la salubrité d'un air balsamique. Ici, l'enchantement est à la fois très pénétrant et très vivifiant. Voici des houblonnières et des pommiers sans nombre. Dans

les houblonnières d'Obernai, on croit goûter une amertume cordiale et saine. Chaque pommier d'Obernai paraît être l'arbre du Bien.

Rosheim.

L'ancienne ville impériale qui fit partie de la Décapole, placée dans un pli de terrain comme dans un pan du manteau des Vosges, déborde sur la plaine. De très loin, on aperçoit une tour noire et une tour blanche.

La ville enregistre dans ses fastes des incendies, des pillages et des massacres. La guerre des Armagnacs et la guerre de Trente ans lui furent particulièrement cruelles.

Charlemagne, dit-on, posséda ici un château de chasse. Serait-ce cette maison (*heidenhaus*), maison si vieille et pourtant insuffisamment vieille! L'hôtel de ville a une belle inscription qui rappelle élégamment l'affreux sac de la ville au commencement de la guerre de Trente ans. Une curieuse image de la Vierge, peinte sur le mur, fait sentinelle sur une des portes.

La tour noire est celle de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. A l'extérieur, voici une gracieuse décoration et, sur le faîte, des groupes sculptés, qui chantent la légende de l'église elle-même. Le *leitmotiv* est cette figure placée à la base du

clocher, vague silhouette accroupie qui tient une bourse. On conte que l'architecte, manquant d'argent pour poursuivre son œuvre, fit lui-même une quête. Cette figure symbolise cet étrange effort artistique. Figure accroupie de Rosheim, ta place est marquée sur presque toutes les cathédrales! A l'intérieur, l'église Saint-Pierre et Saint-Paul a toute la vastité sombre du roman. Par ses fenêtres étroites, se glisse une lueur avarement mesurée, très favorable aux plus poignantes méditations.

De Niederhaslach à Molsheim.

Contrée si riche en souvenirs, en paysages, en chefs-d'œuvre! Allons, par exemple, de Niederhaslach à Molsheim. Le village de Niederhaslach s'est formé, lui aussi, autour d'un monastère. Les monastères croissaient et se multipliaient naturellement sur ce doux sol, à l'abri de ces douces montagnes. L'église en grès rouge est admirable. Elle eut, dit-on, comme architecte, le fils de l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. N'admettons cette légende que comme symbole. La délicate église peut bien paraître la fille de la sublime cathédrale.

Non loin, voici un amphithéâtre rocheux d'où bondit une cascade. Voici le Nideck, ses ruines,

sa haute tour carrée, son opulente poésie. Voici le Schneeberg où sorciers et sorcières, meneurs et meneuses de loups formaient des rondes interminables. Aujourd'hui, assis près d'une table d'orientation, nous voyons se ranger autour de nous — ronde éternelle, ravissante sorcellerie! — les sites les plus merveilleux, le Girbaden, Sainte-Odile, la double pointe du Donon, la plaine de Lorraine aux vastes étangs, les châteaux de Saverne, de Strasbourg, la plaine d'Alsace, la Forêt Noire. Ce sont là des meneurs et des meneuses de rêves.

Mutzig.

Nous arrivons à la curieuse petite ville de Mutzig, sur la Bruche, au pied de la colline aux rochers. Le château de plaisance que les évêques de Strasbourg firent construire à Mutzig avait été transformé en manufacture d'armes. Jusqu'en 1870, on y fabriqua des fusils pour nos soldats. Des officiers d'un grand mérite présidaient à cette fabrication. Si près de l'Allemagne, ils étaient à même de comparer. La comparaison leur semblait rassurante. L'un de ces officiers nous a raconté maintes fois les essais de tout genre qu'il a faits à Mutzig, un peu avant l'année terrible. Il constatait de plus en plus clairement la supériorité du fusil Chassepot sur le fusil Dreyse.

La guerre éclata. Ce ne furent ni les fusils, ni les hommes qui, chez nous, restèrent inférieurs.

Molsheim.

Molsheim semble un guerrier du vieux temps qui s'est endormi dans sa vigne, sans quitter son armure. Les fortifications que le moyen âge a données à Molsheim subsistent, presque intactes, au vingtième siècle. A l'entrée, un énorme donjon carré nous en avertit.

Molsheim a une noble histoire. D'abord, elle fut la rançon de Mulhouse que les évêques de Strasbourg réclamaient : « Prenez Molsheim et laissez-moi Mulhouse », leur dit, au commencement du quatorzième siècle, l'empereur Henri VII. Les évêques de Strasbourg acceptèrent Molsheim et en eurent contentement. Molsheim devint une fastueuse cité. De là, au quatorzième et au quinzième siècles, des attaques réitérées, des pillages. A partir de 1573, la ville eut son hôtel des Monnaies. Elle a toujours ses vins d'or.

Elle a aussi son église du quinzième siècle, où le gothique se meurt en flamboyant. Clochers, nef, transepts, sont de dimensions superbes. Dans le côté droit se creusent des tribunes assez vastes pour contenir une cité. Piliers et voûtes sentent déjà la Renaissance. Les nervures des

voûtes s'entre-croisent en dessins variés ; les chapiteaux s'évanouissent ; la naissance de l'arcade n'est indiquée qu'en un seul pilier, près de l'entrée, par une espèce de corbeille légère. Les chapelles latérales datent du seizième siècle.

A Molsheim avait été fondée, en 1580, une école de jésuites qui devint fameuse. Transformée en université par l'évêque Léopold d'Autriche, cette école fut, par Louis XIV, transportée à Strasbourg. Dans l'église cent détails, à force de complication et de subtilité, rappellent le goût jésuitique. A gauche, dans une chapelle du chœur, une série de peintures murales content les aventures édifiantes de saint Ignace. Des figurines et des ornements en stuc se multiplient avec une étrange profusion. A la base des piliers sont sculptés de petits personnages en extase. Les piliers du chœur portent des lions de pierre aux pattes d'aigle qui tirent une langue métallique. Quand les œuvres d'art ressemblent à des jouets, c'est un signe certain que l'art a vieilli, et que même il va retomber en enfance.

Derrière l'église, en une rotonde ouverte, nous voyons un groupe de statues : le *Christ au Jardin des Oliviers*. Oliviers ébranchés et rasés à ce point que l'on se demande si le philosophe scythe n'a pas passé par là! Tous les disciples sont endormis, même le disciple bien-aimé. Jésus

pleure et prie. Au fond, on voit, sculptés en bas-relief, les Romains qui arrivent. L'un d'eux porte une lanterne, une vraie lanterne de fer-blanc et de verre. Judas qui les conduit, cheveux hérissés, bouche grimaçante, semble secoué par un frisson convulsif. Nous sommes dans un pays où l'on a toujours exécré la trahison.

Sur la place du Marché, l'ancien hôtel de ville est un joyau : balcon ouvragé sur trois côtés au premier étage, escalier double grimpant à une tourelle centrale, façades à pignons historiés — nous allions écrire : façade à facettes ! Des deux côtés de l'horloge, deux statuettes d'anges sonnent les heures. A chaque coup, pour sonner, chaque ange détache complètement son bras de son corps Mais quoi ! les anges n'en sont pas à un miracle près.

En face de l'ancien hôtel de ville, l'hôtel de ville moderne est un grand et grave édifice à fronton grec, comme il sied. Sur la place, une ancienne fontaine à double vasque porte une sorte de lion symbolique, debout et échevelé. Plusieurs maisons du dix-septième et du dix-huitième siècles ont gardé leur air de séduisante distinction bourgeoise.

Nous cherchons dans la ville la maison où est né Westermann. Une inscription devrait y rappeler en quelques mots la vie de ce grand Alsa-

cien qui, ayant quitté l'armée à vingt-deux ans comme sous-officier (1773), accueillit avec ardeur la Révolution; devint greffier de la municipalité de Haguenau; se distingua à Paris, le 10 mai 1792; fut envoyé près de Dumouriez par Danton dont il était le bras droit; reçut le commandement d'une légion de volontaires parisiens, toujours à l'avant-garde; montra un courage surhumain en Vendée; prit d'assaut Parthenay défendu par Lescure, et Châtillon défendu par La Rochejaquelein; fut couvert de blessures à la bataille du Mans... Là, s'arrêterait l'inscription. Le reste serait trop triste. Westermann est mort sur l'échafaud en 1794. Il avait trente et un ans.

Voici, place de l'Église, un petit obélisque couronné d'une guirlande, qui porte une inscription plus saisissante encore : *Les habitants de Molsheim aux enfants de la ville morts en 1870-71 pour la patrie*. Pour la patrie!

QUATRIÈME PARTIE

Ce que dit et ce que pense l'Alsace-Lorraine.

L'Alsace féodale couronnait de son jaloux orgueil la cime de ses monts. Maintes forteresses vosgiennes gardent, jusque dans leurs débris, un caractère d'invincible énergie. C'est d'abord le Haut-Barr, si fier et si pittoresque. C'est le Girbaden, le plus vaste, mais le plus dévasté. C'est le Haut-Kœnigsbourg.

Le Haut-Kœnigsbourg appartenait à la ville de Schlestadt. D'intelligence avec la ville, une société privée veillait à la conservation de la ruine. Guillaume II la vit, et l'on assure qu'il conçut pour elle un goût enthousiaste. Il conseilla au gouvernement d'Alsace-Lorraine de demander au Parlement de la province un crédit de reconstitution. Est-ce vraiment souhaiter du bien à une ruine que de vouloir la restaurer? Guillaume II aime à l'allemande ! Le Parlement accepta de partager les frais avec le budget de l'empire. Immédiatement, l'empereur adressa aux membres du Landesausschuss « l'expression de sa reconnaissance ». Puis,

le 9 mai suivant (1902), du Haut-Kœnigsbourg, il envoya à son statthalter le rescrit suivant :

Désireux de donner aux habitants de l'Alsace-Lorraine une preuve spéciale de ma bienveillance et confiant dans les sentiments de loyauté et de fidélité à l'Empire qui se sont fortifiés de plus en plus parmi les habitants du pays, et qui se sont clairement manifestés à mon égard à chacune des visites que j'ai faites *dans ces pays rendus à la patrie*, je veux vous autoriser à entrer en relations avec le chancelier de l'Empire, en vue de la suppression de l'article 10 de la loi du 30 décembre 1871, concernant le *rôle de l'administration*. J'autoriserai le chancelier à présenter un projet de loi dans ce sens au Conseil fédéral. Veuillez porter ce décret à la connaissance du public.

GUILLAUME
Imperator Rex.

Haut-Kœnigsbourg, le 9 mai 1902.

Un murmure de joie courut alors dans toute l'Alsace-Lorraine. Enfin, c'était l'abolition de la dictature !

Que disait cet article 10 de la loi du 30 décembre 1871, que Guillaume II venait de rappeler ? Il disait ceci :

S'il y a danger pour la sécurité publique, le président supérieur est autorisé à prendre sans retard toutes les mesures qu'il juge nécessaires pour conjurer le danger. Le président supérieur est autorisé, dans un but de police et notamment pour exécuter les mesures indiquées, à requérir les troupes stationnées en Alsace-Lorraine.

Ces pouvoirs exceptionnels avaient permis à

tous les statthalters de donner couleur de légalité aux plus indignes vexations : expulsion des députés protestataires (MM. Antoine et Lalance), dissolution de sociétés d'étudiants, suppression de journaux, interdiction de la presse française presque tout entière sur le territoire alsacien-lorrain, régime tyrannique et absurde du passeport, perquisitions capricieuses et insultantes chez les Alsaciens-Lorrains suspects de fidélité à la France. Ajoutez force tracasseries d'une invention un peu basse : un jour, on défendait toute réunion publique ; un autre jour, on refusait toute permission de résidence aux agents des Sociétés françaises d'assurances ; tous les jours, on faisait sentir aux deux malheureuses provinces le poids ou plutôt l'aiguillon d'un despotisme inquisitorial. Les taquineries où se plaît la police prussienne tournaient à l'obsession. La dictature servait tantôt d'impitoyable machine de guerre, tantôt d'injurieux épouvantail.

L'empereur avait promis. Le Reichstag, à l'unanimité, ratifia cette promesse. De nombreux et importants discours furent prononcés à cette occasion. D'abord, l'abbé Rœllinger, député de Guebwiller, se déclara « l'interprète de ses collègues alsaciens » et affirma le loyalisme des Alsaciens-Lorrains. Il conclut ainsi : « Ni l'Empereur ni l'Empire n'auront à regretter le jour présent. L'attitude du peuple alsacien continuera à

être, comme par le passé, loyale et correcte. » M. Preiss, député de Colmar, prit ensuite la parole. Il eut un langage et surtout un ton fort différents : « Ce n'est que justice, dit-il en substance, justice élémentaire, justice terriblement tardive. » Il avoue pourtant qu'il est heureux de voir le gouvernement « abandonner la voie de l'oppression et prendre le chemin des conquêtes morales, des procédés élevés. » L'orateur qui parla après l'éloquent et courageux député de Colmar fut le baron de Schmid, député de Sarreguemines. En quelques mots, il se fit « l'interprète de la joie des habitants d'Alsace-Lorraine ». Faut-il rappeler que le baron de Schmid a été lieutenant de réserve dans l'armée française! Guillaume II l'a nommé capitaine à la suite, dans l'armée allemande. Il compte parmi les propagateurs de la germanisation. Cependant il n'a encore germanisé ni sa parole ni son accent. Contrairement aux règlements du Reichstag qui n'autorisent pas la lecture des discours, une faveur de Guillaume II lui permet de prendre un manuscrit pour monter à la tribune. Comme le baron de Schmid, M. Hœffel, député de Saverne, montra un extrême contentement. M. Hœffel est inscrit, non pas au groupe de l'Alsace-Lorraine, mais au groupe agrarien dont on connaît les opinions gouvernementales. Selon lui, la germanisation « fait

des progrès considérables dans la population de la terre d'empire ». Les Allemands ont « donné des impôts plus équitables et développé l'autonomie communale ». Ils ont « su introduire leur esprit, tout en s'efforçant de s'adapter au caractère de la population ». En revanche, le socialiste Bebel, ancien député de Strasbourg, mais non alsacien, signala avec âpreté la volte-face du ministère qui, en 1900, refusait formellement, et prenait les devants en 1902. Il rappela que « l'administration » des pays annexés reste « tout à fait défectueuse ». Quoi qu'il en soit, à considérer l'ensemble des discours prononcés, on doit avouer que le chancelier de Bülow a pu, sans mensonge trop flagrant, célébrer le « patriotisme » des députés alsaciens-lorrains.

Voilà donc la surface. Tâchons de pénétrer au fond. Au fond, que pensent et que souhaitent les Alsaciens-Lorrains? Nous ne nous occupons ici que des Alsaciens-Lorrains véritables, c'est-à-dire des fils et des petits-fils d'Alsaciens ou de Lorrains, et nullement, sauf exception, des fils d'immigrés qui sont si fiers d'écrire à côté de leur nom ce titre : « Alsacien-Lorrain » ou : « Né à Strasbourg ».

La montagne qui porte le Haut-Kœnigsbourg

semble s'avancer vers la plaine en sentinelle. Forteresse et rocher sont du même grès rouge. La forteresse à la restauration de laquelle Guillaume II a présidé était déjà une « reconstitution ». L'*Estuphin*, comme on l'appelait, était devenu, au quinzième siècle, un repaire de chevaliers-bandits. Du haut de leur nid de vautours, ils s'élançaient sur les riches marchands de la route du Rhin. Détruit en 1462, l'*Estuphin* fut reçu en fief de Frédéric III par le comte Oswald de Thierstein, et rebâti vers 1480. En 1633, pendant la guerre de Trente ans, les Suédois l'assiégèrent et le ruinèrent.

Ruine inoubliable! Les tours, les corps de logis, les murs d'où émerge le rocher brut, le parapet crénelé, la triple enceinte flanquée de tourelles, les voûtes soutenues par des piliers carrés, la salle des chevaliers, la chapelle, tout, jusqu'aux réfectoires, aux cuisines et aux caves, avait un caractère de force indomptable.

Que le voyageur se place sur la terrasse du donjon, qu'il néglige sous ses pieds les travaux de la restauration et les intrigues de la politique allemande, et qu'il regarde au loin! Voyageur, voilà au loin la chaîne de la forêt Noire. Plus près, voici les Vosges; voici les châteaux de Ribeauvillé; voici les débris superbes du Bernstein, de l'Ortenberg, du Frankenbourg; voici, de

Strasbourg à Colmar, la plaine d'Alsace. Comment ne pas chercher à interroger d'ici, avec toute la tendre curiosité de notre âme, l'âme même de cette incomparable contrée?

Cette âme d'Alsace nous dit tant de choses! Choses confuses, contradictoires même, mais où peu à peu quelques propos se détachent. Tâchons d'en comprendre le sens et la portée.

— Chaque année, quelques personnages connus, hommes d'État, hommes de lettres, viennent de France et nous disent, à nous, Alsaciens-Lorrains : « Que considérez-vous comme votre devoir? Où en êtes-vous? » Hélas! nous, Alsaciens-Lorrains, nous avons envie de répondre : « Et vous? Où en êtes-vous vous-mêmes? Quel est l'avis, quel est l'espoir de la France? »

Pourquoi faut-il, en effet, que ce soient les Alsaciens-Lorrains, prisonniers gardés à vue, qui répondent les premiers et librement?

Comment opère d'ordinaire le Français de France qui veut se documenter sur l'Alsace-Lorraine? Muni d'une lettre d'introduction plus ou moins banale, il pénètre dans une de ces maisons strasbourgeoises ou colmariennes où respire une si délicate obligeance (1). Il dit quatre paroles à

(1) Dans telle petite cité d'Alsace, à Dannemarie par exemple, la race, naturellement intelligente, s'est élevée peu à peu à une sorte d'aristocratie incontestée. Nous avons

la servante qui n'en comprend qu'une : le nom du visiteur. Il est alors introduit dans un cabinet encombré de livres à anciennes reliures. Un parfum de paix et de dignité règne dans l'appartement. Mais quoi ! Le visiteur est venu pour questionner. Il pose les questions de rigueur : « Que doit-on penser de l'avenir? L'Alsace est-elle toujours fidèle au passé? » L'hôte murmure gravement : « C'est une *interview* ». Et il se recueille... Je vous assure que cet hôte est excellent. Mais s'il pouvait vous envoyer au diable, à condition, comme dit le proverbe, que le bon Dieu vous rattrape au vol, vous seriez vite entre les mains du bon Dieu. S'il est resté à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, cet honnête homme, c'est qu'il avait pour y rester de fortes raisons. Sa famille, son intérêt, ses sentiments, sa conscience le retenaient. Ajoutez l'amour du sol natal. L'Alsace, on ne saurait trop le répéter, est une des terres les plus exquises qu'il y ait sous le ciel. Imaginez le Rhin avec ses teintes de profond émail, le ciel d'une finesse sans cesse variée et pénétrante, les forêts, le sol qu'étaie une forte ossature de pierre, les monuments d'une grâce hardie, les souvenirs d'une poésie éternelle ! Enfin, cet homme s'est

là de véritables patriciats rustiques ! A Colmar, à Mulhouse, d'une femme qui dirige admirablement se maison, on dira simplement : « Elle est de Dannemarie. »

dit : « Qui sait? L'occupation allemande sera peut-être plus longue qu'on ne croit. Cinq ans, dix ans, quinze ans peut-être! Le temps passe avec une si déconcertante rapidité! Je serai la sentinelle qu'on oublie, mais qui n'oublie pas. » Les cinq ans, les dix ans, les quinze ans se sont écoulés, puis doublés. Les cheveux ont blanchi. Notre hôte qui est là, assis devant nous, semble un vieillard ou peu s'en faut. Que d'épreuves il a connues! Que de persécutions, de dénonciations venant de ses ennemis, et plus cruelles, des autres! L'homme était déjà pondéré et réfléchi à l'heure de l'annexion. Il l'est devenu plus encore chaque jour. Il vous parle cependant, par respect pour l'hospitalité. Il vous parle de sa belle voix alsacienne, rythmée, cadencée, où le français contracte quelque chose de lent et de pompeux. L'*interview* s'élève jusqu'à la harangue. Qu'y a-t-il au fond, tout au fond? Il y a ceci : « Le jour où le dernier Prussien quitterait l'Alsace serait pour nous un beau jour. » Rien de plus. Rien de moins.

Mais à quoi bon demander des déclarations ou des déclamations? Est-ce que la curiosité, la curiosité pure, mérite que l'on risque quoi que ce soit pour elle? Devant l'orateur en veston qui s'étend maintenant non sans complaisance, essayez de lancer le nom de l'empereur Guillaume II. Tout

sincère qu'il est, il détournera la conversation; si vous insistez, il répliquera d'un ton spécial : « Je ne saurais me prononcer en ce qui concerne la personne du souverain. » Vous qui êtes né en France, à la veille ou au lendemain de la guerre, et qui avez entendu parler de Napoléon III, de Thiers, de Mac-Mahon, de Grévy, de Carnot, de Casimir-Perier, de Félix Faure, voire de M. Émile Loubet, avec une liberté et une familiarité extrêmes, vous ne comprenez qu'à demi l'extrême discrétion de votre hôte. Encore un coup, ne voudriez-vous pas que l'habitant de cette tranquille maison allât au-devant du martyre, afin de vous procurer une briève sensation d'héroïsme? Ayez l'assurance que votre interlocuteur conclura en son langage solennel : « Encore que j'aie parlé suivant toute conscience et que je sois prêt à témoigner, le cas échéant, de mon inébranlable foi, puisqu'il n'y a nulle nécessité, je vous prie de ne pas citer mon nom dans le résumé que vous pourrez faire de notre conversation. »

Situation complexe, obscure, difficile entre toutes! Elle apparaît différente suivant les personnes. *Il n'y a pas deux Alsaciens-Lorrains qui soient entièrement d'accord pour apprécier cette situation. Aussi, nous sommes certain*

que tous les Alsaciens-Lorrains qui liront notre livre croiront y découvrir des erreurs. Mais si chacun d'eux dit : « *Il y a du vrai* », *ce sera bien.*

L'histoire de l'Alsace, depuis trente ans, peut se résumer en quelques traits. Aux élections de 1874, les candidats de la protestation avaient été élus. Arrivée au Reichstag, la députation alsacienne, s'acquittant tout de suite de sa tâche, demanda que le maintien de l'annexion fût subordonné à un plébiciste. Cette légitime réclamation ne recueillit que trente-trois voix. Il importe de rappeler d'où vinrent ces trente-trois voix qui honorent l'humanité : aux quinze députés d'Alsace-Lorraine se joignirent les représentants des provinces polonaises, le député danois, le député guelfe, le député francfortois et les démocrates socialistes. Mais bientôt les députés protestataires se divisèrent en deux groupes. Ils se trouvaient en présence d'un cas de conscience analogue à celui qui, au premier jour de l'annexion, avait déchiré l'âme de tous les annexés. Devaient-ils régler leur existence sur le droit, ou bien sur le fait? « Sur le droit! », répondit le groupe français. « Sur le fait! », répondit le groupe alsacien. La protestation commune ayant été portée à la tribune du Reichstag, le groupe alsacien estimait qu'il pouvait songer à l'avenir, tenir compte des contingences, entrer dans la politique de l'Alle-

magne à laquelle l'Alsace-Lorraine était associée de force, lutter pour la revendication des droits et des libertés légitimement dus aux électeurs. Beaucoup s'engagèrent dans cette voie qui leur était ouverte. Quelques-uns même y marchèrent d'un pas trop précipité. C'est ainsi que, sous le titre d'*Autonomistes* se forma un parti qui prenait pour devise : « l'Alsace aux Alsaciens ». Aux élections de 1877, ce parti nouveau fit élire neuf de ses candidats. Mais, attaqué de toutes parts, il dura peu. Il n'exerça aucune action aux élections de 1881. L'année 1887 fut l'année superbe de la protestation. Bismarck avait dit : « Si le septennat n'est pas voté par le nouveau Reichstag, c'est la guerre avec la France. » « — Tant mieux ! répondait l'Alsace-Lorraine. Ce sera la guerre ! Nous ne donnerons pas un homme, pas un pfennig ! » Protestation héroïque, mais vaine. Le Reichstag vota le septennat, — et ce fut la paix. Un instant la bruyante parade boulangiste communiqua sa fièvre aux annexés. Mais ils revinrent vite au recueillement. Alors, ils se mirent à attendre et à vivre en attendant. En somme, c'est la doctrine des autonomistes, ou du moins leur idéal mesuré et restreint, que nous voyons renaître çà et là en Alsace-Lorraine.

Mais, peut-on espérer établir en Alsace-Lorraine l'autonomie ou du moins la neutralité ? Voilà

une solution moyenne qui séduit naturellement beaucoup d'esprits. Pourtant, d'abord, il conviendrait de définir cette autonomie, de préciser cette neutralité. Serait-elle subordonnée à un protectorat militaire de l'Allemagne? Les jeunes Alsaciens-Lorrains resteraient-ils soldats allemands? Si oui, ce serait « l'hypocrisie de l'annexion ». D'ailleurs, que deviendrait la fortune d'Alsace-Lorraine, si ce protectorat était indépendant, isolé de la France et de l'Allemagne par des barrières douanières? A toute grande production industrielle, il faut un grand marché.

On nous répond à ce propos : « Il convient de distinguer! » Distinguer! C'est là un des mots qu'on entend le plus souvent ici. — Il convient de distinguer entre la campagne et la ville. — Il convient de distinguer entre les protestants et les catholiques. — Il convient de distinguer entre l'Alsace du sud et l'Alsace du nord. — Il convient de distinguer entre l'Alsace et la Lorraine.

Arrêtons-nous un moment à ce dernier *distinguo*. Oui, l'Alsacien est Français depuis 1648, tandis que le Lorrain n'est Français effectivement que depuis 1766. Mais, le Lorrain, lui aussi, a fait toutes ses preuves, conquis tous ses grades, gagné tous ses titres. Cependant, il ne s'agit pas toujours de sentiment. Il s'agit aussi d'intérêt. Un peuple ne peut pas briguer sans fin les hon-

neurs du supplice. Un peuple ne peut pas se suicider. Un peuple veut vivre. Pour vivre, il doit s'assujettir aux exigences, parfois si douloureuses, de la réalité. Thiers a dit : « Restez ». — « Sans plier, on ne reste pas. » Tel a été le principe de l'opportunisme, du « réalisme politique, dans les provinces annexées. La question de la protestation n'est plus résolue par l'affirmative. Elle n'est pas résolue par la négative. Elle a disparu des programmes. On sent néanmoins qu'elle s'impose toujours au fond des consciences.

Plus de réceptions, plus de dîners, plus de fêtes, en cette Alsace et cette Lorraine qui sont pourtant des pays de si bon accueil, de vie si avenante. A Sarreguemines, naguère, notre hôte laissait échapper ce mot : « Nos bons vins demeurent dans nos caves. Avec qui les boirions-nous? »

Une situation à ce point obscure a des « cercles » où l'on étouffe. Songez, par exemple, au « cercle » que voici. Il faut qu'un député, un conseiller général, un maire, obtienne quelque chose en faveur de ses électeurs. Pour qu'il obtienne quelque chose, il faut qu'il soit bien en cour. Comment serait-il bien en cour, s'il ne tenait pas un langage officieux ou officiel? C'est pourquoi vous entendrez, en Alsace-Lorraine, tant de bouches, autrefois françaises et qui ne savent bien parler que le français, prononcer des paroles de

loyalisme et même de *royalismus* allemand. Si ces paroles n'étaient pas prononcées, plus de faveurs pour les électeurs; partant, plus de réélection! Ce serait donc un candidat du parti vieil-allemand qui passerait : la germanisation à outrance ferait un pas de plus.

Pays si cruellement éprouvé, dont on a pu dire récemment : « Il est vide d'hommes »! Par l'effet de la guerre et de l'émigration, la génération qui aurait quarante-cinq ans, c'est-à-dire qui constituerait la virilité politique de la race, fait presque complètement défaut. Souvent, à la veille des élections, le peuple cherche en vain des chefs. Quelquefois certains électeurs, restés fidèles à la France, sont réduits, malgré leurs opinions modérées, à voter pour le socialiste.

Guillaume II déclare se plaire mieux en Lorraine qu'en Alsace. Son suprême plaisir, c'est, dit-il, d'entendre crier : « Vive l'empereur! » en français. Y-a t-il jamais eu rien de plus ironique et de plus navrant qu'un tel aveu? L'empereur se fait très obligeant, très caressant même pour les Lorrains. L'un deux déclarait : « Il m'a charmé, je l'avoue. S'il allait en France, il charmerait beaucoup de Français. Il vous charmerait vous-même. » — Oui, certes, à condition qu'il rendît d'abord l'Alsace et la Lorraine.

Un Alsacien-Lorrain des plus clairvoyants et

des plus courageux disait : « Nous sommes heureux d'avoir tel des nôtres comme ministre, pour défendre nos intérêts. Considérez, par exemple, la question vinicole. Elle est extrêmement importante pour nous. L'Alsace fournit un cinquième de la production totale de l'Allemagne, c'est-à-dire un million et demi d'hectolitres. Si un Alsacien-Lorrain ne prenait pas en main notre cause, nous serions complètement sacrifiés. »

Que de nuances en ces considérations! Aussi en Alsace-Lorraine, que de partis divers! Morcellement, poussière de partis! Poussière où l'homme qui vient du dehors se sent immédiatement aveuglé! — Parti libéral (c'est-à-dire libre-penseur ou à peu près) ; — parti du centre (c'est-à-dire parti ultramontain ou à peu près) ; — parti agrarien (conservateur) ; — parti conservateur-libre ; — parti démocratique-libéral ; — parti national-libéral (centre droit) ; — parti gouvernemental ; — parti de la sociale-démocratie (socialiste) ; vingt autres partis encore, sans compter les fractions et les sous-fractions, se trouvent aux prises. Il faudrait, en Alsace-Lorraine, comme en beaucoup d'autres endroits, faire un dictionnaire des termes employés par la politique. Et ce dictionnaire serait à refaire tous les quatre ans! Plusieurs de ces étiquettes offrent de singulières équivoques. Le Français tressaille au mot « démo-

crate ». Mais quoi! presque tous les membres du parti démocratique allemand s'accommodent d'un des régimes les plus anti-démocratiques du monde civilisé (1).

Dans la tradition alsacienne, il y a toujours eu, vive et secrète, une veine d'opposition politique. Jamais gouvernement n'a été accepté par l'Alsace sans de fortes restrictions. Les Alsaciens furent des Français fidèles, mais leur foi ne fut jamais celle du charbonnier. Jamais ils n'hésitaient à critiquer premièrenemt ce qui leur paraissait criiiquable, ensuite quelque peu le reste. Aussi bien, ce vent de Fronde n'était-il pas bien français?

On rencontre, dit-on, des Alsaciens et des Lorrains qui mettent leur vanité à faire partie de sociétés de vétérans, à traîner le sabre et à parader le jour de la fête de l'empereur. Il se peut. Mais, en Alsace-Lorraine, ce sont là, dans toute la force du terme, des goûts exceptionnels. Au fond du caractère de cette race, il y a une réserve et un tact contre quoi aucune germanisation ne prévaut. Il y a surtout une finesse que l'on comprend rarement de l'autre côté du Rhin.

Une valeur particulière s'attache donc à maints

(1) Un nouveau parti se forme présentement en Alsace-Lorraine. Ce parti, qui correspond à peu près au parti radical français, a pour principal représentant M. Blumenthal, député de Strasbourg-Campagne.

passages de la polémique qui occupa naguère la presse d'Alsace-Lorraine, sur la question même de la germanisation. Recueillons cette déclaration d'un député alsacien au Reichstag : « Je proteste contre la tendance à ne considérer notre germanisme comme sincère que lorsque la haine contre la France aura chassé de nos cœurs la sympathie que nous avons pour elle. Cette sympathie ne peut nous tromper, lorsqu'il s'agit d'accomplir nos devoirs de sujets allemands ; pour devenir un Allemand bien pensant et conscient, il n'est pas nécessaire de devenir un chauvin allemand. » Ce que dit ce député, ce que disent en même temps que lui vingt ou trente personnes fort autorisées, peut se résumer en deux mots : « Loyalisme correct à l'égard de l'Allemagne, vive sympathie pour la France. » Les plus prudents murmurent : « Nous savons que nous sommes Allemands et que nous le resterons. » Mais à peine ont-ils ainsi donné satisfaction à leur loyalisme que déjà leur sympathie recommence à éclater : « Nous aimons tant l'esprit, le sens artistique, la franchise, l'indépendance de nos voisins les Français ! »

Voilà une distinction établie : d'une part, le gouvernement de fait ; d'autre part, la patrie idéale. Est-ce tout ? Non. Entre le gouvernement de fait qui est l'empire allemand et la patrie idéale qui est la République française, il y a, pour l'Alsa-

cien, l'Alsace. L'Alsace est une chose à laquelle il tient par toutes les fibres de son cœur. L'Alsacien qui a quitté l'Alsace souffre d'une blessure dont se ressentent à jamais ses paroles et ses actes. L'Alsacien qui a quitté l'Alsace aspire toujours à y rentrer, au moins pour y mourir.

Nous écoutions plusieurs Alsaciens de la génération nouvelle parler de leur état d'esprit, « par rapport à la France et à l'Allemagne », et répéter : « Loyalistes à l'égard de l'Allemagne, nous demeurons fidèles à la pensée de la France. Ici est notre gouvernement de fait ; là, notre patrie idéale. » Or, cette combinaison de sentiments si subtils, il nous semblait l'avoir déjà vue exprimée, dans une autre occasion et en une autre langue ! Tout à coup, nos souvenirs se précisèrent. La figure de M. Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, s'imposa à notre mémoire. Du même coup, nous nous rappelions les déclarations des Canadiens : « Sur les rives du Saint-Laurent, la France règne dans tous les cœurs. »

Les Français d'Amérique conservent les traits principaux de notre race. Leur vive imagination découvre tant de raisons de vivre qu'ils gardent le ferme propos de ne pas mourir ! Dans le sens même de ce propos, ils ont beaucoup d'enfants. Félicitons ces Français du dehors qui donnent l'exemple aux Français du dedans. Le Bas-Canada

comptait 150,000 habitants à la fin du dix-huitième siècle; il en compte maintenant plus de 1,500,000. Les déracinés poussent joyeusement leurs rejetons vers le ciel. Par l'organe de M. W. Laurier, ils célèbrent, avec une inépuisable variété de rites, ce qui leur semble l'âme de la France et l'essence de son génie : l'Académie française (qui, de son côté, estime que les livres canadiens ne lui sont pas étrangers); les braves gens de 1870-71, qui ont fait leur devoir jusqu'au bout; les traditions nationales de chevaleresque générosité; la langue, notre langue que M. W. Laurier parle avec tant de clarté et d'émotion! A peine distingue-t-on, en ces discours et en ces écrits, comme dans les discours et dans les écrits de nos amis d'Alsace, quelques mots d'acception et d'accent un peu exotiques. Ainsi, M. W. Laurier nous montre l'héroïque armée de Montcalm *retraitant* devant des forces supérieures. Ailleurs, il trace ces mots doucement moqueurs : « Toute cette querelle, cette *coupure* de cheveux en quatre. » Quelquefois, son éloquence emprunte à cet exotisme une poésie étrange. Il décrit ainsi l'hiver canadien : « On doit sentir ce qu'il y a de beauté et de grandeur dans la plaine *blanchie*. » Une pente naturelle ramène toujours M. Wilfrid Laurier à l'étude de l'âme canadienne. Dans vingt improvisations d'une abondance et d'une séduc-

tion toujours renouvelées, il a examiné cette âme, s'efforçant, tantôt d'en déterminer, tantôt d'en déguiser la complexité. Il dit : « Nous aimons la France qui est notre mère. Mais nous aimons aussi le drapeau britannique, parce que nous avons trouvé à son ombre le bonheur et la liberté. » Très différente de la Constitution qui régit l'Alsace-Lorraine, la Constitution actuelle du Canada est fort libérale. C'est, en somme, celle d'une République fédérative, où l'Angleterre borne sa suprématie à la nomination d'un gouverneur. Partout décentralisation, liberté presque partout!

Comme les Alsaciens-Lorrains, les Canadiens sont en présence de ce qu'on nomme aujourd'hui un impérialisme. Or, pour l'impérialisme anglais, M. W. Laurier a fait plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs : « C'est lui, nous dit un de ses biographes, qui a rapproché le Canada de l'Angleterre et qui a fait à la mère-patrie le plus précieux cadeau économique. C'est lui qui, au jubilé de la reine, a mené le chœur des impérialistes coloniaux. C'est lui qui a envoyé des troupes canadiennes dans l'Afrique du Sud. N'est-ce pas assez? » (Oh! sur ce dernier point, en voilà trop, mille fois trop!...) D'autre part, quand M. W. Laurier songe à la guerre de 1870-71, il trouve des expressions où l'on sent une piété vraiment filiale. Il écrit, par exemple : « Que de souvenirs

le mot de Belfort évoque dans un cœur qui aime la France et qui a souffert de tout ce dont elle a souffert! » La dualité canadienne qu'il voudrait voir se résoudre en parfaite unité, il l'exprime en un symbole saisissant : « Le Canada, dit-il, a élevé au marquis de Montcalm et au général Wolf (l'Anglais, le vainqueur), ensevelis l'un dans sa victoire, l'autre dans sa défaite, un monument commun, unique au monde, et qui marque bien les véritables sentiments des Canadiens d'origine britannique. » (Aucun Alsacien ne va si loin, en cet ordre de sentiments!). De là, dans le cœur du Premier Canadien, ce qu'il appelle « une double fidélité ». Abusant un peu des termes, il cite à ce propos les vers suivants de Victor Hugo :

> Fidèle au double sang qu'ont versé dans ma veine
> Mon père, vieux soldat, ma mère, Vendéenne.

Toujours obsédé par cette antinomie morale, il termine ainsi un discours récent : « J'aime la France qui nous a donné la vie. J'aime l'Angleterre qui nous a donné la liberté. Mais la première place dans mon cœur est pour le Canada, ma patrie, ma terre natale. » Un de ses admirateurs nous disait à ce propos : « Dans cette âme, l'Angleterre ne s'est pas substituée à la France, elle s'y est superposée. Il a deux patries, voilà tout. » Oui, voilà tout! Mais cette simplicité-là n'est pas

si facile à débrouiller. Encore, est-ce bien tout? M. Wilfrid Laurier n'a-t-il que deux patries? Il semble en avoir trois, puisque, s'il est Français par affection et Anglais par devoir, il est Canadien par élection. Après la thèse et l'antithèse, serait-ce là enfin la synthèse? N'insistons pas sur les contradictions où se débat le noble génie du Premier Canadien. Nous en avons dit assez pour montrer quelle analogie existe entre sa situation et celle de nos amis d'Alsace. Une différence, cependant, différence capitale et profonde, peut, répétons-le, se formuler ainsi : — L'Allemagne n'a donné à l'Alsace-Lorraine ni liberté, ni dignité. Aussi, en Alsace-Lorraine plus encore qu'au Canada, se multiplient, énigmatiques et cruels, les cas de conscience qui ont pour cause le défaut d'unité dans la conscience nationale.

Les Allemands insistent toujours sur l'origine partiellement allemande des Alsaciens-Lorrains. Ils ne veulent pas se rappeler qu'en 1870 les Alsaciens étaient profondément français, qu'ils n'avaient plus de rapports avec l'Allemagne, et qu'en toute occasion, ils se battaient contre l'Allemagne avec une joie héroïque.

Parle-t-on de droit historique? L'Alsace, dès les premiers temps, faisait partie de la Gaule. Sa

population était celtique. Elle appartint ensuite à l'empire romain. Strasbourg compta parmi les cités impériales romaines pendant trois cents ans. L'Alsace devint alors celto-romaine. Les Barbares, toujours en mouvement, convoitaient ce pays. L'Alsace sut les repousser. Les Souabes, c'est-à-dire les Alamans, furent battus par Probus en 280, et, en 357, par Julien. Il fallut la ruine de l'empire romain pour que, vers 450, ces mêmes Alamans pussent se rendre maîtres de l'Alsace. Encore, ce fut pour peu de temps. Ils furent écrasés par les Francs de Clovis près de Cologne, à Tolbiac (496). L'Alsace, appartenant aux Francs jusqu'au neuvième siècle, de celto-romaine devint gauloise. Même évolution pour la Lorraine. Les Francs étaient peu nombreux; ils n'avaient nullement l'habitude du travail. S'ils possédaient la puissance extérieure, ils n'exerçaient aucune action sur la vie même du pays. Que donnèrent-ils à ce pays? Un nom, l'admirable nom de France. Dès le dixième siècle, la race franque avait presque complètement disparu. Charlemagne établit son empire sur la France et sur l'Allemagne. En 1070, le traité de Mersen sépara à jamais ces deux pays. L'Alsace et la Lorraine échurent à Louis le Germanique. Pour la première fois, la langue allemande y fut introduite. Réunie au duché de Souabe en 1096, l'Al-

sace appartint, jusqu'en 1648, *à la maison d'Autriche*. Que de guerres, de divisions, de querelles, pendant cette période de six siècles! L'Alsace était tombée aux mains d'une foule de princes dont le moins avide n'était pas l'évêque de Strasbourg. Dix villes libres d'Empire formèrent, en 1353, la Décapole. A partir du treizième siècle, la maison de Habsbourg avait fort négligé l'Alsace. Les villes libres dépendaient directement du saint-empire. L'empereur s'y faisait représenter par un bailli, d'ordinaire assez peu respecté. Le quatorzième, le quinzième, le seizième et le dix-septième siècles furent pour l'Alsace-Lorraine une ère de dissentiments et d'invasions. Depuis Henri IV, la France était l'ennemie de la maison d'Autriche et la protectrice naturelle de l'Alsace. Pendant la guerre de Trente ans, une alliance se conclut entre la France, le Danemark et la Suède. Après les victoires de Gustave-Adolphe, la Lorraine fut occupée (1633) par les troupes françaises. En Alsace, les Suédois menèrent une campagne de dévastation contre les Impériaux. Les principaux points de l'Alsace tombèrent au pouvoir des Français. Au traité de Westphalie (1648), la maison d'Autriche céda à la France la partie de l'Alsace qui lui appartenait. Le reste du pays, y compris Strasbourg, fut incorporé par Louis XIV, qui le garda de 1674 à 1697. Les

traités de Ryswick (1697) et d'Utrecht (1713) ratifièrent cette incorporation. La France avait rendu à l'Alsace ce signalé service de la délivrer du joug de l'Autriche. L'équilibre européen était ainsi constitué. Depuis 1633, la Lorraine, d'autre part, était devenue une sorte de province française, non pas encore de droit, mais de fait. Si elle restait gouvernée par des ducs, elle était administrée par des agents français. En 1735, l'Autriche la céda à la France en échange de la Toscane. La France la confia à Stanislas Leczinski, ancien roi de Pologne, beau-père de Louis XV. A la mort de Stanislas (1766), elle fut réunie officiellement à la France. La maison des Habsbourg seule pourrait revendiquer des droits sur l'Alsace. Or, elle a été exclue du nouvel empire allemand en 1866.

Que fut la domination française en Alsace? Un exemple de fine sagesse, de tolérance cordiale, d'intelligente bonté. Aucune mesure de rigueur, pas même pour imposer l'admirable langue française! Sous un régime qui n'avait à cœur que le bien de tous, l'Alsace connut des années de félicité. On se souvient que Mulhouse, en 1798, vint dire à la République française : « Je veux être à toi. » Ce qui, jusqu'à présent, a le mieux préservé l'Alsace de la germanisation, c'est l'esprit profondément libéral que certaines cités et certaines familles

si vaillantes conservent comme un patrimoine. La Révolution abolit en Alsace ce qui restait du régime féodal. Plus de privilèges ni pour la noblesse ni pour le clergé. Égalité pour tous (1). Mêmes droits pour tous les citoyens de toutes les religions. Seul, le mérite personnel donnait accès aux charges civiles et militaires. L'Alsace frémit de joie à une telle nouveauté. Déchargés de leurs mille servitudes, le commerce et l'industrie se développèrent d'un commun élan. L'idée de justice enchaînait les âmes. C'est la Révolution qui a uni indissolublement l'Alsace à la France. Le sang versé fut encore un ciment. Les noms de Ney, de Kléber, de Kellermann, sont des gages de foi. Pendant ce temps, l'Allemagne s'épuisait en efforts pour détruire la Révolution et remettre le peuple français sous le joug. Jamais les Alsaciens et les Lorrains ne s'étaient sentis plus éloignés des Allemands. La *Marseillaise* part de Strasbourg, comme un défi à l'étranger. En 1814, l'Alsace résista en loyale Française. Quand, au congrès de Vienne, la Prusse proposa de reprendre l'Alsace à la France, ce fut, sur la

(1) La richesse alsacienne est charitable, sans rien d'outrecuidant ni de sec. En Alsace, on ne connaît guère le parvenu. Comme dans les romans d'Erckmann-Chatrian, paysans, ouvriers, marchands, professeurs, docteurs, y conversent souvent en toute amitié, c'est-à-dire en toute égalité.

rive gauche du Rhin, une indignation unanime (1).

Parle-t-on d'ethnographie? Sans attacher une grande importance aux statistiques que l'ethnographie établit, encore moins aux lois qu'elle prétend en dégager, nous reproduisons les informations suivantes sur « les signes caractéristiques de la race en Alsace-Lorraine » :

Le type dolichocéphale pur existe à peine. La proportion des brachycéphales, qui est d'environ trois quarts pour la Basse-Alsace, est plus grande dans la Haute-Alsace et encore plus grande dans la Lorraine.

De la statistique de Virchow, relative à la couleur des yeux et des cheveux, observée sur 212,258 enfants des écoles, il résulte, si on laisse de côté les types intermédiaires et exceptionnels, que pour toute l'Alsace-Lorraine le type blond (yeux bleus, cheveux blonds) est au type brun (yeux bruns, cheveux bruns ou noirs), dans la proportion de 18,44, à 25,21. C'est en Lorraine que le type blond est relativement plus répandu (19,18 blonds contre 23,01 bruns) et dans la haute Alsace qu'il est le moins fréquent (17,75 blonds contre 26,63 bruns).

Qui a établi cette statistique? Un bureau du ministère d'Alsace-Lorraine. Ainsi, d'après les

(1) Ce qui a fait l'Alsace si française, c'est la liberté. La Fédération des départements du Bas-Rhin (13 juin 1790) et la grande Fédération de la France entière (14 juillet 1790) : voilà le lien par excellence. Le sang versé sur les champs de bataille par les volontaires et les généraux d'Alsace a donné à ce lien quelque chose de plus éclatant, sinon de plus sacré. Gracieusement généreuse, la France laissa à l'Alsace l'usage de la langue allemande. L'Allemagne voudrait se faire un titre de propriété contre la France de ce qui est, pour la France, un titre d'honneur.

Allemands eux-mêmes, le type germain serait en minorité chez les Alsaciens-Lorrains.

Quel crime Bismarck a commis, en 1871, et quelle faute! Un traité de paix qui annexe une province contre la volonté des habitants ne saurait être qu'une trêve.

Comparez la situation des Alsaciens-Lorrains en 1871 et leur situation actuelle! Qu'ont-ils à leur tête? Une administration et une police tracassières. En Alsace-Lorraine, on parle bas. Essayez, en vous promenant avec votre hôte, d'élever un peu la voix, à la française : vous verrez avec quelle gêne votre hôte regardera autour de lui! En Alsace, on a toujours quelque chose ou quelqu'un à craindre.

Où est l'époque, où, en Alsace, les postes les plus élevés de l'armée et de l'administration étaient occupés par des Alsaciens? La France a toujours fait grand cas des hommes qui lui venaient d'Alsace. Elle employait fraternellement leur qualité principale : la ténacité. On peut donc imaginer l'émotion que ressentent, au 14 Juillet, les Strasbourgeois qui vont à Nancy, les Mulhousiens qui vont à Belfort. Ce peuple qui a pris la Bastille, ils en sont. Ce drapeau, c'est leur drapeau. Les Alsaciens-Lorrains regrettent nos libertés françaises, nos traditions qui sont leurs traditions, nos gloires qui sont leurs gloires. La France est leur noblesse à tous.

Émigration et immigration! Nous trouvons, à ce sujet, des statistiques étrangement éloquentes. De 1870 à 1890, 180,000 personnes ont quitté l'Alsace-Lorraine. Elles ont laissé 180,000 places libres à l'Allemagne. Ceux qui partaient avaient presque tous des fils (c'était d'ailleurs pour cela qu'ils partaient) : la place qu'ils laissaient était par conséquent doublement importante. Cependant, ce serait une erreur, une très grande erreur de croire que les Alsaciens-Lorrains en quittant leur pays natal, ne faisaient rien pour y conserver l'amour de la France et le génie français. Oui, ils laissaient une place vide et presque toujours un Allemand prenait cette place. Mais, entre le pays natal qu'ils avaient quitté et la France où ils se fixaient, ils nouaient des liens de toute espèce. Chaque fois que leurs parents venaient les voir en France, chaque fois qu'ils allaient voir leurs parents au pays natal, ils multipliaient ces liens. C'était une trame de pensées et de sentiments qui se tissait par-dessus la frontière factice de 1871 et contribuait à l'effacer. D'ailleurs, aujourd'hui, s'il est vrai que les jeunes Alsaciennes-Lorraines émigrent davantage, pour se marier en France, la trame dont nous parlions tout à l'heure n'en est que plus solide et plus exquise.

En 1894, les Alsaciens d'origine n'étaient plus que 1,342,600. En revanche, il y avait 282,000

immigrés. De là, ce qu'on pourrait appeler « l'illusion vraie de la germanisation ». Mais l'émigration s'est arrêtée. Mieux encore : beaucoup d'émigrés sont revenus. On comptait autrefois 30 pour 100 de déserteurs. Il n'y en a plus guère que 8 pour 100. L'Université de Strasbourg enregistre 1,100 étudiants. Plus de 500 sont allemands. L'autre moitié à peu près vient d'Alsace. A peu près tous les professeurs viennent d'Allemagne. Les étudiants alsaciens vivent fort séparés des autres. « Ah! s'écrient les chauvins d'outre-Rhin, il ne fallait pas fonder une université à Strasbourg. On aurait dû, au contraire, conduire les étudiants d'Alsace-Lorraine à l'autre bout de l'Allemagne ».

On citait naguère l'appréciation d'un Bavarois, le Dr G. Petersen. En 1902, publiant un ouvrage sur la germanisation en Alsace-Lorraine, il essayait de démontrer que les tendances des populations rurales allaient de plus en plus à l'Allemagne; mais il ajoutait que la germanisation n'a pas fait, en trente ans, les progrès qu'on rêvait; il devait reconnaître que « la majorité des étudiants d'origine alsacienne-lorraine n'est pas bien disposée en faveur de l'Allemagne ».

Chose très digne de remarque, certains fils d'immigrés, c'est-à-dire de vieux « Allemands » éprouvaient une espèce de ressentiment. Comme ils sont, en somme, nés Alsaciens, et qu'ils souf-

fraient des lois d'exception, ils n'étaient pas loin de se proclamer vieux Alsaciens, non pas par droit de conquête, mais par droit de souffrance.

Plus de trente ans se sont passés. Cependant, quoi qu'il en semble, contre le droit le temps ne peut rien. Jadis, l'Autriche s'était annexé la Lombardo-Vénétie, comme l'Allemagne s'est annexé l'Alsace-Lorraine. Plus d'une fois l'Autriche dut regretter cette imprudente violation du droit. Enfin, le pays qu'elle avait voulu conquérir, elle dut le restituer, après soixante-dix ans d'occupation.

L'abrogation du paragraphe de la dictature en Alsace-Lorraine n'a été regardée comme une grâce que par les Allemands. Au fond, les Alsaciens n'y ont vu que l'accomplissement tardif d'un devoir. D'ailleurs, cette décision a-t-elle fait disparaître toutes les mesures vexatoires? N'y a-t-il pas encore en Alsace des lois d'exception vraiment inouïes?

Que l'on se demande, par exemple, ce qu'est au juste, en Alsace, « le droit de réunion »; ce qu'est au juste « la liberté de la presse »! Dans toute assemblée la police intervient quand elle veut; elle empêche de parler qui elle veut. Un citoyen montre-t-il quelque goût pour la franchise? La liberté de parole n'existe plus pour lui. Quand

Auguste Bebel posa à Metz sa candidature au Reichstag, il lui fut interdit de prononcer un mot en public. Quelquefois des ouvriers (récemment, les ouvriers typographes) ont demandé au gouvernement l'autorisation de se réunir pour discuter de leurs intérêts professionnels. Jamais cette autorisation ne leur a été accordée. Veut-on fonder un journal en Alsace-Lorraine? Premièrement, on est forcé de fournir une caution. Secondement, on est forcé d'effectuer un dépôt de 20,000 marks (25,000 francs) à titre de garantie, pour l'exploitation dudit journal. Tous les journaux étrangers, quels qu'ils soient, tous les écrits renfermant la moindre ligne que l'autorité allemande considère comme désagréable, peuvent toujours et partout être interceptés, anéantis.

Aussi, à quelle prudence sont condamnés les journaux non serviles qui se publient en Alsace-Lorraine! Ils doivent avoir des balances de précision pour peser non pas seulement les syllabes, mais les virgules. L'autorité allemande est souveraine maîtresse. Si elle estime qu'un journal a contrevenu à quelque loi sur la presse, par exemple si elle découvre ou croit découvrir une allusion au traité de Francfort (dont il est interdit de parler), elle arrête immédiatement le tirage de ce journal. Et le cautionnement, que devient-il? demandera celui qui ne connaît pas l'Allemagne.

Naturellement, le cautionnement est confisqué.

— Mais les Alsaciens-Lorrains n'ont-ils pas le droit de choisir leurs représentants aux diverses assemblées?

Droit plus apparent que réel! *En façade*, comme le sont tant d'autres choses que l'empire allemand respecte ou construit! Les agents de l'empereur sont passés maîtres dans l'art de combiner un scrutin, de fausser le sens des réunions préparatoires, d'assurer la victoire aux seuls candidats officiels. Que l'on regarde le résultat de certaines élections au Landesausschuss! « C'est une assemblée de membres honoraires », disait Bebel. « Exactement, une assemblée officielle d'officieux. » Rien de plus édifiant que les circulaires envoyées par l'autorité aux fonctionnaires, la veille des élections politiques. Nous avons sous les yeux quelques-unes de ces circulaires. Elles renferment un plan détaillé et des instructions précises pour agir sur les comités électoraux. Elles renferment surtout l'ordre exprès de faire adopter aux comités électoraux les candidats chers au gouvernement.

S'agit-il de la liberté religieuse? Le premier acte du gouvernement allemand a été de chasser du territoire qu'il s'annexait les Jésuites, les Liguoristes, les Rédemptoristes, etc. (1). Monarque

(1) La Congrégation enseignante du Sacré-Cœur, récemment expulsée de la Lorraine française, avait acheté sur le

de religion protestante, particulièrement dévot à la personne et à la doctrine de Luther, l'empereur Guillaume II donne assez volontiers de l'argent aux églises catholiques. Il encourage les curés qui s'appliquent à décorer et à peindre leurs églises d'une façon parfois extravagante. Il consent à figurer en costume de prophète sur le portail neuf et encombré de la cathédrale messine. Mais si, dans une église catholique, un prêtre élevait contre le gouvernement l'ombre d'une critique... Hypothèse folle ! Cette liberté-là est chose de France. S'agit-il de l'enseignement? En Allemagne, le gouvernement a une sorte de monopole en cette matière. C'est en France, en France seulement, que l'on peut exprimer sa pensée, agiter les esprits, poser les problèmes, discuter les intérêts du pays, parler librement du pouvoir, comparer ce que fait le gouvernement avec ce qui se passe dans les autres nations, en un mot, tâcher de former et de diriger l'opinion publique. « En Alsace-Lorraine, disait avec une simplicité tragique un député alsacien, il n'y a plus d'opinion publique. »

Les Alsaciens-Lorrains ne peuvent s'occuper

territoire annexé, à Martigny-les-Metz, de vastes bâtiments, les avait fait accommoder à ses besoins et s'y était établie. Hier, ordre de l'empereur lui est venu de vider la place. La Congrégation a obéi sans mot dire.

que de leur commerce ou de leurs affaires. L'administration prétend régler leurs soucis. Cependant on pense, en Alsace-Lorraine. A quoi pense-t-on? Souhaite-t-on la guerre? Au vingtième siècle, un homme digne de ce nom peut-il encore souhaiter la guerre? Et, s'il y a ici, en pleine paix, des cas de conscience vraiment tragiques, quels ne seraient pas les drames qui éclateraient, le jour où il faudrait aller aux armes? Des milliers d'Alsaciens-Lorrains ont des amis, des parents en France. Des milliers de soldats, d'officiers, de généraux français ont des amis et des parents en Alsace. Jamais pareils déchirements ne se seraient produits dans l'âme d'un peuple.

L'Alsace-Lorraine a-t-elle trouvé quelque profit matériel dans sa nouvelle situation? Non. Elle paye autant et même plus d'impôts que la France (1). Elle a surtout, en certains endroits, beaucoup plus de peine que la France à les payer. Un des plus grands industriels de la Lorraine nous disait ceci : « Souvent je regarde dans le panier de mes ouvriers, et je n'y trouve pas de viande. Mes

(1) L'Allemagne a établi récemment l'impôt sur le capital et sur le revenu. Celui qui ne gagne pas plus de 700 marks (875 francs) par an, est exempt d'impôts complètement, puisque, par la nouvelle loi, la contribution personnelle mobilière est abolie; mais celui qui gagne plus de sept cents marks est imposé beaucoup plus qu'auparavant, surtout si, en dehors de son salaire, il possède quelque revenu.

ouvriers me répondent : « Les impôts sont trop lourds ». Alors, moi, quand je me mets à table, je n'ai plus faim. »

Quel est l'état économique, depuis l'annexion? Meilleur pour quelques industries ; moins bon pour beaucoup d'autres. État d'ailleurs très incertain, très précaire. Rien de tout cela, en bien ni en mal, ne saurait durer longtemps. L'agriculture est loin de prospérer : le prix du blé diminue, les impôts augmentent, les assurances obligatoires troublent beaucoup de petits budgets, la cherté de la main-d'œuvre bouleverse beaucoup de budgets importants. Certaines ressources sont même tout à fait taries. « Avant la guerre, s'écrient les vieux Alsaciens, nous avions chez nous une admirable culture, celle du tabac. Nous ne pouvons nous représenter sans regret les champs aux lignes régulières où les plants de tabac élargissaient leur puissante verdure. Après la guerre, plus de monopole, plus d'exploitation lucrative (1). »

« ... Les nouvelles voies ferrées n'ont pas été construites dans un intérêt économique, mais au

(1) L'Allemagne n'a pas de monopole pour la fabrication du tabac. Cependant les droits sur la culture du tabac sont déjà rétablis en Alsace-Lorraine. L'administration allemande compte les pieds, les feuilles, comme faisait l'administration française. A quelque système, à quelque nation qu'il appartienne, tout impôt a droit de naturalisation pour le gouvernement de Guillaume II.

contraire dans un intérêt stratégique. Le pays n'y gagne rien. Il n'y peut jamais rien gagner. Les revenus de ces voies sont en effet affectés à l'armée et à la marine. Les Allemands aiment faire payer aux Alsaciens les frais de leur armement, en particulier de leur armement maritime. Les vins mousseux d'Alsace ont été frappés d'un nouveau droit : l'argent ainsi recueilli est réservé à la flotte. Par-dessus tout, comptez les sommes que coûtent les forteresses, hélas ! que l'on appelle *nos* forteresses ! »

Les ouvriers alsaciens se plaisent beaucoup moins en Allemagne qu'en France. En Allemagne, qu'est-ce qui attend l'ouvrier? Des lois d'exception, une police capricieuse et rigoureuse, aucune liberté vraie ni de réunion ni de presse, aucune sympathie officielle. Interrogez l'ouvrier, le paysan, le travailleur. S'il répond, voilà ce qu'il répondra! Le régime que l'Allemagne a institué en Alsace, c'est, répétons-le, celui de l'espionnage. Qui espionne? Ce passant qui flâne près de vous. Votre voisin de table. Votre voisin de wagon. Pis encore : ce domestique d'origine allemande. Il comprend mal le français. Il est donc doublement à redouter, s'il tente de rapporter les paroles qu'il a surprises. En Alsace, il y a des

mots involontaires étrangement significatifs : « Ne restons pas là. — Prenez garde! — Nous ne sommes pas seuls... — Consultez telle autre personne; elle connaît mieux la situation que moi. »

Dans les écoles primaires d'Alsace-Lorraine, méthodes, programmes, en général tout le régime pédagogique est à peu près semblable au nôtre.

Avant d'arriver à l'école primaire, l'enfant a passé par l'école maternelle. Là, une directrice et ses « aides » l'ont surveillé et occupé de leur mieux. A l'école maternelle allemande, l'emploi du temps comporte des leçons de choses, des exercices sur l'ardoise, des chants populaires. On essaie beaucoup, en ce moment, de former les jeunes intelligences à l'aide de jeux, particulièrement de jeux géographiques.

En sortant de cette école, l'enfant arrive à l'école primaire. La rentrée a lieu à Pâques. Dans le régime allemand, Pâques est toujours le point de départ à cause des actes religieux, première communion ou confirmation. L'élève reste à l'école de six ans à quatorze ans. La totalité des vacances par an ne doit pas dépasser huit semaines. Les inspecteurs primaires ont le droit de fixer la date de ces vacances suivant les travaux, particulièrement les travaux agricoles. Cette date

varie naturellement d'après les intérêts des contrées, voire des communes. Ici, on a besoin des enfants en septembre, pour la cueillette du houblon; là, on en a besoin en octobre pour les vendanges. Les grandes vacances proprement dites sont d'environ cinq semaines de suite.

Dans les classes, l'instruction religieuse a toujours la première place. Tous les jours, une heure au moins lui est consacrée. Le gouvernement impérial a le souci constant d'appuyer le trône sur l'autel. Que cet autel soit protestant ou catholique, peu importe! Viennent ensuite le calcul, l'histoire, la géographie, etc. La pédagogie allemande fait une place restreinte à la grammaire et à l'orthographe. Elle semble avoir pris pour maxime : « Ne jamais soulever de difficultés grammaticales. » Les exercices de mémoire, en revanche, y tiennent une place considérable. On recommande aux instituteurs de ne jamais commencer une leçon sans avoir fait répéter la leçon antérieure. Le samedi soir, revision des matières apprises dans la semaine. En quittant l'école, les enfants connaissent (ou *doivent* connaître) une soixantaine de poèmes. Constatons ici que ces poèmes sont presque toujours des morceaux détachés, sans grande signification et sans réelle portée. Un instituteur allemand à qui nous demandions si ses élèves connaissaient *la Cloche* de

Schiller, nous répondit avec vivacité : « Oh! cela est de l'enseignement secondaire. » En ce cas, *Hermann et Dorothée* serait de l'enseignement tout à fait supérieur. On sait combien vivement nous désirons en France que les écoliers soient mis en contact avec les chefs-d'œuvre, lesquels ne sont chefs-d'œuvre que par leur ensemble. Dans les écoles primaires allemandes, on a introduit depuis quelque temps l'enseignement de la Constitution. C'est ce que nous appelons, nous, du beau nom « d'enseignement civique ».

Les examens de sortie ont lieu du 15 mars au 1er avril et du 1er au 15 septembre. Certaines dispenses sont accordées sans trop de difficultés. L'examen écrit comprend une rédaction dont le sujet est donné par l'inspecteur primaire, et des exercices de calcul et de géométrie. Cet examen correspond à notre certificat d'études primaires. Il est à remarquer que la pédagogie allemande n'admet pas de compositions dans le courant de l'année, pas de classement, pas de prix d'aucune espèce.

Les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement passent deux ans à l'école préparatoire, trois ans à l'école normale. Leurs opinions et leurs sentiments sont l'objet d'une étroite surveillance. En sortant de l'école normale, ils sont nommés à titre provisoire et ils reçoivent un

traitement qui est, au minimum, de 900 marks (1,125 francs). Dès qu'ils ont obtenu un titre qui correspond à notre certificat d'aptitude pédagogique, leur traitement est augmenté de 100 marks. Le directeur d'une école a 50 marks de plus par classe jusqu'à concurrence de 300 marks. L'indemnité de logement dans une ville est de 240 marks; après cinq ans, de 320 marks; après dix ans, de 340 marks. Les traitements peuvent s'élever jusqu'à 3,000 marks environ. En ce qui concerne les retraites, les avantages faits aux instituteurs allemands sont d'une extrême importance. D'abord, la caisse des retraites est constituée entièrement par l'Etat. L'instituteur n'y verse rien. Il touche son traitement intégral. Si, après dix ans d'enseignement, l'instituteur ne peut plus continuer à faire sa classe, il a droit à une retraite égale à quinze soixantièmes, c'est-à-dire au quart de son traitement. Chaque année de service qu'il fait en plus augmente sa retraite d'un soixantième, et cela jusqu'à concurrence de quarante-cinq soixantièmes, c'est-à-dire des trois quarts de son traitement, chiffre maximum de retraite. Soit, par exemple, un instituteur qui, après dix ans de service, a 1,800 marks de traitement. S'il devient impropre à l'enseignement, il touchera le quart de son traitement, c'est-à-dire 450 marks de retraite. Pour calculer la retraite, il suffit donc,

aux quinze soixantièmes qui constituent pour ainsi dire un appoint initial, d'ajouter un soixantième pour chaque année de service. Il y a cependant une réserve à faire. Les années de service, en Allemagne, ne comptent qu'à partir de la vingtième année. Les membres de l'enseignement primaire faisaient autrefois six semaines de service militaire seulement; aujourd'hui, ils font un an. Pour les périodes d'instruction militaire, ils obtiennent facilement des dispenses. Les chiffres de traitement que nous donnons ici représentent une moyenne. Ils varient d'une façon assez sensible suivant les pays. Dans le grand-duché de Bade, par exemple, les traitements sont plus élevés que dans le royaume de Wurtemberg. Les instituteurs forment des associations libres ; associations cantonales, associations départementales, etc. L'association départementale a d'habitude trois présidents. Ces associations communiquent leurs réclamations au gouvernement. Ainsi, les instituteurs prussiens réunis à Magdebourg viennent d'adopter une résolution tendant à ce que le traitement minimum de l'instituteur en Prusse soit fixé à 1,350 marks, c'est-à-dire à 1,687 fr. 50 centimes.

Quoi qu'il en soit (et nous appelons sur ce point toute l'attention de nos lecteurs), les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement primaire sont,

en Alsace-Lorraine, de moins en moins nombreux. La poussée qui s'était produite de ce côté n'a pas duré très longtemps. Aujourd'hui, pour trente places qui s'ouvrent, il ne se présente plus que soixante-dix ou soixante-quinze concurrents dont la valeur est quelquefois également médiocre.

Qui de nous, en France, n'a pas entendu les doléances suivantes, en quelque sorte classiques?

— En France, les moindres fonctions, les moindres places provoquent des candidatures par centaines, par milliers. Tout le monde veut être juge de paix ou percepteur. Les chemins de fer attirent une véritable limaille humaine. L'État créerait un poste de fossoyeur public qu'il y aurait immédiatement onze cent trente-deux candidats, dont neuf cents bacheliers, trente licenciés et douze docteurs pour le moins, recommandés chacun par une légion de députés ou de sénateurs. Or, ces emplois dont l'État dispose sont fort mal rémunérés. Maints fonctionnaires ne reçoivent qu'un salaire de famine. C'est pourquoi, en France, on entend sans cesse, ici, des gens sans place crier : « Des places! »; là, des gens en place crier : « Des augmentations! » Voilà un concert de musique bien française.

Oui, c'est un concert assez pitoyable, nous en convenons. Mais, en vérité, la musique n'en est pas française exclusivement. Les Allemands ont le droit de la proclamer allemande. Par un orgueil à rebours, nous sommes trop tentés de croire que nos vices ou nos maux sont à nous seuls. Regardons un peu ce qui se passe de l'autre côté de la frontière.

Récemment, le recteur de l'École polytechnique de Charlottenbourg, M. Kammerer, dans un discours qui réunit divers genres d'éloquence y compris l'éloquence des chiffres, traitait de « l'encombrement des carrières libérales ». D'où vient ce fléau, cette plaie ? Des préjugés. On n'estime pas assez le travail, le commerce, l'industrie. On méprise même ce qui touche à ce qu'on appelle « un métier ». Voici quelques chiffres. Au premier juillet 1903, il y avait 37,812 étudiants inscrits dans les universités allemandes. Du semestre d'hiver au semestre d'été, leur nombre avait augmenté d'un millier. L'immense majorité de ces jeunes gens cherchent à se faire une situation qui leur permette de vivre. Rares sont ceux qui suivent les cours sans briguer un diplôme, et plus rares, ceux qui briguent un diplôme sans avoir l'intention de s'en servir. Tranchons le mot. Ils cherchent un gagne-pain. Mais ils le veulent libéral et noble, suivant le goût du jour.

Or, c'est là un fort méchant goût. Est-ce que les artisans dont le labeur régulier se trouve dignement rémunéré, n'ont pas un gagne-pain plus libéral et aussi noble?

Les Allemands qui jugent sainement parlent sans doute comme M. le recteur de l'école polytechnique de Charlottenbourg. Ils démontrent sans peine que dans l'industrie, les contremaîtres gagnent beaucoup plus que certains avocats. Or, les uns sont assurément aussi utiles que les autres! Mais, au fond du cœur, les hommes avisés qui prodiguent de tels avertissements sentent bien qu'ils ne convainquent presque personne, même parmi ceux qui les applaudissent le plus bruyamment. Ils se heurtent à un point d'honneur, chose plus âpre, plus indéracinable, plus inébranlable mille fois que l'honneur.

Le propriétaire d'un hôtel avait son fils élève de la *Realschule*, c'est-à-dire de l'École où l'on distribue un enseignement qui correspond à notre enseignement spécial professionnel, moderne, pratique... Or, certain jour de fête, l'hôtel fut envahi par des voyageurs affamés. Assourdi d'appels et de réclamations, le personnel ne savait plus où donner de la tête. Le propriétaire cherchait en vain du renfort. Tout à coup il aperçut son fils qui, au milieu de cette agitation, commençait philosophiquement ses devoirs de classe. « Allons!

lui cria-t-il, laisse là tes cahiers et tes livres. On a besoin de toi, c'est un coup de feu. Donne un coup de main ». Le gamin ne se fit pas tirer l'oreille. A son âge, tout travail imprévu est un plaisir. Mais, le lendemain, quand le professeur demanda « les devoirs », que répondre? L'élève répondit la vérité. Très surpris, le professeur le gourmanda et entreprit de lui prouver que le travail auquel il s'était livré ne convenait pas à un élève de la *Realschule*. Espérons que ni le fils ni le père n'ont été persuadés.

En Allemagne, ce ne sont pas seulement les plus riches qui considèrent que le travail manuel a quelque chose d'inférieur, ce sont aussi les plus pauvres. On rencontre des ouvriers qui rougissent de leur métier et qui sont prêts à tous les sacrifices pour soustraire leurs enfants à ce qu'ils regardent comme une humiliation.

Modestie peu méritoire, en vérité. On peut souhaiter aux ouvriers plus de légitime orgueil. En inspirant à leurs fils l'amour du métier qu'ils exercent et en faisant d'eux des artisans d'élite, ils auront bien mérité de l'humanité en général et de leurs fils en particulier.

Que deviennent, par exemple, les jeunes gens qui sont sortis des Écoles de médecine allemandes munis de tous leurs parchemins? Consultons une statistique qu'un groupe de médecins allemands a

publiée naguère, et qui a produit une vive émotion de l'autre côté du Rhin. Sur cent médecins allemands, 30,9 pour 100 possèdent, si l'on ajoute leur fortune personnelle au produit de leur clientèle, un revenu total de moins de trois mille marks (4,750 francs) ; — 16,8 pour 100, un revenu de mille cinquante à deux mille cent marks ; — 2,9 pour 100, un revenu de neuf cents à mille cinquante marks ; — 5,2 pour 100, un revenu inférieur à neuf cents marks.

Nous le demandons aux ouvriers qui rêvent de voir leurs fils devenir médecins : y a-t-il un ouvrier qui se contenterait d'un pareil salaire? Encore les médecins n'ont-ils pas la ressource de faire grève ! Dans la statistique que nous citons, les parents à l'esprit chimérique ne se rappellent que les gros chiffres, les chiffres qui ont éclipsé tout à leurs yeux. Il y a, paraît-il, 27,8 pour 100 des médecins de Berlin qui disposent d'un revenu de cinq mille à dix mille marks. Hélas! les imprudents ne songent pas assez aux médecins à neuf cents marks. Que deviennent-ils, ceux-là? Des charlatans. Pis encore, parfois! Des sous-charlatans. Le tribunal de Berlin vient de condamner à de longues années de prison un certain Nartenkœtter qui exploitait honteusement la crédulité des malades. Or, ce Nartenkœtter, charlatan tout à fait illettré, avait eu besoin d'un docteur en méde-

cine pour rédiger ses grotesques ordonnances et les signer. Il en demanda un. Soixante-dix se présentèrent. Soixante-dix malheureux, mourant de faim devant leur parchemin suspendu à la muraille nue de leur chambre, soixante-dix anciens étudiants diplômés des illustres Universités allemandes aspiraient à l'emploi de sous-charlatan qui leur apparaissait comme un suprême refuge!

Depuis l'annexion, l'âme alsacienne-lorraine a traversé deux périodes : celle du désarroi où l'on proteste, puis celle de l'hésitation où l'on s'abandonne. Il semble qu'une troisième période commence : celle du calme où l'on se ressaisit. Or, en se ressaisissant, la jeune génération se retrouve aussi française que les générations précédentes. Cette jeune génération alsacienne a fait son service militaire en Allemagne. Elle a porté le casque à pointe. Son front en garde une ride, presque une cicatrice. Mais elle a réfléchi, elle a comparé, elle a jugé.

Elle nous dit : En Alsace-Lorraine, on parle français plus couramment qu'avant la guerre. On parle et l'on pense français! Ces considérations ne nous empêchent nullement de reconnaître et à l'occasion d'emprunter ce qu'il y a de bon chez l'Allemand. L'Allemand a le sens de l'entreprise

actuelle. Il n'hésite pas à mettre tout ce qu'il possède dans l'œuvre qu'il projette. Il a, en matière commerciale, une intelligence un peu rude, mais efficace. L'Allemand aime la méthode et respecte la discipline. Il s'assimile aisément les découvertes. Son succès est grand dans plusieurs industries : industrie mécanique, construction des locomotives, fabrication des presses d'imprimerie; dans tout ce qui dépend de l'électricité; dans tout ce qui résulte de la « chimie appliquée ». Les capitaux, dans les villes allemandes, sont d'habitude représentés par des usines magnifiques ou par des édifices d'une fastueuse énormité (1).

Mais cette médaille, frappée à l'effigie des conquérants prussiens, n'a-t-elle pas un revers? L'armée et la flotte exigent un véritable torrent d'or. Les entreprises coloniales restent jusqu'à présent plus coûteuses qu'heureuses. Le gouvernement connaît toutes les difficultés qu'on peut rencontrer quand il s'agit d'équilibrer un lourd budget. La dette publique s'est augmentée dans des proportions inquiétantes. Le passif est plus

(1) La politique déterminée par l'annexion de l'Alsace-Lorraine a profondément métamorphosé l'Allemagne. Immédiatement, l'Allemagne a perdu le rang qu'elle occupait dans les lettres, dans les arts, — même en musique! Si l'industrie allemande a progressé depuis 1871, ses progrès se sont accomplis, non pas à cause du triomphe bismarckien, mais malgré ce triomphe.

inquiétant encore. Cet état de choses constitue un arsenal où l'opposition trouve des armes. « Il faut des réformes, des réformes financières », crie l'opposition avec une opiniâtreté inouïe. Les conservateurs (les gouvernementaux) ont-ils été gagnés par l'obsession? Se sont-ils rendus à l'évidence? Nous ne savons. Mais voici que plus d'un fait écho et réclame des transformations.

Le Reichstag a voté, en 1900, l'augmentation de la flotte. C'était l'inauguration d'un véritable plan de campagne que le gouvernement doit suivre jusqu'en 1917. De ce chef, les dépenses augmenteront sans cesse. Elles étaient, en 1900, de 168 millions de marks: en 1917, elles s'élèveront à 268 millions. Les crédits affectés à la marine, de 1901 à 1917, formeront un total de 4,353 millions de marks. Sur quoi les gouvernementaux comptent-ils pour faire face à ces dépenses? Sur des gains imprévus, sur les succès de l'industrie, sur la vente des chemins de fer — et (ce qu'ils ne disent pas) sur des impôts démesurés.

L'Europe entière est en pleine évolution. Nous allons assister à des bouleversements imprévus. Déjà certains changements se sont produits que nos pères, assurément, auraient déclarés impossibles. En voici un par exemple, qui aurait paru le plus invraisemblable de tous : l'Allemagne désire aujourd'hui s'allier avec la France. Les

causes de cette modification dans les sentiments d'un peuple sont très complexes. Indiquons-en quelques-unes. L'industrie allemande, malgré sa force qui est grande, se sent menacée par la concurrence de l'Angleterre et de l'Amérique. Or, il est évident pour nos voisins qu'il y a entre eux et nous des intérêts communs. Une entente entre la France et l'Allemagne écarterait le danger qui vient de ce que les États-Unis ont trop d'activité, et l'Angleterre trop de colonies. De plus, l'Allemagne commence à fléchir sous le poids de son armement. Enfin, l'esprit qui souffle sur le monde civilisé est un esprit sinon de concorde, du moins d'apaisement. Où sont les poètes, où sont les historiens, où sont les artistes dont les œuvres retentissent encore d'appels aux armes? Or, c'est dans la question d'Alsace-Lorraine, on ne le répétera jamais assez, que tient en Europe toute question de paix durable.

En Allemagne, des savants, des industriels, des officiers même n'hésitent pas à dire : « Une alliance franco-allemande résoudrait tout. » Mommsen qui était, en Allemagne, le prince des historiens, écrivait : « L'avenir de notre civilisation dépendra d'un arrangement amiable avec la France. » Oui, mais quelles seraient les bases de cette alliance? Les Allemands répondent : « Le *statu quo* en Alsace-Lorraine. » Réponse trop

claire ! C'est dire, en somme, aux Français : « Reconnaissez définitivement le traité de Francfort. N'élevez plus aucune prétention sur Metz, sur Strasbourg, sur Colmar, sur Mulhouse. Ne songez plus à ce que vous appelez les revendications du droit. Moyennant quoi, nous serons amis. » L'Allemagne aurait nos milliards, nos provinces — et notre dévouement par surcroît. Y a-t-il lieu de discuter une telle proposition ? La France ne saurait consacrer cette doctrine barbare qu'un peuple puisse, contre sa propre volonté, être annexé par un autre peuple. D'ailleurs, la France a peu de goût pour les amitiés léonines.

En 1877, la dette de l'empire ne s'élevait qu'à 168 millions de marks. Les 5 milliards de la France avaient été une manne d'or. Aujourd'hui, cette dette s'élève à 2,700 millions de marks. Que de causes d'inquiétudes pour l'Allemagne ! Avant la guerre de 1870, la production du blé suffisait à la population. Présentement, bien que l'agriculture ait réalisé, dit-on, de grands progrès, 5 millions de tonnes sur 20 millions, c'est-à-dire le quart de la consommation, doivent être demandés à l'importation. L'Allemagne cesse peu à peu d'être une nation agricole. Vers 1815, d'après toutes les statistiques, les trois quarts des habitants cultivaient la terre. Aujourd'hui, il n'y en a

plus guère que le tiers. Les villes attirent la population. Dans l'industrie, dans le commerce, toutes les places sont prises d'assaut. Le profit que l'on peut retirer de l'exploitation des forêts ou de l'élevage des animaux semble misérable. Autrefois, les ressources métallurgiques étaient plus que suffisantes. Aujourd'hui le fer, le cuivre, le plomb doivent être importés par quantités considérables. Nous ne savons pas s'il existe un seul produit que l'Allemagne trouve chez elle en assez grande abondance pour ses besoins. Ce blé, ces métaux, ces matières premières, ces produits à demi facturés, comment l'Allemagne arrive-t-elle à les payer ! Elle ne recueille l'argent nécessaire qu'en exportant, en masses considérables, ses produits manufacturés. Ce qu'il faut présentement à l'Allemagne, ce qu'il lui faut de toute nécessité — tout le monde est d'accord sur ces points — ce sont des colonies et une clientèle au dehors. Presque tous les livres d'économie politique qui se publient de l'autre côté du Rhin aboutissent à cette conclusion : « L'Allemagne doit poursuivre une politique essentiellement internationale, une politique de grande puissance. » Politique impossible à poursuivre sans une marine assez puissante pour défendre ce qui sort et ce qui entre !

Un peuple ne peut vivre dans des conditions normales que si sa production s'accroît propor-

tionnellement à sa population. En 1870, l'Allemagne avait quarante millions d'habitants. En 1900, sa population dépassait le chiffre de cinquante-six millions. Un simple coup d'œil sur les statistiques, permet de constater que l'accroissement de la population suit une marche régulière. On peut donc, d'une façon à peu près certaine, fixer l'époque où, en Allemagne, la place manquera aux Allemands. On peut calculer aussi quel sera le nombre des ouvriers sans travail, sans foyer, sans pain. Beaucoup émigreront alors, comme beaucoup émigrent aujourd'hui. Mais, dans les pays civilisés, la place de l'émigration n'est jamais sans limite. Seules, les colonies peuvent offrir une réceptivité convenable. Les colonies sont des soupapes de sûreté sans lesquelles la machine allemande éclatera.

Pour se constituer un empire colonial, l'Allemagne aura-t-elle recours à la guerre? S'exposera-t-elle à la défaite? Une première défaite pourrait être fatale à cet empire que la victoire a formé. Puis, l'Allemagne n'est guère en état de défendre sa marine marchande. La guerre contre une puissance maritime condamnerait l'Allemagne au blocus et la réduirait à la famine. L'Allemagne possède, en son commerce d'importation et d'exportation, une de ses plus sûres ressources financières, environ 10 milliards de marks par an.

A aucun jeu, elle ne risquera ce gain. Au contraire, en Angleterre et en Amérique, nous voyons se développer un âpre esprit d'ambition, de domination, d'avidité, l'*esprit impérialiste*. Une des premières manifestations de l'esprit impérialiste consiste à fermer aux étrangers non pas seulement les marchés, mais les colonies. Les débouchés sont toujours moins nombreux et moins commodes pour les produits manufacturés allemands. Prise entre le développement de l'*impérialisme* au dehors, et l'augmentation de sa population au dedans, l'Allemagne n'a plus d'espoir que dans un empire colonial où elle demeurera souveraine maîtresse. Voilà ce qu'ont compris ceux qui, en 1900, au Reichstag, ont, malgré leurs protestations antérieures, voté le projet du gouvernement qui, dans l'espace de dix-sept ans, doit doubler les forces navales du pays. C'était une question de vie ou de mort pour l'Allemagne (1).

Les cent cinquante-trois membres du Reichstag qui ont (contre soixante-dix-neuf voix) voté, en 1900, l'augmentation de la flotte, avaient tous secrètement dans l'esprit l'idée d'une guerre

(1) Quand nous résumons ces considérations, nous tâchons toujours de les rendre aussi mesurées que possible dans leur expression. Quand nous reproduisons des statistiques, nous prenons toujours le total minimum. Nous nous sommes donné pour règle de ne rien noircir de ce qui, en Allemagne, est un élément de la vie économique et sociale.

possible avec l'Angleterre. Entre l'Allemagne et l'Angleterre s'envenime de jour en jour une hostilité que personne ne peut plus mettre en doute. D'autre part, autour de l'Europe monte le flux redoutable des entreprises américaines. Les capitaux américains commencent à ne pouvoir s'employer tous en Amérique. Ils s'accumulent sans cesse! Sans cesse, l'Europe s'appauvrit. L'Europe dépense son or et son énergie à des armements qui la tuent en pleine paix. Paix épuisante, paix mortelle! Monstrueuse équivoque qui, répétons-le, a pour cause unique l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Un groupe important d'hommes politiques appelle l'attention sur le point suivant : la logique veut que l'Allemagne souhaite quelqu'une des colonies que la France possède ; — cette cession ne peut-elle pas être l'œuvre d'une négociation pacifique? Déjà, en 1888, le patriote alsacien Lalance a fait au Reichstag une proposition semblable. La population de la France augmente moins que celle de l'Allemagne. Pays agricole, la France produit assez de blé pour sa consommation. Pour l'exportation et pour l'importation, elle a de si vastes colonies! La France ne peut-elle céder une de ses colonies à l'Allemagne? Ce serait pour l'Allemagne plus et mieux qu'une bonne affaire. Ce serait la solution d'une question capitale. En

rendant l'Alsace-Lorraine à la France et en contractant avec la France une union douanière, l'Allemagne résoudrait en même temps une des questions auxquelles le sort même de l'Europe est lié. Les dépenses militaires seraient diminuées du même coup dans chaque pays. Que de milliards ainsi économisés !

La France et l'Allemagne ont à redouter la même concurrence étrangère, et les produits qu'elles exportent ne sont pas les mêmes. La France a beaucoup de colonies et elle a peu d'émigrants. Les colonies allemandes, peu nombreuses, sont tout à fait insuffisantes pour les exigences de son importation et de son exportation. Comment contiendraient-elles les essaims d'émigrants qui, chaque année, quittent la vieille Allemagne? Jusqu'à présent, les émigrants allemands ont en général cherché asile aux États-Unis. Que font-ils là-bas? Ils collaborent au développement industriel des Américains. Ils font concurrence à leur ancienne patrie. Pour ne plus donner d'armes à la concurrence qui la menace et pour faire travailler à la ruche les essaims qui la quittent, l'Allemagne doit avoir des colonies.

L'Alsace-Lorraine est une charge. C'est un principe d'affaiblissement pour l'Allemagne. Combien, à l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine a-t-elle coûté de milliards de marks, et combien, les

armées que l'Allemagne a dû entretenir pour maintenir le *statu quo!* Faut-il ajouter : et combien de milliards la situation fausse créée par le traité de Francfort coûte à l'Europe! En vérité, ce traité de Francfort semble avoir été, par pure ironie, nommé traité de paix.

La question d'Alsace-Lorraine est pour l'Allemagne, non pas une question d'intérêt, non pas une question de dignité, mais une question d'amour-propre. Or, il est bien difficile que l'amour-propre occupe assez les esprits pour les détourner toujours de ce qu'exigent l'intérêt et la dignité d'une nation (1). Que se passera-t-il le jour où des millions de pauvres gens mourront de faim? On a compté que la population de l'Alle-

(1) On n'oublie pas que l'Alsace-Lorraine est officiellement « Terre d'Empire ». En propre elle n'appartient pas plus à la Prusse qu'à la Bavière, à la Saxe, au Wurtemberg. Elle reste indivise entre toutes les puissances, énormes ou minuscules, qui ont combattu contre la France en 1870-71. De temps en temps, une voix s'élève pour rappeler que l'Alsace-Lorraine n'a pas de droits à faire valoir. En 1885, M. de Hofmann, le secrétaire d'état pour l'Alsace-Lorraine, disait : « Quel est le titre réglant le droit de possession de l'Allemagne? C'est le traité de Francfort. Or, ce traité a donné l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne purement et simplement, laissant l'Allemagne libre d'en disposer à son gré. On ne peut donc pas dire que l'Alsace-Lorraine ait des droits. » Voilà une déclaration qui explique la politique actuelle du parti alsacien-lorrain. Son effort tend à faire reconnaître des droits à l'Alsace-Lorraine, afin qu'elle ne soit plus traitée comme une proie.

magne augmente de plus de huit cent douze ou huit cent quatorze mille habitants par an. Dans six ou sept ans, cette augmentation sera de cinq millions. Que le blé n'arrive plus du dehors; que la Russie, par exemple, à laquelle l'Allemagne demande la principale partie de ce qu'elle ne peut pas se procurer chez elle, vienne soudain à fermer ses greniers; que l'Angleterre ou les États-Unis viennent à fermer leurs marchés aux produits manufacturés de l'Allemagne! N'est-ce pas, presque immédiatement, la famine? N'est-ce pas le désordre? N'est-ce pas l'émeute, voire la révolution?

Certains Allemands affectent de s'inquiéter : « Si les Français rentraient jamais en possession de l'Alsace-Lorraine, l'Allemagne n'aurait-elle pas à redouter de leur part une ardeur d'invasion? » Rappelons que l'Allemagne, qui croit si bien connaître la France et le Français, commet parfois de parfaits contre-sens. Le Français n'a plus — s'il l'a jamais eue véritablement! — la passion des conquêtes. Les peuples, nous entendons : les peuples qui travaillent et qui pensent, ne se haïssent guère les uns les autres. Les peuples s'aimeraient toujours davantage, s'ils voyaient clairement leurs efforts aboutir à la prospérité de la grande famille européenne.

Dans le nouvel état de choses, l'Alsacien n'a

rien perdu de ses anciennes qualités. Il se plaît toujours aux longs efforts. N'étant, de nature, ni impatient ni pressé, il sait s'assouplir aux situations sans abdiquer son caractère. Il a le don des langues, ce qui le distingue encore aujourd'hui de ceux qu'il appelle en son langage « les Français de l'intérieur ». Il possède au plus haut point le sens du réel et surtout de la mesure. Dès que sa perspicacité découvre une exagération, dès que son goût note une déclamation ou une attitude, il a quelque peine à dissimuler la méfiance ou la raillerie dont s'emplit soudain son âme. Il est l'ennemi né des démonstrations, des éclats, de ce que le peuple appelle si joliment « des scènes », parce qu'il y entre toujours une part de cabotinage (1).

La bonne grâce alsacienne n'admet pas d'esprit de caste, pas même d'esprit de classe (2). Chose délicieuse pour notre goût et pour notre cœur, l'Alsace a les mêmes admirations et les mêmes aversions que la France. Elle se délecte aux mêmes

(1) Les Français qui veulent connaître, au jour le jour, la vie en Alsace-Lorraine, doivent lire le *Journal d'Alsace*, fondé en 1787 (Strasbourg, imprimerie alsacienne). Ce beau et vaillant journal, rédigé tout entier en français, a pour directeur M. Léon Boll, dont toute l'Alsace connaît le talent et estime le caractère.

(2) Il y a, en Alsace, 800,000 catholiques, 300,000 protestants, 25,000 israélites. Les protestants ont entre leurs mains presque toute la grande industrie alsacienne.

modes. Elle est choquée des mêmes ridicules.

Dans l'âme de l'Alsacien le plus germanisé en apparence, il reste toujours un très grand nombre d'éléments français et un très grand nombre d'éléments alsaciens. Que l'on fasse la somme de ces éléments français et de ces éléments alsaciens : on aura presque toute l'âme de cet Alsacien en apparence germanisé. N'hésitons pas à le reconnaître : il y a, en Alsace, des fonctionnaires qui non seulement n'ont pas pu germaniser les Alsaciens, mais qui se sont eux-mêmes légèrement francisés. Leurs enfants parlent alsacien. Leurs petits-enfants parleront français.

Disons, à ce propos, que les journaux allemands, particulièrement ceux de Berlin, sont d'habitude fort mal renseignés sur ce qui se passe en Alsace-Lorraine et plus mal encore sur ce qu'on y pense. L'Alsace-Lorraine est le théâtre d'une revanche continue : l'Allemand s'y efforce d'imiter les modes, les mœurs, les élégances françaises; le vainqueur rêve de prendre la loi du vaincu.

Le style français, nous le saluons dans les plus exquises constructions privées d'Alsace-Lorraine. Nous le saluons dans les meilleures de ces gravures, de ces tableaux, de ces sculptures, de ces œuvres d'art exécutés par des Alsaciens-Lorrains. Nous le saluons aussi dans la toilette des femmes de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse. Toilette

de nuances, de lignes, de parfum si français! Toilette portée avec une élégance discrète où l'on respire la fleur même de notre race. Si élancées, si souples, les Alsaciennes qui s'habillent à Paris, on ne les distingue nullement des Parisiennes. Quant aux Allemandes, elles peuvent s'habiller à Paris et vivre à Strasbourg, on les distingue toujours. Nous avons vu aussi des Allemands qui essayent de nouer, sous un col rabattu, une cravate lavallière à la française, à la parisienne, à la montmartroise. Hélas! ils nous font songer au mot terrible d'Emmanuel Kant : « La différence entre un sot et un fat? Un sot, c'est tel Allemand qui va à Paris; un fat, c'est ce même Allemand qui en revient ».

Avec sa brutale perspicacité, la Prusse avait sondé la tendresse qui unit l'Alsacien à sa terre natale (1). Seules ont été déclarées valables les options suivies d'une émigration effective ou sans esprit de retour.

Si délicieuse avec ses montagnes, ses plaines fécondes, ses riches villages, ses villes pitto-

(1) Edmond About, de sa maison de Saverne, la *Schlittenbach,* admirable propriété touchant à la forêt, dominant la voie ferrée, située dans un site inoubliable, nous disait : « Ma pauvre maison! Il me semble que j'y ai laissé mon cœur. Et elle reste indivise entre M. de Bismarck et moi! » On nous assure que la Schlittenbach ne tombera pas en déshérence.

resques, ses maisons neuves, ses ruines antiques, la terre d'Alsace est celle dont on se déracine le plus difficilement.

Ne voulant pas aller à l'Allemagne, ne pouvant pas aller à la France, l'Alsace s'est repliée sur elle-même. Elle est revenue à soi. Elle s'est mieux connue. Elle a découvert en soi des sources nouvelles de productions matérielles et intellectuelles. L'industrie, la littérature, le théâtre, l'art, ont profité également de cet incomparable effort d'une race bien douée qui se concentre passionnément en son essence.

Ce qu'il importe d'affirmer, c'est que, s'il existe quelque mélange dans les idées (comment n'en serait-il pas ainsi, après plus de trente ans?), il n'existe aucun mélange dans la race.

Confusion, et non fusion! Alsaciens et Allemands se fréquentent sans s'unir.

— « Qu'il y ait demain un plébiscite, quel en serait le résultat? » Voilà certes la question des questions. Dès qu'elle est posée, un silence se répand, plein de généreuse angoisse.

S'il y avait demain un plébiscite, il faudrait d'abord, en toute justice, écarter du scrutin les immigrés. Resteraient les véritables Alsaciens-Lorrains. Alors, nous le savons, ceux-là, en majorité, en immense majorité, demanderaient à rentrer corps et âme dans notre adorable patrie française.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

De Paris à Avricourt 1
D'Avricourt à Sarrebourg 7
Saverne 11
Phalsbourg 18
Strasbourg 32
Wissembourg 62
De Haguenau à Reichshoffen 70

DEUXIÈME PARTIE

Dieuze 81
Morhange 87
Bitche 89
Vic-sur-Seille 94
Metz et ses environs 98
Les sept fermes de Guillaume II 120
Le château d'Urville 124
Thionville 129

TROISIÈME PARTIE

La Trouée de Belfort 139
Mulhouse 147
Ensisheim 152

Thann..... 158
Cernay..... 165
De la Schlucht à Munster..... 169
Turckheim..... 172
Rouffach..... 174
Colmar..... 178
Neuf-Brisach..... 181
Kaysersberg..... 185
Ammerschwihr..... 192
Ribeauvillé..... 194
Schlestadt..... 200
Scherwiller..... 204
Echery..... 214
Barr..... 216
Obernai..... 217
Rosheim..... 220
De Niederhaslach à Molsheim..... 221
Mutzig..... 222
Molsheim..... 223

QUATRIÈME PARTIE

Ce que dit et ce que pense l'Alsace-Lorraine..... 227

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5832.

Date Due

Form 335. 45M 8-37.

914.344 H666E 315770
Hinzelin
En Alsace-Lorraine

914.344 H666E 315770

Duke University Libraries
D02511132F